

LETTRE

SUR

LE MAGNÉTISME ANIMAL.

On trouve, chez le même Libraire, les Brochures suivantes sur la même Matière.

Mémoire sur la Découverte du Magnétisme Animal, par M. Mesmer, *in*-8°. 1 l. 4 s.

Observations sur le Magnétisme Animal, par M. d'Eslon, *in*-8°. 1 l. 16 s.

Lettre de M. d'Eslon à M. Philip, Doyen de la Faculté de Médecine, *in*-8°. 1 l. 16 s.

Lettre d'un Médecin de la Faculté de Paris, à un Médecin du Collége de Londres, par M. Bergasse, Avocat, *in*-8°. 1 l. 4 s.

Lettre à M. Mesmer, & autres Pièces concernant la Maladie de la Demoiselle Berlancourt, *in*-4°. 12 s.

Rapport des Commissaires chargés, par le Roi, de l'Examen du Magnétisme Animal, par M. Bailly, *in*-8°. 1 l. 4 s.

Doutes d'un Provincial, proposés à MM. les Médecins-Commissaires chargés, par le Roi, de l'Examen du Magnétisme Animal, par M. S***, *in*-8°. 1 l. 16 s.

Observations sur les deux Rapports de MM. les Commissaires nommés, par Sa Majesté, pour l'Examen du Magnétisme Animal, par M. d'Eslon, *in*-4°. 1 l. 4 s.

LETTRE

SUR

LE MAGNÉTISME ANIMAL,

Où l'on examine la conformité des opinions des Peuples Anciens & Modernes, des Sçavans, & notamment de M. BAILLY avec celles de M. MESMER; & où l'on compare ces mêmes opinions au *Rapport* des Commissaires chargés par le Roi de l'Examen du *Magnétisme Animal*;

Adressée à M. BAILLY de l'Académie des Sciences, de l'Institut de Bologne, de l'Académie de Stockolm, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, & l'un des Commissaires chargés par le Roi de l'Examen du *Magnétisme Animal*.

Par M. GALART DE MONTJOYE.

Il y a deux Classes de Sçavans; il y en a qui observent souvent sans écrire; il y en a aussi qui écrivent sans observer. On ne sauroit trop augmenter la première de ces Classes, ni, peut-être, trop diminuer la seconde. Une troisième Classe est plus mauvaise encore, c'est celle qui observe mal.

HALLER. Lettre à M. Bonnet.



A PHILADELPHIE,

Et se trouve, A PARIS,

Chez PIERRE-J. DUPLAIN, Libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne Comédie Françoise.

M. DCC. LXXXIV.



ERRATA.

Fautes essentielles à corriger.

PAGE 7, lign. 21, *au lieu de* tradition, *lisez :* traditions.
Pag. 10, lign. 2, à la note, *au lieu de* faisoit le Baquet, *lisez :* faisoit Baquet.
Pag. 22, lign. 7, *au lieu de* que par M. de Lalande, *lisez :* que M. de Lalande.
Pag. 78, lign. 2, *au lieu de* inintelligible, *lisez :* intelligible.
Pag. 109, lign. 25, *au lieu de* dés-harmonie, *lisez :* harmonie.

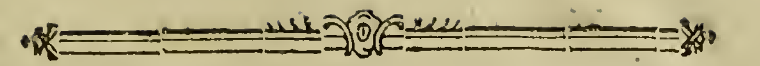


SOMMAIRES.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

LETTRE



LETTRE
SUR
LE MAGNÉTISME ANIMAL.

PREMIÈRE PARTIE.

Effet du Rapport dans le Public.

VOUS avez été, Monſieur, l'un des Commiſſaires nommés par le Roi pour l'examen du Magnétiſme Animal. On n'ignore pas dans Paris que vous avez dreſſé leur Rapport; vous ne le niez pas; &, quand vous chercheriez à vous en défendre, perſonne ne s'y méprendroit. L'ordre & la méthode qui y régnent, la clarté des idées, leur enchaînement, la ſageſſe & la décence des expreſſions, certains coups de maître dans la diſpoſition du ſtyle, tout décéle l'Auteur de l'Hiſtoire de l'Aſtronomie Ancienne & Moderne.

Sous de pareils auſpices, avec des avantages auſſi marqués, le Rapport de MM. les Commiſſaires, entièrement défavorable au Magnétiſme Animal, devoit ôter aux bons eſprits toute croyance dans le Magnétiſme Animal; cependant cela n'eſt pas arrivé. N'eſt-ce pas, Monſieur, une forte préſomption que le mé-

rite de l'Ouvrage eſt dans la forme & qu'il pêche par le fonds? C'eſt mon ſentiment : c'eſt l'objet de la diſcuſſion que je préſente à notre Juge commun ; le Public.

Sans doute qu'au moment où l'Ouvrage a paru, les perſonnes déjà contraires au Magnétiſme Animal, ont fait trophée d'une production conforme à leurs idées. On l'a élevée en ſigne de ralliement & pour gage du ſalut commun ; mais je n'ai pas vu qu'elle ait ébranlé la confiance de ceux qui croyoient au Magnétiſme Animal ; &, ce qui eſt plus concluant, j'ai rencontré de tous côtés des gens indifférens à la choſe, dont le réſumé remarquable a été, dès le premier moment : » Il eſt évident » qu'on n'a pas voulu voir ». Et, en effet, j'eſpère prouver que MM. les Commiſſaires n'ont pas voulu voir ; qu'ils ſe ſont mal placés pour enviſager la queſtion ; qu'ils l'ont mal examinée, & conſéquemment mal jugée.

Style de cette Lettre.

Qu'on ne s'attende pas cependant à me voir diſcuter ces divers points en ſuivant votre marche pas à pas. Je ſais trop ce que je perdrois à faciliter ainſi la comparaiſon de mon ſtyle avec le vôtre ; & je vous avoue naturellement que je n'ai pas une aſſez grande proviſion de modeſtie pour courir de propos délibéré les dangers d'une pareille concurrence. D'ailleurs mon but eſt de perſuader ; le ſecret infaillible de le manquer, ſeroit de me traîner lourdement après vous ; j'ennuierois dès les premières pages. Ainſi donc, Monſieur, trouvez bon que je converſe familièrement ; je quitterai peu ce ton ; & j'eſpère aſſez en lui pour me flatter que mes

lecteurs ne seront ni rebutés ni fatigués de passages assez sérieux ou abstraits.

Il est naturel qu'on me demande pourquoi je m'adresse particulièrement à vous, tandis que votre ouvrage est commun à vos Collégues. En premier lieu, cette tournure est plus coulante, plus facile, moins monotone; &, pourvû que je revienne de tems en tems à MM. les Commissaires, on ne pourra pas me taxer de les négliger. En second lieu, je ne me dissimule pas combien la question qui nous agite roule sur des mots. Vous n'avez eu qu'à établir des idées résumées. Pour y répondre je serai quelquefois obligé d'épiloguer; genre fâcheux d'écrire, en ce qu'il donne l'air d'humeur, & que quelquefois il en inspire, au moment que l'on s'en doute le moins. Dans cette position épineuse, il est avantageux de se rappeller souvent que l'on est en regard d'un Savant également poli & profond, d'un homme du monde, vraiment aimable, d'une personne connue dans la Société par l'aménité de ses mœurs & la solidité de ses attachemens. Pouvois-je mieux choisir que vous, vous dont mon cœur & mon esprit sont si fort accoutumés à chérir & la personne & les talens? Enfin, Monsieur, je vous ai une obligation dont vous ne vous doutez pas, & c'est le moment de la reconnoître. Vous avez été mon premier maître en Magnétisme Animal. C'est vous, qui, le premier, m'en avez fait pressentir la possibilité. Si vous ne m'entendez pas je vais m'expliquer, d'autant plus volontiers, que ce développement me fera entrer en matière.

Pourquoi adressée à M. Bailly.

Rapprochement général des opinions de MM. Bailly & Mesmer.

J'avois lu, Monsieur, en province, quelques extraits de votre Astronomie ancienne, & de vos premières Lettres sur l'Atlantide de Platon. Leur éloge & leur critique ne pouvoient que m'intéresser; & l'un de mes premiers soins, à mon arrivée à Paris, fut de me procurer vos Ouvrages. Le hazard voulut qu'au même moment, je fisse connoissance avec M. Mesmer. Ainsi je me trouvai naturellement placé entre vos opinions & les siennes. La singularité de ses procédés magnétiques, seule chose que j'apperçusse alors, n'étoit nullement de mon goût. L'intérêt même d'un véritable ami qui s'étoit livré à ses soins, ne pouvoit affoiblir ma répugnance pour des impositions de mains, un doigt en l'air, & une baguette magique. Cependant il se portoit mieux cet ami, & j'en convenois. Mais pouvois-je manquer de raisons pour attribuer son nouvel état à des causes absolument étrangères au Magnétisme Animal? Le repos, les bains, le régime, n'étoient-ils pas suffisans pour opérer ce changement? Ne pouvois-je pas dire comme MM. les Commissaires dans leur rapport? » Ces effets que » l'on attribue au Magnétisme Animal, ap- » partiennent tous à des causes naturelles & » connues (1) ». Néanmoins je ne me vanterai pas d'avoir raisonné alors aussi doctement qu'ils l'ont fait depuis; mais je puis me flatter d'avoir, dès ce tems-là, employé le mot d'*Imagination*.

(1) Rapport des Commissaires de l'Académie des Sciences & de la Faculté de Médecine de Paris; pag. 10.

Je ne ſais combien de tems auroit duré une répugnance que je croyois invincible, ſi je n'avois pas eu le bonheur de vous lire. Les idées de M. Meſmer, en oppoſition à tout ce que je ſavois, heurtoient mon eſprit de front; elles me choquoient: les vôtres, plus rapprochées de moi, prenoient mon eſprit de biais; elles me plaiſoient: par momens, la conformité des unes & des autres m'ébranloit. Je revenois à lui. J'écartois, il eſt vrai, comme un enfant, mes lèvres du vaſe dans lequel il me préſentoit ſa Médecine, mais j'y retournois un inſtant après; & comment aurois-je pu réſiſter? Je vous avois toujours à mes côtés, m'encourageant par des raiſons, & me ſubjuguant par un ſtyle enchanteur.

Il faut voir dans vos propres Ouvrages, Monſieur, avec quelle ſagacité, avec quelle profondeur, avec quelle agréable érudition, vous éclairciſſez, & vous fixez, pour ainſi dire, une des plus intéreſſantes époques de l'Hiſtoire des Sciences; je veux parler de votre ſyſtême ſur l'exiſtence néceſſaire d'une ou pluſieurs Nations antérieures à toutes les Nations dont l'Hiſtoire nous ait tranſmis le ſouvenir. Après avoir examiné l'état de l'Aſtronomie chez les peuples que nous appellons Anciens, mais qui ne le ſont que relativement à notre moderne exiſtence; après vous être convaincu qu'ils n'avoient poſſédé que les débris d'une ſcience mieux connue avant eux; après vous être mis en état de prouver qu'ils en ignoroient l'origine & les premiers éléments, combien votre concluſion ne devient-elle pas ſimple? Si la Science exiſtoit, elle avoit certaine-

Peuple primitif.

nement eu des Inventeurs. Si les peuples qui nous ont précédé n'ont ſaiſi que des réſultats; ſi ces réſultats ſuppoſent néceſſairement des principes très-compliqués, & que cependant ces mêmes peuples ayent ignoré ces principes; s'ils n'ont pas ſu perfectionner les inſtruments qu'ils avoient en main; ſi même ils n'ont pu lier deux vérités iſolées, en les rapprochant d'une vérité primitive qui leur étoit inconnue; il s'enſuit indiſpenſablement qu'ils n'étoient pas les inventeurs de la ſcience, qu'ils n'en avoient hérité que par parcelles, & qu'ils la tenoient de quelqu'un plus inſtruit. Ce quelqu'un ne peut être qu'une Nation très-ancienne, antérieure à tout ce que nous connoiſſons, & qui vraiſemblablement a diſparu de ce monde, de manière à ne laiſſer de ſon ſavoir que des traces inſolites, ſans connexité apparente entre elles, & tellement éparſes dans tous les coins de notre Univers, qu'il a fallu remuer & fouiller à fond les Archives du Monde pour opérer leur rapprochement; rapprochement, qui, ſeul, a poſé les fondemens des lumières actuelles. Vous avez eu, Monſieur, la gloire de travailler à ce dépouillement, de manière à établir & conſtater invinciblement les faits ſur leſquels vous appuyez la vérité la plus authentiquement démontrée; & cette gloire, ſi légitimement acquiſe, vous a placé de plein vol, & de plein droit, au rang de nos Savans les plus juſtement conſidérés. (1)

---

(1) L'Hypothèſe de M. Bailly a trouvé, parmi les Savans, plus d'indifférence que de proneurs. M. de Condorcet, dans ſon Diſ-

Qu'on me pardonne une excurſion qui paroît hors de place ; je l'ai cru néceſſaire pour amener une de vos propoſitions qui a plus directement trait à ma cauſe. Vous avez penſé, Monſieur, comme choſe hors de doute, que le Peuple qui tenoit la clef de la véritable Aſtronomie, devoit avoir un enſemble de connoiſſances dont pluſieurs pouvoient être perdues pour nous, qu'il étoit poſſible de retrouver, & auxquelles on peut appliquer ce que vous dites de l'Aſtronomie. « En cherchant le premier pas de l'eſprit humain, » nous n'appercevons que des débris ; nous ne » rencontrons que des veſtiges d'une ſcience » détruite, d'une inſtitution primitive. Sans » doute ces débris ſe tenoient par une chaîne, » aujourd'hui briſée & perdue, ou du moins, » cachée dans l'obſcurité des tems (1) ». Connoiſſances perdues.

Pourquoi, Monſieur, le Magnétiſme Animal ne ſeroit-il pas une de ces chaînes briſées & perdues de tradition, qu'on ceſſeroit d'avilir par des ſuperſtitions bizarres, ſi l'on découvroit la vérité primitive qui leur ſert de baſe ? Cette opinion, vous & M. Meſmer l'avez exprimée avec profondeur. Voici vos expreſſions : Traces du Magnétiſme Animal.

---

cours à l'Académie Françoiſe, pour la réception de M. Bailly, a même cru pouvoir la mettre au rang des Romans ingénieuſement écrits. Il ſeroit curieux de voir comment M. de Condorcet, ou toute autre perſonne de poids dans les Sciences, s'y prendroit pour refuter M. Bailly ſur le fonds de la queſtion ; car la recherche du lieu qu'a pu habiter un Peuple primitif, & celle du tems où il a exiſté, M. Bailli lui-même n'y attribue d'autre mérite que celui de conjectures hazardées plus ou moins heureuſement. A-t-il ou n'a-t-il pas exiſté un Peuple éclairé, antérieur aux Peuples connus que nous nommons Anciens ? Voilà l'unique queſtion.

(1) Aſtronomie moderne, tom. I, pag. 1.

» Il feroit aifé de faire voir que toutes les » erreurs vulgaires, les préjugés du peuple, » naiffent des idées Philofophiques mal en-» tendues, dénaturées par la tradition orale ». (1)

Voici maintenant comment M. Mefmer préfente la même idée. « On pourroit avancer » que, parmi les opinions vulgaires de tous les » tems, qui n'ont pas leurs principes dans le » cœur humain; il en eft peu, qui, quelques » ridicules & même extravagantes qu'elles pa-» roiffent, ne puiffent être confidérées comme » le refte d'une vérité primitivement recon-» nue ». (2)

Combien cette hypothèfe n'acquiert-elle pas de force, quand on jette un coup d'œil férieux fur l'Hiftoire des divers Peuples, les mœurs de l'Antiquité, fes opinions, fes nombreufes Religions, fes fuperftitions, &c? Par quel préjugé la Médecine a-t-elle été longtems pratiquée par divination, par incantation, par impofitions des mains? On menoit le pauvre à la porte du Temple pour que le Prêtre le touchât en paffant. Le riche, tout comme à préfent, étoit introduit fous les Parvis, fans doute, pour y être traité avec plus de foin. L'habitude de *moffer* s'eft confervée dans l'Inde; l'habilité des Brames à foulager & même guérir les malades par attouchement paroît avérée. Leurs procédés font analogues à ceux de M. Mefmer, foit qu'ils agiffent par tradition & fans principes, foit que les Européens, ce qui eft auffi vraifemblable, n'ayent

---

(1) Aftronomie ancienne, tom. I, pag. 273.
(2) Mémoire fur la découverte du Magnétifme Animal, pag. 5.

pas eu l'adreſſe ou le diſcernement de leur dérober une ſcience importante. Cette médecine eſt commune aux Hordes Sauvages. Nos Bergers des montagnes ont la réputation de faire des choſes extraordinaires. Dans nos campagnes, le Jardinier, le Laboureur partagent leur tems & dirigent leurs travaux, à l'aide d'obſervations que nous diſons ſuperſtitieuſes, mais dont nous ne parvenons pas à les faire départir. Le Matelot ne marche pas ſans conſulter la Lune. Deſcendons juſqu'au Peuple des Villes. C'eſt la claſſe d'hommes dont l'aviliſſement déshonore le plus l'humanité. Qu'y trouvons-nous ? Des opinions trop répandues dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. Nos livres diſent qu'on ne croit plus aux Sorciers. C'eſt bien dit ; mais, les diſeurs de bonne aventure ne manquent pas d'occupation. Qu'on en laiſſe quelqu'un exercer ouvertement ſon métier dans Paris, & bientôt vous verrez tous les carroſſes d'un monde éclairé paſſer à ſa porte.

Qu'induire, Monſieur, de ce cri univerſel des Nations ? Il ſort de tous les rangs & de tous les états. Eſt-ce une raiſon pour le mépriſer que de ne ſçavoir pas y répondre ? Les abſurdités, les ſupercheries, les abominations, dont il n'eſt que trop ſouvent accompagné, ne ſont-ce pas autant de raiſons prépondérantes qui nous preſſent d'y trouver une réponſe aſſez ſimple, aſſez frappante, pour éclairer les eſprits, & les dégager des chaînes humiliantes ſous leſquelles ils gémiſſent ? Une exemple donnera à ma penſée une extenſion utile. Perſonne n'oſe citer ſérieuſement cet exemple,

de peur du ridicule; mais moi, qui ne crains pas le ridicule, je le citerai.

Convulſions. Je veux parler des convulſions, phénomène qu'on n'a pas encore examiné avec aſſez d'attention; d'abord, parce que la Religion y étoit mêlée, & enſuite, à cauſe des plaiſanteries d'une Secte qu'on a décorée, je ne ſais pourquoi, du nom de Philoſophes. Les miracles qu'on citoit, Monſieur, n'étoient pas des miracles; mais, à quelques exagérations près, fort difficiles à démêler; les guériſons préſentées au Roi par M. Carré de Mongeron étoient réelles. (1) Elles ſont au nombre de huit; & je ne parle pas des friponneries, des rêveries, ni même des faits vrais, qui peuvent avoir eu lieu depuis. Mais, quant aux huit guériſons dont je parle, j'en ai vu opérer d'analogues par le Magnétiſme Animal. Nous ne ſerons pas ſitôt d'accord vous & moi. Mais, en attendant, tranſportons-nous à cette époque fâcheuſe. Repréſentons-nous, s'il ſe peut, l'échauffement des eſprits, l'embarras du Gouvernement. Il falloit prendre un parti, arrêter & contenir le Peuple, & ſurtout les gens perſuadés, & malheureuſement

---

(1) Par des directions particulières & dues au hazard, le tombeau de S. Médard faiſoit *Baquet Magnétique.* D'abord, les effets étoient légers; mais plus il s'aſſembla de monde autour du *Baquet*, plus il acquit d'activité. Telle eſt la ſolution de ce fameux problême. Aujourd'hui que les cauſes ſont connues, on doit comprendre comment la vérité des faits a pu être atteſtée par les perſonnes du plus grand poids; au nombre deſquelles il faut diſtinguer, en Médecine, Gendron, l'Oracle des Oculiſtes François, Sylva, autre Oracle de ce tems-là, Linguet, Coſnier, Lecointre, Reneaume, Chomel, Bailly, Coſtard, Fabris, Gaulard, de l'Epine, & Hecquet, lui-même, qui a fait un livre tant cité pour prouver qu'il n'y avoit en tout cela que de l'Imagination: en Chirurgiens, Demanteville, Souchai, Boudou, Ledran, Raimond, Galland, &c.

trop zélés, qui en imposoient par un caractère respectable, par un savoir réel, par une consistance quelconque. On prit le parti de la rigueur, parti extrême, mais qui, dans le moment, avoit ses côtés excusables. Cependant, que d'emprisonnemens ! que d'exils ! que de pleurs ! que de familles désolées, & privées de leurs chefs, ou de ce qu'elles avoient de plus cher ! Combien auroit été précieux alors l'homme de Génie qui, pénétrant jusqu'aux barrières dont la Majesté du Trône est environnée, auroit élevé la voix pour dire à un Roi, vraiment doux par caractère, tel que Louis XV. » Sire, il est aisé d'appaiser les » troubles qui désolent votre cœur & votre » Royaume. Les phénomènes qui ont lieu ne » sont ni surnaturels, ni dus à l'imposture, » ce sont des effets physiques, auxquels on » peut donner en tout tems une direction sa- » lutaire; si vous daignez consentir à ce qu'il » soit établi des appareils fort simples dans » vos hôpitaux, j'y opérerai des effets, des » soulagemens, & des guérisons du même » genre que ceux qu'on vous cite; je ferai » plus, j'instruirai vos Médecins de ma doc- » trine ». Si la proposition avoit été acceptée, il est à présumer que le Peuple, voyant ses prétendus miracles changés en une science hospitalière, & maniée par des Médecins à qui sa confiance étoit déjà dévolue, il est à présumer, dis-je, que le Peuple auroit de lui-même quitté le lieu de la scène pour les hôpitaux, où tout autre lieu qu'on lui auroit indiqué; & alors la Capitale & les Provinces

auroient respiré en paix. Alors plus d'emprisonnemens, plus d'exils, plus de pleurs, plus de familles désolées.

Mais l'idée du bonheur de nos Pères ne m'entraîne-t-elle pas au-delà des bornes ? Je ne songe pas qu'il se seroit peut-être trouvé auprès du Trône quelqu'un pour répondre : « Sire, gardez-vous bien d'écouter cet » homme : Il touchera le *Colon* de vos Sujets. » C'est un mouvement très-dangereux ; car la » Nature semble indiquer, comme par in- » stinct, cette manœuvre aux hypocondriaques. » En excitant l'irritabilité du *Colon*, il se » gonfle plus ou moins. Il prend quelquefois » un volume considérable. Alors il commu- » nique au Diaphragme une telle irritation que » cet organe entre plus ou moins en convul- » sion. Si vous n'y avisez, on appellera im- » proprement cet état *crise*. Ce spectacle sera » dangereux à cause de l'Imitation dont la » nature semble nous avoir fait une loi. Les » convulsions pourront devenir habituelles & » nuisibles. Elles pourront se répandre en épi- » démie, & peut-être s'étendre aux généra- » tions futures (1) ».

Et moi, encore tout étonné d'entendre des assertions aussi extraordinaires, que j'emprunte de MM. les Commissaires, je prétends, que, si M. Mesmer n'avoit trouvé, pour tout moyen, qu'une manœuvre indiquée par la Nature, & comme par instinct aux hypocondriaques, encore auroit-il rendu un grand service à la tran-

(1) Rapport de l'Académie, pag. 48, 49, 7, 64 & 66.

quillité des états. Car enfin qui nous assure que le fait des convulsions n'arrivera plus ? Il faut bien peu connoître le Peuple & les Provinces pour ignorer que de pareils événemens, quoique moins éclatans, ne sont pas rares. N'a-t-on pas vû, il n'y a que dix ans, le Curé Gassner, homme simple & vraisemblablement très-borné, porter le trouble & le désordre dans toute l'étendue de l'Electorat de Bavière ? S'il suffit de toucher le *Colon* pour appaiser de pareils troubles à l'avenir, qu'elle obligation n'aura-t-on pas à M. Mesmer ?

M. Mesmer ! Ce sera un grand nom dans la postérité que celui de M. Mesmer. Pourquoi n'oserois-je pas le dire ? Seroit-ce par ce que, jusqu'au titre banal de *Monsieur*, on le lui refuse dans la plûpart des écrits du jour ? Les recherches, qui naguère, auroient été traitées de puériles, deviennent de la plus haute importance, aujourd'hui qu'il s'agit de déprimer son mérite. Eh ! que m'importe à moi, qu'importe à la postérité que quelques idées de M. Mesmer ayent été jettées dans le Monde avant lui, si elles ont resté sans utilité ? Quelle est la vérité qui n'ait pas été dite avant nous ? A quoi se réduiroient les talens des plus grands génies, s'ils n'avoient su profiter des lumières de leurs Prédécesseurs. Notre éducation, qu'est-elle au fonds, sinon un recueil des idées d'autrui ? La Matière subtile de Descartes, l'Attraction de Newton étoient-elles des idées nouvelles ? Le mérite de ces hommes justement célébres, n'est-il pas dans les conséquences, le renouvellement & la liaison de principes déjà connus ? Oui, Monsieur, pour me servir

M. Mesmer, Inventeur.

de vos expreſſions : « (1) C'eſt ainſi que mar-
» che l'eſprit humain ; il ſemble que les idées
» s'eſſayent avant de ſe montrer au grand jour.
» Pluſieurs têtes les conçoivent, mais propor-
» tionnellement à leur capacité. Qu'on n'en
» infère rien contre les Inventeurs ; leur gloire
» n'eſt point affoiblie par cette préparation des
» idées. C'eſt le terroir qui donne à un germe
» ſon entier développement. Dans le travail
» de la Nature, le ſeul but eſt la production.
» On ne compte point les germes avortés, la
» terre les cache dans ſon ſein, & ne ſe pare
» que de ceux qui portent du fruit ». Cependant, Monſieur, je n'entends pas faire l'apologie des torts de M. Meſmer. Tranſplanté trop tard dans un monde nouveau pour lui, il heurte ſans ceſſe les uſages de la Société, parce qu'il en eſt froiſſé à chaque inſtant. Trop près de la Nature, il ſe voit trop ſouvent lui-même, & ne voit pas aſſez les autres. Je lui ai reproché les fauſſes meſures qu'il a adoptées pour la propagation de ſa doctrine, & ne ſuis pas prêt à me rétracter; mais, ſi je blâme hautement les écarts du Génie, lorſque l'utilité commune ſemble le demander ; auſſi-tôt que ce pénible office eſt rempli, je lui rends juſtice. Eſt-il donc ſi difficile d'être impartial ?

Doctrine de l'influence des Aſtres.

Reprenons à préſent le fil d'un diſcours dont je parois m'être écarté ; je conclus de tout ce que j'ai dit, qu'il faut ſçavoir gré à M. Meſmer, « D'avoir recherché dans une
» ſcience avilie par l'ignorance, ce qu'elle pou-

(1) Aſtronomie moderne, tom. II, pag. 71 & 72.

» voit avoir d'utile & de vrai. (1) » Après bien des recherches, après bien des réflexions, après bien des obſervations ſur la doctrine de l'influence des Aſtres, M. Meſmer s'eſt cru fondé à avancer, « Qu'il exiſte une influence » mutuelle, entre les Corps céleſtes, la Terre » & les Corps animés (2) ».

De toutes les idées qui ont occupé l'eſprit de l'homme, la doctrine de l'influence des Aſtres eſt celle qui a le plus tourmenté les Savans de tous les tems & de tous les lieux. Souvent prônée, ſouvent décréditée, tantôt repriſe, tantôt abandonnée, elle a jetté en certains tems le plus grand éclat. En d'autres, elle eſt tombée dans le plus grand mépris; & nous ne connoiſſons pas les ſiécles où vraiſemblablement elle fut aſſez approfondie pour être étudiée & profeſſée ſans préjugés. Le moment où M. Meſmer entreprend de la renouveller, n'eſt pas favorable. Qui ſait lire ou écrire une miſérable ligne, n'oſeroit prononcer ſon nom avec quelque aſſurance. Pour les gens qui ont l'honneur d'être imprimés; c'eſt avec le dédain & le ſouris mocqueur, qu'ils te ſaluent, pauvre Doctrine! Cependant, Monſieur, il me ſemble que dans vos principes & ceux de M. Meſmer, qui ſont devenus les miens, la conſtante réclamation des ſiécles dit quelque choſe en ſa faveur.

En effet, Monſieur, comment l'entendons-nous? Lorſque le Soleil nous éclaire, nous vivifie, nous échauffe, nous brûle & nous

Influence du Soleil.

---

(1) Mémoire ſur le Magnétiſme Animal, pag. 5 & 6.
(2) *Ibid*, pag. 74.

fait haleter dans les recoins les plus écartés de nos appartemens, il me semble que ce Corps céleste a bien quelque influence sur nous, à moins qu'on ne donne à ce mot une signification que je n'entends pas, & qu'on ne trouve dans aucun Dictionnaire.

De la Lune. On ne peut guères recuser la grande puissance de la Lune. Je sais que, dans ce siècle de Géométrie, où tout s'explique par des calculs, on lui a dénié son influence dans les faits, qui, par le calcul, s'accordent le mieux avec celui de sa marche; mais enfin on lui laisse unanimement le pouvoir de faire baisser & de soulever deux fois par jour les flots de l'immense Océan. Est-il donc déraisonnable de penser que si elle a la force de remuer les eaux jusques dans leurs plus sombres profondeurs, elle doit causer quelqu'ébranlemnt dans l'Atmosphère, qu'elle est nécessairement obligée de traverser pour arriver jusqu'à la Mer, & avoir quelque action sur nous, chétives & mobiles créatures, bien plus faciles à émouvoir assurément que l'Océan tout entier.

Vous nous dites, Monsieur, que, doué du sens intime de la Géométrie, (1) Newton a démontré, par ses profonds calculs, que l'Attraction de la Terre sur la Lune a procuré à cette dernière une petite bosse qui s'etend vers nous jusques à la concurrence juste de 186 pieds. J'admets la bosse; mais à condition que, de votre côté, vous voudrez bien admettre avec moi, que s'il existe sur une Planète glacée, telle que vous nous répré-

(1) Astronomie moderne, tom. III, pag. 54.

sentez

ſentez la Lune, quelque être aſſez miſérable pour y pouvoir ſubſiſter, il doit ſe reſſentir d'une Attraction auſſi violente que celle dont vous ſuppoſez l'exiſtence; ſa tête doit s'allonger en raiſon du tiraillement continuel qu'elle éprouve; & c'eſt beaucoup, s'il peut la conſerver en forme de fuſeau ou de pointe d'aiguille. Si ce n'eſt pas là une Influence, je ne m'y connois pas.

Ce que nous diſons du Soleil & de la Lune eſt applicable aux Planettes. L'Aſtronomie calcule encore tous les jours les effets & les inégalités de leurs Attractions réciproques. Or, s'il y a Attraction entre elles, il y a néceſſairement Influence entre elles. Les Anciens penſoient que, lorſque deux de ces Aſtres réuniſſoient leurs forces contre la Terre en ligne directe, c'eſt-à-dire, lorſqu'ils étoient en Conjonction, ils occaſionnoient quelquefois des ébranlemens conſidérables ſur notre Globe; & le cas où cela peut nous être arrivé n'eſt pas bien éloigné. Lorſque Vénus & la Lune ont du ſe trouver en Conjonction, M. de Lalande nous a prédit que nous en ſerions quittes pour quelques brouillards & quelques coups de tonnerre. J'ignore ſi la Calabre & les régions du Nord, ravagées à la ſuite de cette époque, ont été de ſon avis. Des Planètes.

Enfin, Monſieur, la plus éloignée des Etoiles a néceſſairement action ſur nous, par cela ſeul qu'elle nous preſſe de ſa Lumière. Nous avons l'habitude de ne conſidérer l'action de la Lumière que par l'impreſſion qu'elle fait ſur nos yeux; mais c'eſt là une des erreurs que diſſipe la moindre réflexion. Et comment Des Etoiles.

un Corps actif, qui fait ſes trente-trois millions de lieues en demi-quart-d'heure, n'auroit-il pas une force prodigieuſe? Si nous n'en ſommes pas affectés déſagréablement, c'eſt que nous ſommes entourés de pareilles forces, qui ſe contre-balancent, & que d'ailleurs nous avons été créés avec toutes les modifications néceſſaires pour n'en être pas ébranlés. Telle eſt notre Nature; mais l'action phyſique n'en exiſte pas moins. Elle heurte néceſſairement, plus ou moins, toutes & chacune des parties de notre corps que nous plaçons en conſpect avec elle. Si nous-nous tranſportons plus loin par le regard de la penſée, nous reconnoîtrons que toute Etoile viſible eſt toujours apperçue de la moitié du Globe; d'où il ſuit que chaque point de cette vaſte ſuperficie, quelque petit que nous le ſuppoſions, eſt néanmoins atteint par l'action de cette Etoile; d'où il ſuit encore, que lorſque, nous-nous trouvons en certains aſpects avec des Conſtellations formées d'un grand nombre d'Aſtres, nous devons recevoir des impreſſions plus remarquables; & je ne ſerois pas éloigné de penſer que c'eſt delà qu'Hypocrate, le judicieux Hypocrate, guidé par des obſervations qui nous manquent, eſt parti pour recommander fortement d'avoir égard, dans la pratique de la Médecine, au lever & au coucher d'Arcturus, des Pléyades & du Chien.

Nature de la lumière.

Ce ſeroit peut-être ici le lieu de dire quelque choſe ſur la nature de la Lumière. Elle n'eſt très-certainement qu'une modification viſible de la ſubſtance inviſible qui la forme, & l'Influence des Aſtres les uns ſur les autres,

s'opère dans les ténèbres, comme par la clarté; mais ceci demanderoit un traité particulier qui surpasseroit mes forces, & qui me méneroit fort au-delà des bornes que je me suis prescrites. Néanmoins, si je trouve, dans la suite de cet écrit, l'occasion de jetter quelques idées relatives, je m'en réserve la faculté.

On peut m'objecter que M. Mesmer ne se contente pas d'admettre que les Corps célestes influent sur nous. Il veut encore que notre Influence sur eux soit réciproque; mais cela ne peut pas faire une question entre vous & moi. Dès que les Savans de l'Europe s'accordent à reconnoître qu'il n'y a nulle-part action sans ré-action, & que la seconde est toujours égale à la première, nous sommes d'accord, quand bien même la proposition ne seroit pas exacte.

Réciprocité de notre influence.

Nous voilà donc réduits, s'il faut écouter M. Mesmer, à croire à l'Astrologie. Pourquoi pas, Monsieur? C'est bien votre avis. » L'idée » du retour périodique des Comètes, dites- » vous (1), s'étoit conservée chez les Chal- » déens, comme s'est conservé chez nous » l'idée de l'Influence de la Lune sur les in- » tempéries des saisons, sur les productions » de la terre, & sur l'économie animale; » idée long-temps abandonnée au Peuple, & » que les Philosophes examineront un jour. » Croit-on que cette idée soit le fruit des » remarques de nos ancêtres ignorans? Non: » nous l'avons dit, le Peuple, vain dans son » imbécilité, ne se soumet point aux Astres.

Astrologie avouée par M. Bailly.

(1) Astronomie moderne, tome I, pag. 132 & 133.

» Il croit qu'ils ont été créés pour l'éclairer.
» Ces vieilles croyances ſont, parmi nous-
» mêmes, les débris des connoiſſances an-
» ciennes. Ce ſont les reſtes de l'Aſtrologie
» naturelle, cultivée & fondée en Aſie ſur des
» ſiècles d'obſervations. Les principes en ont été
» recueillis par les Arabes, & apportés par
» eux en Europe. Quelques-uns de nos Sa-
» vans, qui commencent à admettre l'action
» de la Lune ſur l'Atmoſphère, & même ſur
» le corps humain, ont traité long-temps cette
» opinion comme Hyparque traita celle de la
» durée & du retour des Cometes ».

Qu'on ne me taxe pas de ne chercher qu'à vous attribuer des opinions abſurdes; à Dieu ne plaiſe, ce n'eſt pas ſur un homme de votre ordre que j'aimerois à verſer aucune eſpèce de ridicule. On voit, en liſant votre Diſcours ſur l'origine de l'Aſtrologie (1), diſcours plein de ſageſſe, quoique parſemé d'erreurs, que vous ſavez fort bien diſtinguer l'Aſtrologie naturelle, de l'Aſtrologie judiciaire. La première eſt obſervation, la ſeconde eſt ſyſtême, ou pour mieux dire, égarement de la raiſon. L'une ſe propoſe de prévoir & d'annoncer les changemens des ſaiſons, les pluies, les vents, le froid, le chaud, l'abondance, la ſtérilité, les maladies, &c. au moyen de la connoiſſance des cauſes qui agiſſent ſur la Terre & ſon Atmoſphère. La tâche eſt difficile. C'eſt l'ouvrage des ſiècles; mais on ne blâmera pas, ſans doute, le ſoin que prend la Faculté de Médecine de Paris, de ſe faire rapporter,

Par la Faculté de Médecine de Paris.

(1) Aſtronomie ancienne.

à certaines époques de l'année, l'état des variations, qui, pendant les mois précédens, ont agité l'Atmosphère dans les environs de la Capitale, & de le consigner sur ses registres. On blamera encore moins la suite que l'Académie de Padoue a mise dans l'observation des phases de la Lune, observation qui constate que, sur 168 nouvelles Lunes périgées, il n'y en a eu que cinq qui n'ayent pas changé la constitution du tems. Je ne doute pas que la Société Royale de Médecine n'ait aussi ses Correspondans pour savoir s'il pleut ou s'il ne pleut pas. Enfin, il n'y a pas jusqu'au *Journal* de Paris qui ne se fasse un devoir de nous apprendre chaque matin quel tems il a fait la veille. Ces travaux sont ingrats; mais, dans les Sciences, ainsi que dans les Arts, les manœuvres ne sont pas les moins utiles des Artistes; &, parce que vous & moi nous rendrons à leurs peines la justice qui leur est due, on ne nous soupçonnera pas vraisemblablement de croire à toutes les billevesées qui constituent les folies qu'on a désignées sous le nom d'Astrologie judiciaire, & sur laquelle il seroit inutile de s'appesantir.

Par l'Académie de Padoue.

Par la Société Royale de Médecine.

Par le Journal de Paris.

Pour des esprits justes, la raison & votre autorité devroient suffire à faire comprendre combien il importe de ne pas condamner légèrement les opinions de M. Mesmer. Mais il y a des passions dans le monde. Il en couteroit bien moins de vous confondre dans l'Anathême, que de vous entendre. D'un autre côté, je tomberois dans l'inconvénient de faire un volume énorme, si j'entreprenois de citer tous les hommages involontaires que

les Ecrivains modernes, les plus estimés, rendent chaque jour à la vérité que nous examinons. Je croirai donc avoir donné satisfaction au Public, en lui présentant l'un des Antagonistes les plus rigoureux du Magnétisme Animal, au nombre des Partisans des influences de la Lune. Ce n'est rien moins que par M. de Lalande. Il est, comme vous, auteur d'une Astronomie; & c'est dans la Préface de ce livre, que, voulant faire connoître à ses Lecteurs l'importance de la Science qu'il professe, il a jetté quelques regards sur son utilité en Médécine. Le morceau est un peu long, mais il est précieux.

Par M. de Lalande.

» La Météorologie, la connoissance des » changemens de l'air, des vents, des pluies, » des sécheresses, des mouvemens du Ther- » momètre & du Baromètre, a certaine- » ment un rapport bien essentiel, & bien » immédiat avec la santé du corps humain. » Il est très-probable que l'Astronomie y seroit » d'une utilité sensible, si l'on étoit parvenu, » à force d'observations, à trouver les in- » fluences Physiques du Soleil & de la Lune » sur l'Atmosphère & les révolutions qui en » résultent. Hypocrate conseille l'observation » des levers & des couchers des Etoiles. Gal- » lien avertit les malades de ne pas se mettre » entre les mains des Médecins qui ne con- » noissent point le cours des Astres, parce » que les médicamens donnés hors des tems » convenables sont inutiles ou nuisibles. Je » ne doute pas qu'il ne voulut parler des prin- » cipes de l'Astrologie judiciaire & des in- » fluences qu'on imaginoit alors d'après une

» ignorante ſuperſtition ; mais, en réduiſant
» tout à ſa juſte valeur, il paroît que les
» Attractions qui ſoulèvent deux fois le jour
» les eaux de l'Océan, peuvent bien influer
» ſur l'état de l'Atmoſphère. On peut con-
» ſulter à ce ſujet M. Hoffman & M. Méad qui
» en ont parlé aſſez au long, & le mot *criſe*
» dans l'Encyclopédie. Je voudrois que les
» Médecins conſultaſſent au moins l'expé-
» rience à cet égard, & qu'ils examinaſſent ſi
» les criſes & les paroxiſmes des maladies
» n'ont pas quelques correſpondances avec les
» ſituations de la Lune, par rapport à l'Equa-
» teur, aux ſiſygies & aux apſides; pluſieurs
» Médecins habiles m'en ont paru perſua-
» dés (1) ».

Vous voilà donc trois Savans du premier ordre, Vous, M. Meſmer, & M. de Lalande d'accord ſur un point auſſi important. Mais je ne dois pas oublier que le Commiſſariat pour l'examen du Magnétiſme Animal, a été primitivement confié à des Médecins. (2) Il leur faut des autorités priſes dans leur ordre; mais n'eſt-ce pas aſſez de leur citer Hypocrate qui refuſoit le titre de Médecin à ceux qui n'étoient pas verſés dans l'Aſtronomie ou qui la négligeoient; Gallien qu'ils ont adoré ſi long-tems, qu'ils reſpectent encore, & qui a fait un traité exprès ſur cette matière; parmi les Modernes, Bordeu, le Docteur Méad, & ſes deux Diſciples Goad & Kook, qui ſe ſont illuſtrés par des recherches de cette nature;

Par Hypocrate, &c.

(1) Aſtronomie de M. de Lalande, tome I, Préface.
(2) Rapport de l'Académie & de la Faculté, pag. 1.

parmi les vivans enfin, les Médecins habiles qui ont paru persuadés aux yeux de M. de Lalande qu'il étoit essentiel d'examiner si les crises & les paroxismes des maladies, n'ont pas quelque correspondance avec l'Equateur, les sizygies & les absides de la Lune. C'est pour abréger que l'énumération est aussi courte.

D'où vient l'opposition des Savans à cette Doctrine.

Plus on réfléchit à l'espèce d'obstination avec laquelle les Physiciens du siécle se refusent à l'étude de principes qu'ils avouent, plus on se persuade que ce n'est pas des principes, mais des conséquences qu'ils sont allarmés. Ils ont leur provision de science; ils ont l'Attraction; & malheureusement l'Attraction, telle qu'ils la prônent, est incompatible avec la doctrine de l'Influence des Astres. Les Partisans de l'Attraction veulent, à toute force, que tout se touche sans se toucher aucunement. Ceux de la doctrine de l'Influence des Astres, prétendent, que, pour que les Corps se touchent, il faut qu'ils se touchent réellement, soit immédiatement, soit par l'interposition d'un intermédiaire quelconque. On ne peut, en apparence, être plus éloignés les uns des autres, & cependant si l'on vouloit s'entendre, il est possible qu'on se rapprochât beaucoup plus qu'on ne pense. Autant qu'il m'est permis d'appercevoir les conséquences des systêmes Physiques de M. Mesmer, il me semble que ses idées peuvent donner une grande extension à la Science, sans lui faire perdre autre chose que quelques mots, & quelques résultats trop hazardés. En attendant qu'on s'accorde, voyons ce qu'est cette terrible

Attraction qu'on n'ose attaquer. Et vous, Lecteur, ne vous effrayez pas du mot ; je ne suis pas savant ; je n'ai que du sens commun ; vous en avez aussi : nous nous entendrons.

L'Attraction est une vertu occulte, une propriété inhérente, on ne sait comment, à la Matière, en vertu de laquelle les Corps s'attirent réciproquement. Considérée relativement à la Terre, ce n'est que la Pesanteur. En d'autres termes, c'est la tendance des Corps de la superficie au centre du globe. Relativement aux Corps célestes, c'est la loi par laquelle ils s'affectent réciproquement en *pesant* les uns sur les autres. Attraction.

Cela bien entendu, il faut sçavoir qu'on est d'accord sur le fonds. Tout le monde convient que les corps célestes s'affectent mutuellement. Il n'y a de difficulté que dans le mot *peser*, & il faut convenir qu'il présente d'étranges conséquences. Par exemple, « Newton » a trouvé, (1) par des principes démontrés, » par des calculs rigoureux, qu'un Corps, qui, » placé à une distance de la Terre, peseroit » une livre, porté à la même distance du centre » du soleil, peseroit 307,831 livres. » Vous en croirez, Lecteur, ce qu'il vous plaira ; moi, je n'en crois rien. Pesanteur.

Si le mot *peser* est embarrassant, l'explication qu'on en donne est bien autrement inintelligible. Chaque partie de Matière, est, dit-on, douée par la volonté du Créateur, d'une faculté attractive en raison de sa masse. Or, il est évident que lorsque la Matière est ré-

(1) Astronomie moderne, tom. II, pag. 495.

duite en parties auſſi petites qu'il eſt poſſible de l'imaginer, toutes ces parties deviennent égales, & ont conſéquemment la même maſſe, la même force d'Attraction. A préſent repréſentez-vous toutes ces parties, chacune tiraillant ſes voiſines, & étant tiraillées par elles de tous côtés; & vous concevrez, ſi vous pouvez, que de rous ces mouvemens contraires, il doit réſulter une tendance générale & uniforme vers le même but.

Pour vous faire concevoir la choſe par une comparaiſon groſſière, ſuppoſez-vous un moment allant de Paris à Verſailles. L'uſage commun eſt de prendre une voiture attelée de chevaux qui tirent également, & de leur mieux, vers le ſéjour de nos Rois. Mauvais uſage, qui contredit viſiblement toutes les loix de l'Attraction. Pour bien faire, il faut atteler, autour de la voiture, des chevaux qui tirent tous bien également chacun de leur côté. Si vous ne bougez de place, que ce ne ſoit pas une raiſon pour vous allarmer. Vous n'en arriverez que plus ſûrement & plus vîte; car, c'eſt ainſi que va le Monde, depuis que la Géométrie ſe mêle excluſivement de le faire marcher.

Vuide.

« Eclairé par un profond travail ſur la ré» ſiſtance des milieux, & ſur les mouvemens » qui s'y exécutent, Newton a établi que les » Planettes ſe mouvoient dans le Vuide. » (1) Or, Lecteur, il faut ſçavoir que c'eſt préciſément la ſuppoſition du vuide qui entraîne rigoureuſement la conſéquence, que, dans la

(1) Aſtronomie moderne, tom. II, pag. 501.

Nature, aucun Corps ne se touche ; & c'est assurément une belle chose que de se toucher sans se toucher. Enigme, qui n'iroit pas mal dans le Mercure, à côté du Logogryphe.

Voltaire, avec le ton d'assurance qui lui appartenoit, ne m'a-t-il pas persuadé pendant quelques tems, qu'on faisoit dire à Newton ce qu'il n'avoit pas dit : qu'il avoit seulement avancé que les Corps célestes se mouvoient dans des espaces sans résistance sensible ; je n'ai plus cru Voltaire quand j'ai eu connoissance de cette phrase de Newton. *Omninò necesse est ut spatia celestia sint vacua omni materiâ* : ce qui veut dire en bon François. *Il est tout à fait nécessaire que les espaces célestes soient vuides de toute matière* ; & ce n'est pas ici une phrase échappée sans réflexion ; « car » si l'on rapprochoit, dit encore Newton, » toute la Matière qui existe dans l'Univers, » en excluant le Vuide qui en sépare les par- » ties, on n'est pas bien assuré qu'elle occupât » un pouce d'étendue ». Quand un principe conduit rigoureusement à des conséquences aussi déraisonnables, que dire du principe ? Ne seroit-il pas mieux de l'abandonner, ainsi que Newton en a témoigné l'envie plusieurs fois.

Et, lorsque, pour nous expliquer ce qui est inexplicable, Bouguer vient nous calculer que la Lumière de la Lune est trois-cens mille fois plus poreuse que celle du Soleil, & peut conséquemment être renfermée dans un espace trois-cent mille fois moindre, fait-il autre chose que d'ajouter des zéros à des zéros ? N'est-ce pas un abus sensible de mots que de donner

des Pores à la Lumière ? Les Pores ne ſont que les interſtices qui ſéparent des parties de matière ſolide ou en repos ? Ainſi je conçois fort bien que la table ſur laquelle j'écris, compoſée de Matière ſolide, ou en repos, préſente des interſtices entre les parties qui la compoſent. Mais je ne puis concevoir des interſtices entre les parties d'une Matière fluide, & dans un mouvement auſſi rapide que la Lumière. Ses particules ſe chaſſent & ſe ſuccèdent mutuellement avec une rapidité ſi prodigieuſe, que l'imagination la plus ardente ne ſauroit ſe faire aucune idée d'une interſtice entre elles; & en Phyſique, c'eſt ſe mocquer de ſon Lecteur, que de lui donner pour des raiſons des explications inconcevables.

Et, lorſque le Père Boſcovich, en partant du principe que la Lumière qui eſt autour du Soleil, ſe renouvelle à une diſtance de trente-trois millions de lieues, environ à chaque demi-quart-d'heure, dit, que ſi l'on réuniſſoit cette Lumière ainſi renouvellée pendant un million d'années, cette effrayante multitude de parties lumineuſes, rapprochées par la ſeule diminution des Pores, & ſans aucune compenſation, occuperoit un million de million moins de fois d'eſpace qu'un grain de ſable ordinaire, ne ſont-ce pas là de purs amuſemens de l'eſprit ? La ſavante doctrine, Lecteur, que celle du vuide ! La ſavante image que celle d'un grain de ſable, un million de million de fois plus petit, qu'un grain de celui avec lequel on lave notre vaiſſelle !

Queue des Comètes.

On eſt vraiment étonné quand on ſonge juſqu'où peut ſe laiſſer entraîner un homme

de ſens, quand il a un faux ſyſtême en tête. S'il fût jamais quelqu'un de ſage & de circonſpect dans les ſciences, ce fut Newton. Cependant comment s'y prend-il pour trouver dans la queue des Comètes une preuve que l'eſpace eſt ſans réſiſtance ? Un enfant de douze ans, pourvû que ſon eſprit fut aſſez cultivé pour comprendre les diſtances, l'arrêteroit dans ſa marche. Newton prétend que les Comètes, paſſant près du Soleil, s'y échauffent de manière que celle de 1680, éprouva, calcul fait, une petite chaleur qui ſurpaſſoit ſeulement deux mille fois celle d'un fer rouge. On penſe bien que les parties humides ne manquèrent pas de s'évaporer en fumée effroyable ; & cette fumée étoit la queue de la Comète. Quand on voit des gens raiſonnables nous répéter avec emphaſe de pareils badinages, eſt-ce donc ſortir des bornes, que de leur mettre en tête un enfant de douze ans. Voici mon colloque avec lui.

Mon petit ami, quand vous regardez en face un Soleil radieux, ne vous éblouit-il pas ? — Oui, Monſieur. — Quand un nuage épais paſſe entre lui & vous, n'eſt-il pas vrai que vous ne voyez plus le Soleil ? — Oui, Monſieur. — Concevez-vous, que ſi ce nuage étoit extrêmemeut loin de vous, par exemple, à trente millions de lieues, vous ne l'appercevriez pas. — Oui, Monſieur. — Mais, ſi vous l'apperceviez à cette diſtance, ne faudroit-il pas qu'il fut aſſez épais pour vous cacher encore la Lumière du Soleil ? — Oui, Monſieur. — Mais, ſi au lieu d'un nuage c'étoit une fumée aſſez conſidérable, pour être

apperçue d'ici, ne feroit-elle pas le même effet. — Oui, Monsieur. — Ainsi donc une fumée assez épaisse pour être vue distinctement de la Terre, vous empêcheroit de voir les Etoiles plus éloignées ? — Oui, Monsieur. — Et si vous voyiez les Etoiles à travers la fumée, n'est-il pas certain, que la fumée ne seroit pas assez épaisse pour être apperçue de trente millions de lieues. — Oui, Monsieur. — En sorte que, si je vous disois que la queue des Comètes est de la fumée assez épaisse pour frapper vos yeux, & en même-tems assez légère pour laisser appercevoir, à travers son opacité, de simples lueurs telles que celles des Etoiles, vous croiriez que je cherche à vous tromper ? — Oui, Monsieur. — Mais, si je vous disois, pour vous prouver la possibilité de la chose, que si vous voyez les Etoiles à travers la fumée, c'est perce qu'elle est éclairée par le soleil, vous penseriez, sans doute, que c'est un moyen de plus pour voir les Etoiles tout comme en plein midi ? — Oui, Monsieur. — Et, si j'ajoutois que c'est l'effet de la réfraction & de la subtilité du fluide, que répondriez-vous. — Que je ne vous comprends pas, Monsieur.

Résistance de l'espace. Telle est la base d'une des preuves que les Corps célestes se meuvent dans des espaces libres de résistance sensible ; prétention, on ne sauroit trop le répéter, contradictoire avec le systême Newtonien lui-même.

Newton pose en principe, que le Soleil est de feu ; que cet Astre est placé à trente-trois millions de lieues de la Terre ; qu'il nous envoye ses flammes que nous appellons Lumiè-

re, en un demi-quart-d'heure; que ces mêmes flammes parcourent, avec une viteſſe proportionnée, trois-cens millions de lieues pour atteindre Saturne, puis trois-cent autres millions de lieues pour rejaillir de Saturne juſques à nous, & enfin je ne ſais combien d'autres millions de lieues peut aller de nous, je ne ſais où. On convient, & il ſeroit effectivement difficile de ne pas en convenir, qu'une viteſſe auſſi exceſſive donne à la Lumière une élaſticité, ou une force exceſſive. Or je demande comment des Aſtres qui naviguent dans des eſpaces pleins de Lumière, & où ils ont conſéquemment à lutter contre une réſiſtance exceſſive, peuvent être ſuppoſés ſe mouvoir dans des eſpaces ſans réſiſtance ? En vérité, Lecteur, il me ſemble que, même à votre avis, on peut ſe livrer ſans crime à la recherche de principes qui ſoient un peu plus d'accord avec leurs conſéquences.

Attraction du Soleil & des Centres.

De tous les rôles extraordinaires qu'on fait jouer aux Aſtres dans l'Attraction, celui du Soleil n'eſt pas le moins bizarre. Il faut ſe repréſenter une maſſe de Matière douze-cent mille fois plus groſſe que toute la Terre, & ſur-tout, ſe la repréſenter, dans un embrâſement & une agitation qui pénétrent, font bouillonner, & tourbillonner ſes épouvantables profondeurs, depuis le commencement des ſiécles. Ses moindres charbons enflammés ſont plus gros que les Monts Riphées, réunies aux Alpes & aux Pyrénées. Au beau milieu de tout cela eſt le Centre; ce qui n'eſt pas douteux. Ce Centre eſt doué de la force

que l'on nomme Attraction, & cette Attraction, venue-là, je ne sais comment, retient les masses les plus effroyables, sans se donner la moindre peine. Il s'en faut bien que ce soit tout. Le Centre, doué de la faculté d'attirer tout, a aussi la faculté de repousser tout : ce qu'on appelle la force *Centrifuge* ; & c'est fort heureux, car, sans cela, nous n'y verrions goutte. C'est, sans doute, à la force Centrifuge, que nous devons l'adresse avec laquelle le Soleil se défait en notre faveur de ses plus petites particules, qui, poussées vers nous en rayons, forment la Lumière ; en sorte que le pouvoir attractif, ce pouvoir si formidable, a bien la puissance de ramener à lui les masses les plus énormes, mais il n'a pas celle de retenir les plus légères : image imparfaite d'un homme qui s'amuseroit à pelotter avec les mains des boulets de cent livres de balle, & qui néanmoins n'auroit pas la force de soulever un brin de paille. Cependant qu'est-ce qu'un Centre? C'est un point indivisible, un point Mathématique, comme on dit, en un mot, un point imaginaire. Lui attribuer une force qui souleve les Mondes, comme un grand levier, & les conduise, pour ainsi dire, à la baguette, c'est ce qu'un Newtonien seul peut comprendre. Pour moi, j'avoue mon insuffisance, & j'aime beaucoup mieux m'en tenir à des idées plus simples. En effet, si je ne conçois pas qu'un Centre, un point imaginaire, puisse avoir par lui-même aucune activité, je conçois fort bien, ou du moins je crois concevoir, qu'il peut être le point de réunion de plusieurs forces. Ainsi,

lorsqu'un

lorſqu'un Corps eſt preſſé par des forces extérieures, telles qu'un Fluide quelconque, ces forces ne peuvent y entrer & en pénétrer les interſtices, qu'en ſe diviſant en rayons ou filières, qui, ſe preſſant latéralement dans leur marche, aboutiſſent infailliblement au Centre. Là, ſe balançant réciproquement, ſe croiſant ou ſe contrariant, elles ſont obligées, pour devenir quelque choſe, de ſe détourner, de ſe réfléchir, & de reſſortir avec vivacité par la circonférence; d'où naiſſent une explication très-ſatisfaiſante de la force Centrifuge, & cet axiome de M. Meſmer, déjà connu dans quelques livres, & qui mieux cultivé, deviendra vraiſemblablement une grande clef des Sciences. » Les filières du Fluide, » dit-il (1), en entrant dans un Corps, ſont » convergenres; en ſortant, elles ſont divergentes ». Enfin, pour appliquer à ces principes un exemple fameux dans le moment actuel, je dis que je conçois fort bien, ou du moins je crois concevoir que, lorſque des perſonnes ſont aſſiſes en nombre ſuffiſant autour d'un *Baquet* Magnétique, le Fluide qui s'échappe de leurs Corps en rayons ou filières, doit néceſſairement arriver au centre du Baquet, y prendre une nouvelle activité, delà retourner vers la circonférence, & pénétrer

(1) Je cire ici & citerai ailleurs les Cahiers de M. Meſmer, tels qu'ils onr été donnés à quelques-uns de ſes Elèves. Comment me ſonr-ils parvenus à moi, qui ne ſuis pas un *Elève ?* Je ne le dirai pas en ce moment. Quoiqu'il en ſoit, ces Cahiers ſont très-informes : ce qui devoit être néceſſairement, puiſque celui qui avoit penſé la Doctrine ne l'a pas écrite, & que celui qui l'a écrite ne l'avoit pas aſſez penſée.

vivement à sa sortie les nouveaux Corps qu'il rencontre.

Insuffisance de l'Attraction.

Mais que penser enfin de cette fameuse Loi d'Attraction, cette Science des causes, Loi qui a dévoilé le méchanisme de l'Univers; Loi qui a débrouillé le Chaos, qui a séparé la Lumière des ténébres, dont le Livre renferme tout ce qu'on doit croire; Loi qui constitue la foi astronomique; Loi la plus universelle de la Nature (1)? Elle assimile tout, dit-on; elle explique tout. Cependant elle n'explique aucune de nos sensations, aucun de nos mouvemens : elle n'explique pas comment les particules d'Eau, qui tendent toujours à se rapprocher, tendent en même tems à se séparer. Elle n'explique pas comment le Feu, cet agent qui joue un si grand rôle dans le Monde, ne tend qu'à s'écarter : elle n'explique pas comment l'Air presse & s'échappe en tout sens; elle n'explique la marche d'aucun Fluide, ni

(1) Ces expressions forcées sont très-communes dans M. Bailly; elles sont même très fatigantes dans ses deux premiers volumes de l'Astronomie moderne. Le Soleil y est toujours un *Roi*, un *Tiran*; les Planettes, *des Sujets*; leurs Sphères, des *Empires*, des *Provinces*, des *Domaines*, &c. Quand j'arrrivai à la lecture de l'article de Newton, la continuité de ces défauts superficiels me força de la suspendre. Je les attribuai à ce que, par circonstance, le livre avoit été rédigé trop à la hâte. Il paroît que M. Bailly a besoin de battre son style à froid; & tant mieux, car c'est le meilleur. Comme il a un fort bon esprit, la critique lui a été utile. Son troisième volume est plus châtié. Cependant on y trouve encore Newton comparé à Alexandre, & Chef d'une famille noble, dont MM. d'Alembert, Euler, &c. sont aussi des branches nobles. Mais il n'y a plus de traces de ce goût dans le Rapport sur le Magnétisme Animal. Le style en est vraiment pur. Au surplus, si je critique sévèrement M. Bailly, c'est que je l'estime sincèrement. Le tems n'est peut-être pas éloigné, où il sera, parmi nous, le seul Ecrivain de son ordre. Alors ses défauts pourroient être donnés pour modèles, & il ne seroit plus tems de les faire remarquer.

même, ſuivant M. Bailli (1), les Attractions Magnétiques & Electriques, encore moins leurs mouvemens d'Impulſion, mouvemens auſſi naturels dans ces phénomènes que ceux d'Attraction. Il ſeroit bien plus court de dire ce dont elle rend raiſon, que ce dont elle n'en rend pas. Et la choſe eſt ſimple : l'Attraction, ſi elle exiſte réellement, exiſte, non comme principe univerſel, mais comme cauſe ſecondaire. (2) Quelque grands que ſoient les phénomènes qui en dérivent, ce ne ſont néanmoins que de légères branches du grand Arbre de la Nature; & c'eſt parce que l'on a pris ces branches pour la tige, que l'on eſt tombé dans les erreurs qu'un ſyſtême, à peine ébauché, devoit néceſſairement produire.

Si j'ai droit d'avoir un avis en pareille matière.

Je me crois donc bien habile, me dira-t-on, puiſque je prétends en ſçavoir plus que Newton & les Hommes d'un rare mérite qui lui ont ſuccédé, & qui, en adoptant ſes idées, ont cherché à les accroître, à les embellir de toute la fertilité, de toute la beauté de leur génie? Point du tout : je remarque les fautes de grands joueurs, quoique je n'aie aſſurément pas la capacité de jouer comme eux. Et, ſi mon Lecteur ne croyoit pas à la ſimplicité d'un aveu, qui n'a ſeulement pas le mérite de la modeſtie, je m'appuyerois, à mon ordinaire, du ſentiment de M. Bailli (3) : « La lecture de

(1) Aſtronomie moderne, tom. II, pag. 488.

(2) Je m'exprime ainſi parce que M. Meſmer, établiſſant une différence entre la *Gravité* & l'*Attraction*, poſe en principe qu'il n'y a dans le monde que des Attractions apparentes : ce qui demande explication avant d'être adopté.

(3) Aſtronomie moderne, tom. I, pag. v. & vj.

» l'Hiſtoire des Sciences, dit-il, ne demande
» pas que l'on ſoit ſçavant. Les idées ſe ſont
» ſucceſſivement amaſſées, mutuellement en-
» gendrées; l'une a conduit à l'autre. Il ne
» s'agit donc que de retrouver cette ſucceſſion,
» *de commencer par les idées premières.* L'in-
» dividu doit marcher, dans ſa lecture de
» quelques heures, comme l'Eſpèce a marché
» dans une longue ſuite de ſiécles ». En effet
il ne faut, pour comprendre tout cela, que du
ſens-commun, & une légère inſtruction : d'ail-
leurs je ne puis guère m'égarer; Newton lui-
même eſt de mon avis, comme je le dirai tout-
à-l'heure.

Newtoniens. Newton ſentoit la foibleſſe de ſes principes,
& l'avouoit; mais ſes partiſans, de quelque
mérite qu'ils ſoient pourvus d'ailleurs, n'imi-
tent point ſa retenue. Les motifs en ſont aiſés
à ſaiſir. On ne lit pas Newton : on l'étudie ;
&, quand on l'a compris, on eſt déja très-
profond. On a une réputation de ſçavoir, qu'on
ne veut pas compromettre. Il en eſt de la
ſcience comme de la richeſſe, que trop ſou-
vent on cherche à accumuler, à tout prix,
jamais à diminuer. On eſt ſçavant; on ne veut
pas redevenir écolier; & il eſt bien plus aiſé
de s'irriter contre les autres, ou de les dédai-
gner, que de ſe juger ſévèrement ſoi-même,
que de ſe dépouiller, de ſe remettre à l'étude,
dût-on y acquérir infiniment par la ſuite. A la
vérité, quelques débutans dans les Sciences
voudroient bien ébranler le ſyſtême dominant;
mais il ne leur eſt pas aiſé de ſe faire écouter,
& même il faut quelque courage pour l'entre-
prendre. Les moyens de parvenir dans les

Sciences ne ſont plus libres. Les Newtoniens tiennent le haut rang dans toute l'Europe ſçavante : heurter l'opinion commune, c'eſt bleſſer l'amour-propre de chacun en particulier; & tout homme qui viſe, dans les Sciences, à quelque réputation ou à quelque fortune, doit néceſſairement ſuivre la route tracée. Il n'y a que des perſonnes dégagées, comme moi, de toutes ces ſujétions, qui puiſſent impunément élever la voix ; & long-tems, ce ſera bien inutilement.

Caractère & Génie de Newton.

Mais, Newton, Newton lui-même, ne ſe repaiſſoit-il donc que de chimères ? Je ſuis bien-loin de cette penſée. Si l'enthouſiaſme a trop célébré Newton, cet enthouſiaſme portoit avec lui ſon excuſe. Je ne ſuis aſſurément pas en état de ſuivre cet Auteur dans ſes étonnantes ſpéculations ; mais il ſuffit, pour l'admirer, du ſimple ſommaire des difficultés qu'il n'a pas craint de ſe propoſer, qu'il a entrepris de réſoudre, & qu'en général il a effectivement réſolues. Il ſuffit, pour l'aimer, de voir avec quel ſentiment de ſa propre inſuffiſance, quel reſpect pour la grandeur de la Nature, quelle modération & quelle douceur, il hazardoit les propoſitions qui lui avoient coûté le plus de travaux & de tems ! Si ſon génie étoit tout en profondeur, ſon caractère étoit tout en modeſtie. Celui, d'après qui l'on tranche ſi aiſément aujourd'hui, n'étoit que méfiance de lui-même. Comment n'aimer pas un homme qui, au tems même où ſa Nation, dit M. Bailli, lui rendoit une eſpece de culte, qui, juſques dans ſon extrême vieilleſſe, ne ceſſoit de ſe plaindre, dans le

ſein de l'Amitié, qu'on l'élevoit trop haut, confeſſoit n'avoir pas aſſez étendu ſes vues, & craignoit qu'on ne bornât les connoiſſances humaines en s'attachant trop littéralement à lui ? Auſſi la marche des erreurs de Newton eſt-elle aſſez curieuſe.

Son oppoſition à Deſcartes.

On ſçait que Newton connut ſon génie en liſant Deſcartes (1) : il y apperçut aiſément des erreurs ; mais, ſe trompant lui-même, dès les premiers pas, il ne ſongea pas aſſez que la vérité eſt preſque toujours dans un juſte milieu, & non dans les extrêmes ; &, dès ce moment juſqu'au terme de ſes travaux, tous ſes calculs poſèrent ſur des baſes diamétralement oppoſées aux opinions de Deſcartes. Ainſi, Deſcartes ayant donné l'Impulſion pour le premier mobile du méchaniſme de l'Univers, Newton adopta l'Attraction. Deſcartes regardoit le Mouvement comme une ſubſtance diſtincte de la Matière ; Newton en fit une de ſes propriétés. Deſcartes faiſoit tout dépendre des Formes ; Newton des Maſſes. Deſcartes reconnoiſſoit, ſous le nom de Matière ſubtile, un Fluide qui fait tomber les Graves & circuler les Planettes ; Newton attribua ces effets à une force inconnue qui agiſſoit à travers les plus grands intervalles, ſans aucun intermédiaire. Deſcartes vouloit que tout fut plein ; Newton que tout fut vuide. Deſcartes partoit d'un premier principe indubitable, & cherchoit à compoſer les Elémens, en deſcendant de conſéquences en conſéquences ; Newton s'attacha à décompoſer les

(1) Aſtronomie moderne, tom. II, pag. 471.

Elémens, & à remonter des conséquences aux causes premières. Descartes croyoit la Lumière instantanée, & la composa de globules, en espece de chapelet, dont la dernière frappe notre œil, en se détachant par la pression du Soleil; Newton calcula sa marche; &, se décidant pour son émission, il la fit lancer en rayons de cet Astre, à nous. Descartes se défioit des illusions de la Géométrie, & la quitta souvent; Newton ne reconnut de certitude que dans la Géométrie, & ne s'en départit jamais. Enfin l'on vante encore aujourd'hui Descartes, pour avoir joint l'Algèbre à la Géométrie; Newton, jusqu'à la fin de ses jours (1), déplora l'usage d'employer les calculs algébriques dans des sujets de pure Géométrie. Tout autre que Newton seroit soupçonné d'une basse jalousie. Ce seroit mal juger ce grand homme : son ame étoit si pure ! Mais quelles ne sont pas dans le Monde les suites d'une première erreur ! Newton en fit une à l'âge de vingt-quatre ans ; &, tout Newton qu'il étoit, il ne s'en releva jamais.

Ses incertitudes.

Il en avoit coûté à Descartes plus de la moitié de sa vie, pour établir des principes qui le satisfissent. On voit que ceux de Newton ne lui ont pas coûté la même peine : aussi n'en fût-il jamais bien content. Il a varié souvent; &, comme l'observe M. d'Alembert, (*Article Matière, dans l'Encyclopédie*) il ne s'est jamais expliqué bien franchement sur son Attraction & son Vuide. Entraîné par les conséquences de ses calculs, on le voit quelquefois ne plus

(1) Pemberton, Préface.

douter de ſes principes ; & c'eſt ſans doute dans un de ces momens d'enthouſiaſme qu'il s'eſt écrié : *Omninò neceſſe eſt ut ſpatia cœleſtia ſint vacua omni materiâ :* « Il eſt tout-à-fait » néceſſaire que les eſpaces céleſtes ſoient » vuides de toute Matière ». D'autres fois, ne conſidérant plus que ces mêmes principes, & quelques-uns des réſultats bizares auxquels il s'étoit laiſſé aller, il regrettoit la Matière ſubtile, le Fluide univerſel de Deſcartes : alors il croyoit qu'un Fluide ſeul pouvoit expliquer la Nature, & que l'Attraction elle-même, ou, pour ſe ſervir d'un terme moins impropre, la *Gravité* n'étoit qu'une ſéquence de cette ſubſtance première.

Ne pourroit-on pas aſſimiler la conduite de Newton à celle d'un Avocat honnête, qui ſoutient une mauvaiſe cauſe ? Je cauſois un jour avec un Homme célébre dans cet Ordre ; la converſation me conduiſit à lui demander la ſolution de ce problême : Comment un honnête homme peut-il ſoutenir une cauſe injuſte contre le ſentiment de ſa propre conſcience ? « Rien en apparence, me répondit-il, » n'eſt plus choquant, & malheureuſement » rien n'eſt plus dans la Nature. Un Plaideur » nous préſente une cauſe que nous rejettons, » au premier abord, comme injuſte ; mais, » s'il nous preſſe de l'examiner avec plus » d'attention, ce qui eſt de droit ; ſi nous » écrivons quelques lignes, ſi nous diſcutons » quelques raiſons en ſa faveur, eh ! qui n'en » a pas ? alors nous-nous attachons à la ſérie » de nos idées ; ce n'eſt plus la cauſe du » Plaideur que nous voyons ; c'eſt celle de

» notre ouvrage, c'eſt celle de notre amour-
» propre. Il nous aveugle au point que, de
» la meilleure-foi du monde, nous finiſſons
» par croire ce que nous diſons : le tout nous
» paroît ſans replique. Je ne vous dirai pas
» ſi j'ai défendu, gagné ou perdu de pareilles
» cauſes; mais, ce que je puis vous aſſurer,
» au cas que cela me ſoit arrivé, c'eſt que,
» perte ou gain, j'ai blâmé ou loué mes Juges
» d'auſſi bonne-foi que j'en avois agi. Le tems
» & le réfroidiſſement de mon Imagination
» ont pu ſeuls me déſabuſer, malheureuſe-
» ment lorſque le retour ſur moi-même avoit
» perdu ſa plus grande utilité. »

N'eſt-ce pas de même que Newton, l'eſprit réfroidi, en l'abſence, pour ainſi dire, de ſa Géométrie, revenoit aux vrais principes, à ceux de Deſcartes, à un Fluide univerſel, Fluide, ainſi qu'il l'exprime lui-même (1), dont l'Attraction ne doit être qu'un effet, Fluide, qui non-ſeulement environne les Corps dans tous les eſpaces de l'Univers, mais qui les pénétre & ſe cache dans leur ſubſtance. Laiſſons-le parler lui-même, ainſi que l'a fait M. Bailly : « C'eſt par la force & l'action de
» cet Eſprit, que les particules des Corps s'at-
» tirent mutuellement aux plus petites di-
» ſtances, & qu'elles cohèrent lorſqu'elles
» ſont contiguës; c'eſt par lui que les Corps
» Electriques agiſſent à de plus grandes di-
» ſtances, tant pour attirer que pour repouſſer
» les corpuſcules voiſins; & c'eſt encore par
» lui que la Lumière émane, ſe réfléchit, s'in-

Avoue un Fluide univerſel.

(1) Aſtronomie moderne, tom. II, pag. 557.

» fléchit, se réfracte & échauffe les Corps.
» Toutes les sensations sont excitées, & les
» membres des Animaux sont mus, quand
» leur volonté l'ordonne, par les vibrations
» de cette substance spiritueuse qui se propage
» des organes extérieurs des sens par les filets
» solides des nerfs, jusqu'au cerveau, & en-
» suite du cerveau dans les muscles. Mais
» ces choses ne peuvent s'expliquer en peu
» de mots : on n'a pas fait encore un nombre
» suffisant d'expériences, pour pouvoir déter-
» miner exactement les loix selon lesquelles
» agit cet Esprit universel (1). »

Ce passage si formel, Monsieur, car je reviens à vous, ce passage se trouve à la fin du Livre *des Principes* de Newton, & je le prens dans vos Ouvrages. Mais le Docteur Pemberton, qui a beaucoup connu Newton sur la fin de sa vie, qui a fait, sous ses yeux, un Traité de sa Doctrine, & qui, sous sa direction, a revu l'édition de son Livre *des Principes*, Pemberton ajoute encore à la force de ce passage (2). Il rappelle que Newton confirme expressément cette façon de penser dans son Optique, ouvrage qui lui a coûté trente années d'expériences, & qui n'a été imprimé que dix-sept ans après le premier. Suivant Pemberton, Newton a déclaré qu'en employant le terme d'Attraction, il n'a jamais entendu donner une explication philosophique des Phénomènes relatifs, mais seulement indiquer une puissance dans la Nature qu'on n'avoit pas encore di-

(1) Astronomie moderne, tom. II, pag. 557.
(2) Pemberton, pag. 494 & 495.

ſtinctement obſervée, & qui méritoit qu'on recherchât avec ſoin ſa nature & ſa manière d'agir. *Croire avoir expliqué des Phénomènes*, dit Pemberton, *en affirmant, d'une façon générale, que ce ſont des effets de l'Attraction, ce n'eſt pas étendre nos connoiſſances en Philoſophie, mais plutôt les borner pour toujours.*

Après ce dernier paſſage, que vous connoiſſez très-bien, Monſieur, puiſque vous citez Pemberton, & que d'ailleurs ce même aveu ſe trouve dans vos écrits, on eſt aſſez étonné de vous entendre dire (1) que, « Si l'on ramenoit le Phenomène *obſcur* de l'Attraction » au phénomène *ſenſible* de l'Impulſion, on » n'en ſeroit pas plus avancé. » Pour appuyer une allégation auſſi gratuite, vous faites l'énumération des difficultés qu'on y rencontreroit. Eh! Monſieur, ce ſont ces difficultés qu'il faut eſſayer de vaincre; & toutes les fois qu'il ſe préſente devant nous une vérité qu'il eſt permis d'examiner, le devoir des Sçavans eſt de la chercher. Oppoſition de M. Bailly.

Pourrois-je, vous demander de quel droit, & d'après quelle autorité, vous prétendez (2) que Newton ne s'eſt autant avancé que pour ſe proportionner aux idées de ſon ſiécle, & que par complaiſance pour des eſprits timides? De grâce n'otons pas à Newton ſa modeſtie, ſa franchiſe, & ſon amour pour la vérité. Ce ſont les plus belles portions de ſa gloire. Défenſes de Newton contre M. Bailly.

Non, Monſieur, non; Newton n'a pas agi par complaiſance. Il ſentoit que ſes principes

---

(1) Aſtronomie moderne, tom. II, pag. 558.
(2) *Ibid*, pag. 556 & 558.

étoient insuffisants, & il l'a avoué avec une candeur qui lui étoit naturelle. Il nous a indiqué le but de nos recherches, en nous montrant du bout du doigt le Fluide universel de Descartes, & de quelques Anciens; mais, desirant qu'on s'appuyât sur des expériences qui n'étoient pas encore assez connues, il a tout bonnement avoué qu'il n'en savoit pas assez. Les idées de son siécle n'étoient plus en Angleterre que les siennes, quand il s'est exprimé ainsi dans son Livre d'Optique (1). A la vérité, Descartes avoit encore beaucoup de partisans en France, mais les idées Cartésiennes n'ont jamais dominé en Angleterre. Descartes étoit François. Une Nation rivale & jalouse rejettoit sa doctrine, comme elle s'est défendue de la réforme du Calendrier, parce que c'étoit l'ouvrage d'un Pape. Quoiqu'il en soit, voilà Descartes, Newton, Pemberton, & j'ose le croire, vous-même, Monsieur, d'accord avec M. Mesmer sur la possibilité, & presque sur la nécessité, d'un Fluide universel & moteur Physique de l'Univers.

Principes de M. Mesmer comparés à ceux de Descartes & Newton.

J'ai souvent rapproché les idées de Descartes & de Newton. Entre ces deux grands Hommes, plaçons M. Mesmer: Voyons s'il soutiendra la comparaison.

Impulsion & Attraction.

(2) Au fonds, sa théorie est un systême d'Impulsion; mais l'Attraction ou, du moins, la Gravité, étant au premier rang des principes secondaires qui dérivent des siens, il se sert,

(1) En 1704.

(2) Ce qui suit est tiré des Cahiers de M. Mesmer. Quelques rapprochemens seuls m'appartiennent; &, s'ils gâtent quelque chose, la faute en sera à moi.

pour faire appercevoir le vrai point de la question, d'une de ces comparaisons qui lui sont si familières. Supposez, dit-il, un bateau qui descende de Paris à Saint-Cloud. Supposez, en même-tems des Spectateurs qui ne connoitroient pas un Phénomène aussi commun, & placez-les de manière qu'ils n'apperçoivent que le mât, & non le corps du bateau, ou la rivière. Voilà, dira le Partisan de l'Attraction, un mât que Saint-Cloud attire à lui. Point du tout, répondra le Partisan de l'Impulsion, c'est Paris qui le pousse. Tous deux seront également dans l'erreur; & celui qui le premier connoîtra le courant de l'eau, donnera la véritable explication. De même, la marche des Corps célestes, ne peut être expliquée qu'en s'attachant à bien connoître celle du Fluide dans lequel ils sont entraînés.

Newton dit que le Mouvement est une propriété, un mode de la Matière; Descartes en avoit fait une substance distincte, dont il existe dans l'Univers une somme déterminée & constante, qui n'augmente, ni ne diminue. M. Mesmer pense comme le dernier; mais il ajoute que le Mouvement n'a pas été donné tout à la fois; qu'il a été inégalement réparti, & qu'il est très-varié. Mouvement.

Ce n'est pas qu'il s'embarrasse de sçavoir qui des deux a été créé le premier ou le dernier; mais il observe que, si la Matière avoit été créée avant le Mouvement, elle auroit été nécessairement un solide parfait, une masse en repos, puisqu'elle auroit été sans mouvement.

La Matière n'a pu être mue tout à la fois, car, alors, ses parties conservant entre elles

les mêmes rapports, il n'auroit pu en résulter aucune forme ; elle auroit changé de lieu & non de relations : donc, le Mouvement n'a pas été donné tout à la fois.

Si le Mouvement étoit également réparti dans toutes & chacunes des parties de la Matière, il y auroit dissolution des Etres : donc, le Mouvement a été inégalement réparti.

Sans Mouvement, point de déplacement des masses, point de développement ; &, sans développement, point de formes : donc, les formes étant très-variées, le Mouvement est très-varié.

Plein & Vuide.

M. Mesmer a la sagesse de rejetter toutes les questions oiseuses. Quand une question a été agitée en tous sens, & que les efforts infructueux des plus grands Esprits ont bien prouvé qu'elle étoit insoluble, il faut la laisser là comme hors de notre portée. Au nombre de ces questions, M. Mesmer met celle du Plein & du Vuide, telle qu'on la traite depuis long-tems.

Si l'Univers étoit plein comme un œuf, plus plein qu'un œuf, c'est-à-dire, absolument plein, on ne pourroit y concevoir aucun mouvement, aucun développement, aucune forme ; donc le Plein absolu n'existe pas.

Si les intervalles entre les parties de Matière, étoient réellement vuides, vuides d'un Vuide absolu, aucun Corps ne se toucheroit : on ne pourroit concevoir comment le mouvement pourroit se transmettre des uns aux autres : donc le Vuide absolu n'existe pas.

Contiguité de la Matière.

Ces vaines discussions écartées, M. Mesmer s'arrête à la première des vérités que nous

puiſſions concevoir par le fait & le raiſonnement, la *Contiguité* de la Matière.

On entend par *Contiguité* de la Matière une diſpoſition, telle que les parties en ſoient placées ſi près les unes des autres, qu'elles ſe touchent. Les Corps ſolides, & même les liquides, en ſont des exemples ſenſibles; mais les Fluides, proprement dits, ſuffiſent à la démonſtration; ainſi :

Lorſque nous ſommes affectés par la Lumière de l'Etoile la plus éloignée, il exiſte, entr'elle & notre œil, une ſucceſſion de particules de Matière ſi rapide, qu'elles ſe touchent ſucceſſivement : ainſi l'Aſtre touche notre œil, & réciproquement notre œil touche l'Aſtre, comme l'on touche un objet avec le bâton qu'on a dans la main.

En portant cette conſidération d'Aſtre en Aſtre, de Corps à Corps, de Particules à Particules, il eſt évident que tout, dans l'Univers, ſe touche par Contiguité.

Newton a dit que la Matière eſt indifférente au Mouvement & au Repos. C'eſt une des propoſitions de M. Meſmer; mais la Matière eſt néceſſairement en mouvement ou en repos. Repos & Cohéſion.

Cependant tous les Corps, étant rapidement emportés dans l'Eſpace, on ne peut concevoir aucune partie de Matière dans un repos parfait : ainſi point de Repos abſolu; ſeulement la Matière eſt plus ou moins mue.

Comme il faut s'entendre, M. Meſmer appelle, en Repos, la Matière la moins mue : en Mouvement, la Matière plus mue.

Deſcartes avoit dit qu'on ne peut imaginer aucun ciment plus propre à joindre les parties

des Corps durs, que leur propre Repos ; & delà la *Cohésion*, ou adhérence des Corps. C'est la même opinion que celle de M. Mesmer.

Solidité & Fluidité.

La Matière solide, ou la plus grossière, est donc en repos. La Matière fluide, ou déliée, est donc en mouvement.

Définition du Fluide.

Ce sont les parties les plus déliées de la Matière, qui n'ont aucune aggrégation, & qui sont conséquemment les plus propres à recevoir, communiquer & propager le Mouvement que M. Mesmer appelle proprement *le Fluide ;* mot qui, depuis quelque tems, cause tant de débats.

Tels sont, Monsieur, les premiers principes de M. Mesmer, autant que j'ai sçu les résumer. Simples, dégagés de toutes superfluités, tout le monde peut les entendre. Quand un homme s'annonce ainsi, dès les premiers pas, rien, à la vérité, n'assure qu'il ne se trompera pas dans la suite ; mais il est de présomption que l'on peut s'instruire avec lui. En attendant qu'on en convienne généralement, comme la sagacité, en ces sortes de matières, a constitué jusqu'à présent ce qu'on appelle le Génie, je ne puis me départir d'une grande estime pour les talens de M. Mesmer ; & je me plais à croire que, lorsque la Postérité parlera de Descartes, Newton & M. Mesmer, elle dira : Voilà trois grands hommes !

Fluide dans l'espace.

A présent, Monsieur, que le *Fluide* est défini, il resteroit deux choses essentielles à faire : Prouver qu'il est de la saine Raison de croire qu'il occupe les Espaces que vous croyez vuides, & ensuite décrire sa marche & ses diverses modifications. L'une est plus aisée que

que l'autre : je me charge volontiers de la première, laiſſant à M. Meſmer le ſoin de la ſeconde.

Les Phyſiciens reconnoiſſent un grand nombre de Fluides : Fluide Aérien, Fluide Aqueux, Fluide Igné, Fluide Electrique, Fluide Magnétique, Fluide Nerveux, &c. &c. MM. les Commiſſaires veulent bien auſſi nous accorder que nous ſommes entourés *d'un Fluide qui nous appartient* (1). Ainſi nous ne manquons pas de Fluides. Par hazard, ne ſeroit-ce pas toujours le même qui ſe préſente ſous différentes formes ? C'eſt la queſtion que j'établis.

Permettez-moi, Monſieur, de me tranſporter un moment dans votre chambre : je m'y ſuppoſe avec une machine Electrique, & quelques piéces d'Aimant. Que de Fluides renfermés dans une eſpace de vingt pieds en quarré ou environ ! La cheminée ſe fournit de Fluide Igné ; le pot-à-l'eau, de Fluide aqueux ; les Aimants, de Fluide Magnétique. Me plaît-il de faire aller votre machine Electrique ? Auſſitôt le Fluide Electrique eſt à mon ſervice. Quel admirable diſcernement dans chacun de ces Corps, pour s'attribuer uniquement le Fluide qui lui appartient, & pas d'autres ! Heureuſement mes poumons en ſçavent autant qu'eux. Ils happent préciſément le Fluide Aérien ; & quel triſte ſort me ſeroit réſervé, s'ils alloient ſe méprendre, s'ils ſe trompoient au point de prendre du Fluide du Feu pour du Fluide de l'Air ? Tout eſt bien ordonné, je vous aſſure ; car, pendant ce tems-là, mes nerfs ne s'oc-

(1) Rapport de l'Académie, pag. 60.

cupent que du Fluide Nerveux ; & la totalité de mon corps s'entoure *du Fluide qui lui appartient.*

Unité des principes.

MM. les Commiſſaires diſent (1) qu'un des premiers principes, en Phyſique, eſt de ne point admettre de *nouvelles* cauſes ſans néceſſité abſolue. Je ſuis entiérement de leur avis; & même, je penſe que l'on feroit fort bien d'en abandonner une infinité d'*anciennes*, que l'on s'obſtine à prêter à la Nature, d'autant plus gratuitement, qu'elle n'en a que faire. Sa marche doit être ſimple, comme celui qui l'a créée; &, quand nous-nous mêlons de la faire agir, ce doit être, autant qu'il eſt en nous, à ſa manière, & non à la nôtre.

Vous-même avez dit quelque part, Monſieur (2), qu'il feroit abſurde de ſuppoſer, dans le Globe ſolaire, une force particulière pour gouverner Saturne; une autre pour Mercure, & enfin autant de forces que de Planettes. Je laiſſe à MM. les Commiſſaires le ſoin de l'application.

La Théorie la plus ſimple des Fluides, & la plus digne de la grandeur de la Nature, c'eſt de n'en voir qu'un ſeul, ſuſceptible de toutes les modifications poſſibles, en raiſon des formes qu'il rencontre, des directions qu'il prend, & de l'activité de Mouvement qui le conſtitue. Mais peut-être que ce terme de *Modifications* paroîtra encore trop ſçavant à quelques Lecteurs : il faut leur montrer qu'ils ne ſont étrangers qu'au mot.

---

(1) Rapport de l'Académie, pag. 44.
(2) Aſtronomie moderne, tom. II, pag. 484.

Tout homme qui sçait allumer & éteindre une chandelle, connoît déja deux modifications du Feu & de la Lumière. La chandelle allumée, sa flamme brule en forme de Feu, brille & s'étend en forme de Lumière. La chandelle éteinte, la Matière première du Feu & de la Lumière ne nous entoure pas moins, comme dit Descartes. Mais, ne passant plus par les mêmes formes, n'ayant plus la même direction, n'ayant plus le même Mouvement, elle est devenue Fluide obscur, de Fluide brûlant & lumineux qu'elle étoit. Suivons cette marche dans l'Electricité : elle y parle toute seule. Modification du Fluide.

Un Plateau de verre frotté contre une Peau d'Animal, c'est le fond d'une machine Electrique ; ajoutons y un Tube de cuivre : voilà tout ce qu'il faut pour me faire entendre. Le Fluide, obscur dans l'Atmosphère, y est imperceptible à tous les sens. Il n'y a pas longtems qu'on l'y soupçonne; mais il y est. Donnez une forte action au Plateau, c'est-à-dire, faites le frotter vivement contre la Peau d'Animal, & le Fluide s'accumulera en flamme bleuâtre contre les Parois du verre, pour disparoître aussi-tôt. Qu'est-il devenu ? Il a passé dans le Tube de cuivre. On ne peut l'y voir; mais, en approchant la main, il ressort avec violence en flamme bleuâtre, tel qu'il y est entré ; & dans le même moment il se dissémine de nouveau dans l'Air d'où il est venu, & y reprend son existence obscure. Voilà, en un clin d'œil, & bien évidemment, cinq modifications ou changemens successifs du même Fluide. 1°. Dans l'Air, Fluide obscur Dans l'Electricité.

& imperceptible à tous les ſens. 2°. Contre les Parois du verre, Fluide lumineux. 3°. Dans le Tube, Fluide obſcur & imperceptible à tous les ſens. 4°. Au ſortir du Tube, Fluide lumineux. 5°. A ſa rentrée dans l'Air, Fluide obſcur & imperceptible à tous les ſens. Cependant c'eſt toujours, & bien certainement, le même Fluide.

Dans la Lumière.

Ce n'eſt point un oubli, Monſieur, ſi tout-à-l'heure je n'ai point fait entrer le Fluide de la Lumière dans votre chambre; je l'ai réſervé pour ce moment.

De quelque manière que la Lumière nous arrive, elle arive; & il paroît qu'elle parcourt les intervalles les plus immenſes, d'une extrémité à l'autre, ſans changer de forme. Ainſi la Lumière court du Soleil à Jupiter, ou Saturne, ſe réfléchit contre eux, vient à nous, s'y réfléchit encore, va vers la Lune, &c. L'Immenſité étant innombrablement ſemée d'Aſtres ſemblables, qui ſe repouſſent tous la Lumière, le même Méchaniſme s'exécute par-tout. Ainſi la Lumière eſt répandue dans toute l'Immenſité de l'Eſpace. Ainſi l'Immenſité de l'Eſpace eſt remplie de Fluide.

Dans ſes courſes multipliées, la Lumière a ſes déperditions; & je penche à croire qu'elle fait auſſi des acquiſitions. Toutes les fois qu'elle entre dans un lieu obſcur, qu'elle s'inſinue dans les interſtices des Corps, elle y quitte ſa propriété de Lumière, &, rien ne ſe perdant dans la Nature, elle y change ſeulement de forme. Je crois qu'elle acquiert à l'approche de certains Corps, tels que les Corps polis, & en réfléchiſſant contre eux.

Il eſt très-apparent qu'elle s'empare des parties Fluides qui gliſſent ſur leur ſurface, & que, leur procurant aiſément ſon Mouvement & ſa direction, elle ſe renforce par cette jonction; d'où naîtroit une explication aſſez naturelle de l'éblouiſſante réverbération de ces Corps. Et pourquoi cela ne feroit-il pas ainſi? Quand la Lumière ne feroit que reprendre ce qu'elle a perdu, quand elle ne retrouveroit à ſon paſſage que ce qu'elle a laiſſé, n'avons-nous pas déjà vu qu'il n'en coute pas davantage à ce Fluide pour reprendre ſa première forme que pour la quitter? La merveilleuſe facilité de ces Métamorphoſes nous étonne; mais nous les exécutons, à chaque inſtant, avec la plus grande aiſance. Rappellons-nous le grand art d'Allumer une Chandelle. Une Pierre, un Briquet, de l'Amadoue, une Alumette! Qu'elle ſucceſſion de modifications! Qu'elle fertilité de moyens!

Il eſt dans l'eſſence de tous les Corps de conſerver leur première forme & leur premier Mouvement, tant qu'ils le peuvent; ſans quoi ils ceſſent d'ètre les mêmes Corps. La Lumière ſuit cette loi commune. Lancée en ligne droite, elle eſt Lumière tant qu'elle s'épand en ligne droite. Si, par un obſtacle quelconque, elle perd cette Direction eſſentielle, elle n'eſt plus Lumière. C'eſt un Fluide obſcur & imperceptible. De nouveaux chocs lui rendent-ils ſon ancienne Direction? on voit le Fluide ſourdir du ſein des Ténèbres en Lumière, plus ou moins vive, plus ou moins pâle, plus ou moins active. Dans cet état, il ſe prête à tous les mouvemens qui ne ſont

pas directement contraires à ſa nouvelle nature. Avec qu'elle adreſſe & qu'elle ſoupleſſe inimaginables ne ſe défend-il pas, pour ainſi dire, contre ſa mort ? Il ſe détourne, il ſe réfracte, ſe plie & ſe replie, fléchit, s'infléchit, rebondit, s'incline, s'incurve, court d'angles en angles, ſe décompoſe, ſe recompoſe en Filets ou Globules déliés, qui ne font que paroître & diſparoître. Quelquefois il ſemble onduler avec une eſpèce de douceur, lorſque, par exemple, il nous eſt renvoyé par la Lune. D'autres fois il ſcintille avec une eſpèce de fureur pour fuir les Etoiles. Tous ces mouvemens, ſi variés en apparence, ſont néanmoins uniformes & même aſſez bornés.

Dans le Feu. Le Feu donne de la Lumière ; cela n'eſt pas douteux ; mais comme il eſt de la Lumière ſans Feu, il eſt du Feu ſans Lumière. Une barre de fer incandeſcente, mais qui n'eſt plus rouge, ne donne pas de Lumière, mais elle eſt en Feu, & malheur à qui la prend imprudemment dans la main. Il en eſt de même de l'Eau bouillante qui n'éclaire pas, mais qui brûle. D'un autre côté, la Lumière, dans l'Eſpace, n'eſt point de Feu ; mais en s'approchant des Corps terreſtres, elle échauffe plus ou moins ; &, lorſqu'on la fait converger dans un verre ardent, c'eſt le Feu le plus violent que nous connoiſſions. L'Electricité, la Foudre, ne ſont pas du Feu ; mais l'une allume les Corps les plus légèrement inflammables ; & l'autre, comme pour ſe jouer de notre foible conception, brûle & fond quelquefois les Corps les plus durs, & d'autres fois, avec la même violence, elle écraſe l'arbre qu'elle

rencontre, l'éparpille en petites écliſſes, ou le réduit en pouſſière, ne laiſſant, d'ailleurs, aucune trace de ce que nous appellons Feu. Lorſque, par la nouvelle Lune, on écrit avec le bout du doigt, ou de ſa canne, ſur le ſable mouillé que la Mer vient de délaiſſer, c'eſt en lettres de Feu; & cependant ce n'eſt pas du Feu, car c'eſt de l'Eau. Le Feu Saint-Elme ſe place ſur le viſage du Matelot. Tout l'Equipage le voit & s'en réjouit; le Matelot ne ſent aucune atteinte de Feu. Enfin, le dos du Ver luiſant brille d'une Lumière étincelante; &, loin que ce dos ſoit en Feu, il eſt froid à glacer la main ſur laquelle on le poſe.

Unité du Fluide.

Toutes ces modifications, tous ces changemens, toutes ces métamorphoſes, tous ces rapprochemens, que je dois me contenter de jetter en avant, ſans me permettre un Traité; tous ces rapprochemens, dis-je, ne démontrent-ils pas une ſeule & même Cauſe, une ſeule & même Action, une ſeule & même Loi, un ſeul & même Agent, un ſeul & même Elément, un ſeul & même Fluide? Dans les Eſpaces céleſtes, on le voit en forme de Lumière, ſe porter d'un Corps à un autre, ſe rencontrer en route, ſe pénétrer & ſe croiſer en tous ſens, ſans ſe nuire. C'eſt la même choſe parmi nous. Dans un Appartement, mille clartés aboutiſſent à nos yeux, après s'être pénétrées & croiſées ſans ſe nuire. Le Son partage la même propriété. Mille inſtrumens percent juſqu'à notre oreille, ſans confuſion, & notre oreille elle-même; quel admirable milieu de modifications & de croi-

ſemens infinis du Fluide ! En deſcendant par nuances du Feu le plus violent, juſqu'à la froideur éternelle qui attriſte les Régions Pôlaires, ne paſſe-t-on point par une chaleur plus ou moins violente, par une chaleur plus ou moins douce, par une température plus ou moins agréable, par un froid plus ou moins pénétrant ? L'Eau n'eſt-elle pas plus ou moins fluide juſqu'à ce qu'elle ſoit métamorphoſée en une Terre ou Corps dur que nous appellons Glace ? Tous ces Phénomènes particuliers, dont je pourrois étendre l'énumération à l'infini, ont-ils tous & chacun d'eux une cauſe particulière ? Non : c'eſt évidemment la même. Oui, Monſieur, évidemment la même. C'eſt le même Fluide : c'eſt lui qui pénètre tout, qui vivifie tout, qui change tout, qui dénature tout, qui procure la mort à tout. C'eſt ſa marche, c'eſt ſa Nature qu'il faut étudier. Deſcartes & Newton nous ont laiſſé & indiqué ce ſoin. M. Meſmer s'eſt appliqué à remplir leurs vues. Ecoutons-le, après quoi nous le jugerons, comme de droit. MM. les Commiſſaires ne ſont pas de cet avis; ils croyent ne devoir pas s'embarraſſer d'où vient le Fluide (1). Je penſe qu'ils ont tort.

Avouée par les Commiſſaires.

Mais, quand ces Meſſieurs nous ont dit que, de tous les principes de Phyſique, le premier étoit de ne pas admettre de cauſes nouvelles ſans néceſſité abſolue, ne déclamoient-ils pas dans la même Tribune, & pour la même cauſe que moi ? Sans doute,

(1) Rapport de l'Académie, pag. 2.

& c'eſt très-bien dit; admettre une infinité de cauſes ſans une infinité de néceſſités abſolues, c'eſt choquer les principes de la ſaine Phyſique.

Et, quand on nous dira que ce n'eſt pas ainſi que ſe traitent les Sciences exactes; qu'un Eſprit rectifié par la Géométrie, ne ſe prête pas aiſément aux idées les plus raiſonnables, n'eſt-ce pas tant-pis pour les Sciences exactes & pour les Géomètres, s'ils n'entendent pas raiſon? Enfin, quand on nous fera peur de l'Attraction, comme on fait peur aux enfans d'une Médecine, & aux voleurs, de la Maréchauſſée, n'aurons-nous pas quelque droit de nous moquer de l'Attraction, de la Médedecine & même de la Maréchauſſée? Nous avons MM. les Commiſſaires pour nous.

Néceſſité des Syſtêmes dans les Sciences.

C'eſt un grand abus, Monſieur, dans les Sciences, que de toujours crier contre les Syſtêmes, comme s'il étoit une Science ſans Syſtême, comme ſi chacun, aujourd'hui, ne ſe croyoit pas en droit d'avoir ſon Syſtême à lui. En Géométrie, on n'eſt pas d'accord ſur les premiers Elémens. Ils ſont néceſſairement ſyſtématiques. Dira-t-on qu'il ne faut pas croire à la Géométrie, & qu'elle n'eſt qu'un Syſtême? Quoi! toujours des mots?

Dans le langage ordinaire, Monſieur, cette expreſſion eſt extrêmement défigurée. Dans ſa véritable acception, elle équivaut à celle de raiſonnement. C'eſt l'ordre dans lequel on enchaîne des vérités reconnues, ou que l'on cherche à reconnoître.

Dans les hautes Sociétés, les intérêts ſont ſi compliqués, qu'il ne ſuffit pas de voir la vérité pour voir raiſonnablement. Il faut en-

core apprécier les circonſtances où ſe trouvent ſoi & les autres. Il ne faut pas vouloir tout ce qui ſeroit bien ; il faut encore calculer ce qui eſt poſſible. En prenant pour exemple les Gouvernemens, il n'en eſt peut-être pas un qui n'offre des abus, des choſes qui pourroient être mieux, des habitudes & des préjugés fâcheux. Celui qui entreprendroit de tout reconſtruire, pourroit être fort déraiſonnable, quand bien même il n'auroit pas une ſeule idée que n'avouât l'exacte raiſon. Enfin, les hommes ſont faits de telle manière, qu'il eſt des principes qui, mauvais en eux-mêmes, doivent cependant être reſpectés. Celui qui ne ſauroit pas ces choſes, ou qui, les ſachant, ne voudroit ſuivre que les mouvemens impétueux d'un Cœur droit, ſeroit ce que l'on appelle un homme à Syſtême, un homme très-dangereux ; & il ſeroit même abſurde de répéter ces vérités communes, ſi l'on ne nous arrêtoit ſans ceſſe avec un mot vuide de ſens par l'application qu'on en fait à tous propos.

Dans la vie ordinaire, on doit avoir égard, & ſe conformer aux circonſtances, dont nous ne ſommes pas les maîtres & qui nous oppreſſent en tous ſens ; aux opinions communes, aux uſages reçus, & même trop ſouvent aux uſages les plus bizarres ou les plus capricieux. Qui heurteroit tout en ce genre ſans ménagement, ne ſeroit pas un homme à Syſtême : il ſeroit extravagant. Mais celui qui, dans une affaire compliquée, la dégage de toutes les ſuperfluités dont on l'embarraſſe, écarte les faux principes, en met de plus

vrais en évidence, & les fait valoir par la force ou la ſagacité de ſon raiſonnement, celui-là n'eſt pas un homme à Syſtême; c'eſt un homme de ſens, qui, pour l'ordinaire, arrive à ſon but.

Il en eſt de même dans les Sciences. Raiſon n'y eſt pas Syſtême, plus que pur Syſtême n'y eſt raiſon. Mais elles ont cet avantage que, abſtraction faite de quelques branches particulières, non-ſeulement la déraiſon, mais l'extravagance même n'y font tort à perſonne. Il faut cependant convenir que des gens, vraiment rares dans l'art de rêver, abuſent de la permiſſion, & c'eſt un mal; mais, prenez-y bien garde, Monſieur, ce n'eſt pas le grand mal. Le grand mal eſt, que le titre bien rereconnu de rêveur, n'y fait un vrai tort, que lorſque l'on ne ſe place pas dans l'ordre des choſes, qui ſeul mène à un but tout autre que celui de la vérité. Le mal eſt, qu'il faut néceſſairement être d'un parti. Le mal eſt que, ſans le talent de ſe faire prôner, il n'eſt plus de talent. Le mal eſt que, dans ce commun accord, chacun cependant fait bande à part. Le mal eſt, que l'on ne fait cas que de ſes propres idées; & que, quelque ſoit l'intérêt du Public, on tienne moins à le contenter qu'à ne pas reviſer ſes premières opinions. Le mal eſt enfin, que parmi les Sçavans, on s'occupe infiniment de ſon propre mérite, pas aſſez de celui des autres. Il en eſt peu qui veuillent bien, je ne dis pas rendre juſtice aux idées d'autrui, mais ſeulement y regarder. Et ne croyez pas que

Inſouciance des Sçavans les uns envers les autres.

ce soit ici déclamation. Mes amis Descartes & Newton vont me servir d'exemple ; après quoi je vous citerai celui d'un homme de votre connoissance, trop récent pour que vous ne puissiez pas vous le rappeller avec facilité.

Exemple de Descartes & de Pascal.

C'est avec raison, Monsieur, que vous avez blâmé Descartes (1), d'avoir long-tems séjourné en Allemagne sans chercher Képler, & d'être allé en Italie sans voir Galilée. On trouve dans Baillet, que Pascal & lui ne furent pas fort curieux l'un de l'autre. Cette indifférence ne peut, ce me semble, faire honneur à personne, & peut-être que Descartes auroit encore un plus beau nom, s'il avoit fait passer avec attention les idées de ses Contemporains par les filières de son Génie, sur-tout celles de Képler, qui pouvoient lui être infiniment utiles.

Exemple de Newton.

Cette mercuriale à Descartes ne vous a pas coûté, parce que, dans vos opinions, vous deviez être porté à le juger sévèrement ; mais, sans faire tort à Newton, vous auriez pu dire de lui à-peu-près la même chose. Pemberton, son grand Admirateur, & presque son Elève, convient (1) que Newton, Mathématicien, avoit peu lu les Ecrits des Mathématiciens modernes. A la vérité, il ajoute que ce grand homme étoit doué d'un si prodigieux esprit d'invention, qu'il étoit en état de se passer de secours étrangers. Cela se peut; mais il seroit également possible que Newton

(1) Astronomie moderne, tom. II, pag. 191.
(1) Pemberton, Préface.

eût beaucoup gagné à s'occuper des objections que l'on faisoit dès-lors contre quelques passages de ses Ecrits.

Ce qui étoit de mode du temps de Descartes & de Newton, l'est encore aujourd'hui. On juge les Ouvrages d'autrui : on ne les lit pas. J'en ai quelque assurance.

Exemple envers M. Bailly.

Vous avez, Monsieur, recherché assez long-temps une place à l'Académie Françoise, & vous aviez un Concurrent. Je ne m'avise pas de juger la prééminence de vos mérites; mais je reconnoissois alors que vos titres étoient plus en évidence que les siens. A cette occasion, je parlai de vos justes prétentions à un Académicien, dont la voix vous devenoit nécessaire, & je lui citois avec intérêt, votre Histoire de l'Astronomie, bien plus que vos Lettres sur l'Atlantide de Platon, dont cependant je fais cas. Il ne la connoissoit pas, & étoit fort surpris que je m'occupasse de Livres d'Astronomie. Je fus obligé de le détromper, de lui apprendre combien votre Ouvrage étoit, à cela près de quelques exceptions inévitables, à la portée de tout Lecteur instruit, & combien il étoit satisfaisant que l'intelligence d'une Science intéressante, mais dont le seul nom effraie, fut facilitée par un Ecrivain judicieux & élégant. Comme cet Académicien vous étoit favorable, je l'encourageai aisément à vous lire; du moins, il me le promit. Mais je vis ensuite un de ses Confrères qui, n'étant pas dans les mêmes dispositions, m'assura, non-seulement qu'il ne vous avoit pas lu, mais encore qu'il étoit dans la ferme résolution de ne le faire jamais. Ces deux aven-

tures excitèrent ma curiosité ; & , d'après les renseignemens que j'ai recueillis , il est devenu évident pour moi , qu'en cavant au plus fort , quatre de vos Confrères , tout au plus , connoissoient réellement votre mérite littéraire , quand ils vous ont associé au leur. Ainsi , Monsieur , si vous croyez leur devoir votre nomination , détrompez-vous : c'est la voix publique qui vous a nommé.

Conclusions de la première Partie.

Je vais me reposer un moment : après quoi j'examinerai plus particulièrement le Rapport que vous avez rédigé. Puissé-je être assez heureux pour y trouver souvent l'occasion de prouver au Lecteur que MM. les Commissaires ont suivi des principes opposés à ceux dont je viens de présenter un léger apperçu.

Fin de la première Partie.



LETTRE SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL.

SECONDE PARTIE.

LORS, Monſieur, qu'un Ouvrage annoncé ſous un nom fameux, eſt attendu du Public, tout le monde veut le connoître à la fois. C'eſt à qui l'aura pour le lire au plus vîte ; bien ou mal, il n'importe ; l'eſſentiel eſt de ſatisfaire ſa première curioſité. Il en arrive que, ſi quelque eſprit actif s'en ſaiſit, il commence, même dans le repos du Cabinet, par le parcourir, avant de le lire avec aſſez d'attention, pour en apprécier & peſer les détails. Je ne ſais ſi l'on doit approuver cette méthode, mais j'en ai uſé, lorſque le Rapport de MM. les Commiſſaires a paru ; & je n'en ſuis point fâché, parce que j'y trouve l'avantage d'être, en même-tems, dans le cas de ceux de vos Lecteurs qui n'ont fait que vous parcourir, & de ceux qui vous ont lu avec l'attention que mérite tout ce qui ſort de votre plume. Lecture des Ouvrages nouveaux.

Je le demande à tous mes nombreux Compagnons dans l'art de lire à la hâte : N'eſt-il Commment j'ai lu le Rapport.

pas vrai que lorſqu'il leur tombe entre les mains un Livre qui leur eſt nouveau ; ils courent, avant tout, à la concluſion ? J'ai fait de même avec le Rapport de MM. les Commiſſaires, pour ſçavoir ce qu'étoit le Magnétiſme Animal. ATTOUCHEMENT, IMITATION, IMAGINATION ; c'eſt ce que j'ai trouvé : enſorte que moi, qui croyois bonnement croire au Magnétiſme Animal, j'ai vu que je ne faiſois que m'imaginer y croire. Je penſois avoir été ſérieuſement malade pendant ſix années ; c'eſt encore une imagination, je me ſuis toujours bien porté. Je me croyois guéri depuis deux ans ; point du tout : je ſuis toujours malade. Je prétendois n'avoir preſque pas été touché chez M. Meſmer ; erreur, je l'ai été ſans ceſſe, & même ſur mon *Colon* que je croyois à-peu-près vierge. Enfin je ne me rappellois pas avoir imité perſonne au Magnétiſme Animal, & cependant je n'y ai été guéri qu'en imitant machinalement ceux qui avoient été guéris comme moi. Que ſais-je ? Peut-être ne ſuis-je jamais entré chez M. Meſmer. Peut-être n'ai-je jamais entendu parler de Magnétiſme. Peut-être n'y a-t-il jamais eu de Commiſſaires nommés pour l'examen de cette prétendue Doctrine. Peut-être même, en ce moment, ne fais-je qu'imaginer que j'écris ſur le Magnétiſme Animal.

Ce retour ſur moi-même avoit quelque choſe de gai ; mais, comme par caractère, je paſſe auſſi volontiers du plaiſant au ſérieux, que du ſérieux au plaiſant ; voici quelques réflexions ſérieuſes qui ont ſuccédé rapidement à mes premières idées.

Nous

Nous vivons dans un ſiécle *Philoſophe*, qui n'eſtime que les Sciences exactes, qui ne connoît de certitude que dans la Géométrie, où rien n'eſt prouvé s'il ne l'eſt mathématiquement; où l'on n'admet (1) en *Phyſique*, *que des faits, que des expériences, que des réſultats, deſquels on puiſſe juger par le rapport des ſens extérieurs;* où l'on a banni pour toujours de cette Science, toute explication Métaphyſique. Eh bien, pourra dire la Poſtérité, dans ce ſiécle *Philoſophe*, dans ce ſiécle Géomètre, dans ce ſiécle exact, dans ce ſiécle dégagé en Phyſique d'illuſions & d'applications Méthaphyſiques, il a été nommé une Commiſſion impoſante pour examiner un fait Phyſique : cette Commiſſion a été confiée à des Sçavans du premier ordre, & ces Sçavans n'ont pas balancé à donner d'un fait purement Phyſique, deux explications purement Métaphyſiques : IMITATION, IMAGINATION.

Ses Concluſions métaphyſiques.

Qui peut avoir donné lieu à un réſultat auſſi oppoſé à tous les principes reçus ? Je l'ai déjà dit; car j'ai conſacré la première partie de ma Lettre, au développement de cette grande vérité, que les préjugés des Sciences étoient aux Sçavans, ce que les préjugés de l'enfance ſont au reſte du Monde. Il faut un grand effort pour s'en dégager; & malheureuſement, dans l'occaſion préſente, cet effort n'a ſeulement pas été tenté.

Leurs cauſes.

Lorſqu'on nous fait voir un objet nouveau, de quelque nature qu'il ſoit, ne fut-ce qu'un meuble de commodité ou d'agrément, il eſt dans

Fauſſe marche & préventions.

(1) Rapport de la Société, pag. 4.

l'ordre d'écouter l'explication & la démonstration que celui qui a conçu l'ouvrage veut nous donner des usages ou de l'utilité qu'il lui attribue. Notre vérification, & les contradictions qu'elle peut entraîner, ne doivent arriver qu'après ce premier examen. A plus forte raison, dans celui d'une Science nouvelle, qui, nécessairement offre des principes abstraits, & des résultats compliqués, il est déplacé de s'écarter d'une marche aussi raisonnable; & celui qui se le permet, prouve, dès le premier pas, qu'il n'agit que par l'impulsion de préjugés bien difficiles à vaincre. Ainsi, lorsque M. d'Eslon a proposé deux manières de constater l'existence du Magnétisme Animal, (1) & que MM. les Commissaires les ont rejettées toutes deux, pour s'en tenir strictement à une troisiéme de leur création, ils ont laissé voir clairement qu'ils étoient conduits par des préjugés antérieurs, que le Magnétisme Annimal étoit déjà jugé par eux peu digne de l'importance qu'on y mettoit, & conséquemment, que l'examen qu'ils en feroient, ne seroit ni profond ni impartial.

M. d'Eslon ayant offert de communiquer ses connoissances, (2) le premier devoir de MM. les Commissaires étoit sans doute, de lui prêter une attention sérieuse & suivie. Mais la simple lecture d'un Discours Préliminaire leur a suffi. Après quoi, ne s'occupant d'aucune espèce de Théorie, ils ont déclaré qu'ils ne *s'embarrassoient pas d'où venoit le Fluide* (3) : ce

(1) Rapport de l'Académie & de la Faculté, pag. 3.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid*, pag. 9.

qui démontre évidemment que déjà la Doctrine du Magnétisme Animal, étoit dans leur Esprit au rang de ces futilités qui ne méritent pas d'attention.

Vous glissez légèrement, Monsieur, dans votre Rapport sur vos dispositions réelles; mais MM. les Commissaires de la Société Royale de Médecine, suppléent à votre silence. Ils avouent (1) qu'ils n'ont étudié la Doctrine du Magnétisme Animal, que dans un précis du précis qui leur avoit été lu.

Non Examen de M. Franklin.

Mettons ces vérités dans tout leur jour par un exemple du plus grand poids, celui de M. Franklin. Ses incommodités l'empêchant de se transporter à Paris, il n'a seulement pas entendu, de votre propre aveu, la lecture dont je fais mention; & il ne faut pas croire qu'il y ait suppléé par des conversations avec M. d'Eslon. Il n'en a pas existé une seule entre eux. Vous convenez (2) que M. Franklin n'a eu aucune part aux expériences faites à Paris; & moi, j'ajoute qu'il n'a suivi que très-imparfaitement celles qui ont eu lieu chez lui. Notamment, il n'a pas assisté à celle que l'on a faite sur Mademoiselle B***. (3) à qui l'on faisoit accroire que M. d'Eslon la Magnétisoit, pas plus qu'à celle faite sur la Femme P*** (4) devant qui l'un des Commissaires jouoit le personnage supposé de M. d'Eslon : car MM. Franklin & d'Eslon étoient, au même instant, avec une partie des Commissaires, dans un Appartement

(1) Rapport de la Société, pag. 1.
(2) Rapport de l'Académie, pag. 22.
(3) *Ibid*, pag. 39.
(4) *Ibid*, pag. 38.

ſéparé à faire les expériences que vous citez pages 22 & 23, & d'autres que vous ne citez pas. Ainſi donc, il eſt démontré que la ſignature de M. Franklin, au bas de votre Rapport, n'eſt qu'un acte de déférence pour ſes Collégues; & cette circonſtance eſt trop importante pour qu'on puiſſe taxer de minutieux les détails que je viens de donner.

Non Examen des Commiſſaires.

Si l'avis de M. Franklin ne poſe que ſur des oui-dires, celui de MM. les Commiſſaires en diffère peu. Ils ſignent tous à la fois, mais ils n'ont pas vu tout à la fois. Les uns ſont dans une chambre, les autres dans une autre; quelques-uns vont de tems en tems faire des obſervations pour en rendre compte à l'Aſſemblée Générale. On eſſaye du Magnétiſme une fois chaque ſemaine, & le plus grand effort eſt d'y aller trois jours de ſuite. (1) On ſait que M. Poiſſonnier, qui a ſigné le Rapport de la Soiété Royale de Médecine, ſur trois mois, au plus, qu'a duré l'examen, a paſſé ſix ſemaines à trente lieues de Paris, dans ſa Terre de Pruſlé, en Perche. L'on ſait, enfin, que M. de Juſſieu, qui s'étoit fait une loi de ſuivre avec exactitude les effets du Magnétiſme Animal dans les Traitemens de M. d'Eſlon, & dans ſa pratique particulière, n'a pas ſigné le Rapport de ſa Compagnie.

Quelle méthode préférable.

Sans doute il étoit inévitable que le nombre des Commiſſaires n'occaſionnât des abſences, & il n'auroit pas été raiſonnable que, pendant toute la durée d'un examen, trop *important* pour être bien *prompt*, ils euſſent indefiniment

(1) Rapport de l'Académie, pag. 8, 17 & 19.

perdu leur liberté, & les occaſions de vaquer à leurs propres affaires; mais c'étoit-là, ce ſemble, une raiſon de plus pour s'attacher, de préférence, aux meſures qui pouvoient diminuer cet inconvénient. M. d'Eſlon vous avoit conſacré une chambre ſéparée, & des Appareils magnétiques particuliers. Au lieu de s'y rendre *une fois chaque ſemaine* (1), ce pouvoit être un lieu de rendez-vous journalier. Rien de plus facile que d'y réunir des malades en quantité ſuffiſante, & d'y faire toutes les expériences néceſſaires; au lieu d'aller tantôt à Paſſy, tantôt chez M. Jumelin, &, le plus ſouvent, nulle part; car, à l'examen le plus léger, on s'apperçoit bien vîte que tout votre travail, quelque éclat qu'il ait jetté, s'eſt néanmoins borné à vous aſſembler ſept ou huit fois: &, lorſque MM. les Commiſſaires donnent à la Commiſſion, dont ils ont été chargés, l'épithéte d'*importante*, n'eſt-ce pas un aveu qu'ils devoient y mettre plus d'*importance*; &, lorſqu'ils ajoutent que, par *ſon objet & ſon importance*, elle demandoit des moyens *prompts*, n'eſt-on pas en droit de leur répondre qu'elle demandoit moins des moyens *prompts* que des moyens *ſurs* (2)?

Remarquez bien, s'il vous plait, que l'exemple de MM. & de Meſdames de M**, de R**, de B**, de V**, prouve que M. d'Eſlon vous a laiſſé pleine liberté de mener, à votre Traitement particulier, tels malades qui vous conviendroient. Il étoit donc aiſé à MM. les Com-

(1) Rapport de l'Académie, pag. 17.
(2) *Ibid*, pag. 15.

miſſaires de s'en procurer dans leurs connoiſſances, ou leurs malades, « qui ne puſſent être » ſoupçonnés d'aucun intérêt; qui ne fuſſent » pas d'un rang aſſez diſtingué pour être » importunés par des queſtions; que le ſoin » de les obſerver n'eut pas gêné, à qui il » n'auroit pas déplu, & qui même n'euſſent » pas gêné la diſcrétion de MM. les Com- » miſſaires (1) ». C'eſt aſſurément une belle choſe que la modeſtie; mais, comme en tout, il n'y faut pas d'excès; & je crains peu d'être démenti, quand je dirai que MM. les Commiſſaires étoient d'un ordre trop choiſi pour que leur honnêteté n'eût pas fait aimer leurs queſtions. On aime à parler de ſes maux. Qui donc en entretenir avec plus de confiance, avec plus de ſécurité, avec plus d'abandon, que des perſonnes que l'on eſtime? Je me rappelle, Monſieur, avoir eu l'honneur de vous préſenter un jour à M. Meſmer. Dès que l'on ſçût, dans la chambre des Traitemens, que vous étiez dans le Sallon, nombre de malades oublièrent le ſoin de leur ſanté, & cherchèrent des prétextes pour paſſer à côté de vous. Le ſeul plaiſir de voir un Homme célébre, les ſatisfit. Qu'eût-ce donc été s'ils avoient pu ſe flatter de jouir librement de votre converſation?

Vous nous aſſurez, Monſieur, que l'aſſiduité de MM. les Commiſſaires n'étoit pas néceſſaire aux Traitemens : moi, j'ai l'honneur de vous répondre qu'elle y étoit indiſpenſable; &, ce qui peut faire pencher la balance en ma faveur, c'eſt que telle étoit une des conditions que,

(1) Rapport de l'Académie, pag. 21 & 8.

M. d'Eflon avoit réglée, & fur laquelle » il a » infifté principalement & prefque exclufive- » ment ». Ce font vos termes (1).

Mais je vous accorde que cette affiduité n'étoit pas néceffaire. Vous ne refuferez pas fans doute de m'accorder, à votre tour, qu'elle pouvoit avoir un degré quelconque d'utilité, ou du moins ne nuire à rien. Il eft très-certainement dans vos principes, que toute queftion doit être approfondie, & examinée en tout fens, avant d'être décidée. Quel inconvénient auroient trouvé MM. les Commiffaires, à ce que, pendant trois mois que l'examen a paru durer, on fe fût tranfporté non *une fois chaque femaine*, mais tous les jours, à des Traitemens dont les portes vous étoient conftamment ouvertes ? Quel inconvénient auriez-vous trouvé à ce qu'ils y magnétifaffent eux-mêmes, au lieu de fe *promettre*, on ne fçait pourquoi, *de n'y magnétifer jamais* (2) ? Comment la continuité de ce travail, & la facilité de faire, à chaque inftant, des obfervations, qu'une pratique affidue peut feule fournir, auroient-elles pu nuire *à la liberté de difcuter* fubféquemment ces mêmes *obfervations* dans *l'affemblée générale ?* Rien alors les auroit-il empêchés *d'être les feuls, ou du moins les premiers Juges de ce qu'ils auroient obfervé* (3) ?

Cependant, Monfieur, il pouvoit réfulter un grand bien de cette fcrupuleufe exactitude. Peut-être MM. les Commiffaires, s'ils ne

(1) Rapport de l'Académie, pag. 11.
(2) *Ibid*, pag. 17.
(3) *Ibid*, pag. 17.

s'étoient pas convaincus eux-mêmes, auroient-ils trouvé des motifs moins humilians de notre crédulité, que ceux qu'ils ont adoptés. En mon particulier, j'aurois trouvé doux, que, connoiſſant, comme vous le faiſiez, mon opinion, vous euſſiez daigné condeſcendre à ma foibleſſe, d'une manière moins tranchante que vous ne l'avez fait.

Enfin, Monſieur, je veux qu'il n'y ait, dans le Magnétiſme Animal, qu'ATTOUCHEMENT, qu'IMITATION, qu'IMAGINATION; quels moyens ſimples, quels moyens peu connus & peu définis (1) juſqu'à préſent, de produire *l'étonnant ſpectacle, les accidens variés & répétés* (2) qui vous ont frappé, avec tant de raiſon, aux Traitemens par le Magnétiſme Animal! Quelle fécondité de réflexions pour un Obſervateur éclairé! Si elles avoient été inutiles au Phyſique, elles ne pouvoient l'être au Moral; &, puiſque *l'importance* de votre miſſion vous condamnoit au ſpectacle des ſouffrances, pourquoi ne pas en profiter pour y méditer profondément ſur « la grande puiſſance qui, dans » le prétendu Magnétiſme Animal, agite les » malades par des effets conſtans, qui les maîtriſe, dont celui qui magnétiſe ſemble être » le dépoſitaire; qui tient l'un dans un repos » profond, l'autre dans l'agitation, qui établit » des ſympaties entre des malades qu'on voit » ſe chercher excluſivement, & en ſe précipitant l'un vers l'autre, ſe ſourire, ſe parler » avec affection, & adoucir mutuellement

(1) Expoſé des Expériences de l'Académie, pag. 14.
(2) Rapport de l'Académie, pag. 7.

» leurs criſes. Tous ſont ſoumis à celui qui » magnétiſe : ils ont beau être dans un aſſou-» piſſement *apparent*, ſa voix, un regard, un » ſigne les en retire (1) ». Tel eſt l'étonnant ſpectacle dont, ſuivant vos propres expreſſions, on ne peut ſe faire une idée quand on ne l'a point vu (2). Tel eſt l'étonnant ſpectacle que négligent les Philoſophes qui font des Livres de Philoſophie, quoique le ſeul moyen d'en faire de bons, ſoit d'étudier les affections Phyſiques & Morales qui tourmentent l'homme, ou le rendent heureux.

Mais que parlez-vous, Monſieur, d'aſſoupiſſement *apparent?* Je ſuppoſe que vous n'avez placé cet adjectif, dans la phraſe, que pour lui donner la redondance dont eſt jalouſe l'oreille de tout bon Ecrivain : s'il en étoit autrement, je ſerois obligé de vous dire que cette expreſſion a choqué & du choquer des perſonnes qui, par leur eſprit, par leur rang, par leurs richeſſes, par leur pauvreté, & ſurtout par le motif reſpectable de leur conſervation qui les améne au Magnétiſme Animal, méritoient ſans doute un peu plus d'égards. Ces aſſoupiſſemens, Monſieur, ne ſont pas ſeulement apparens ; ils ſont très-réels, & point ſimultanés. C'eſt une épreuve par laquelle j'ai paſſé, & je vous prie de croire que je ne jouois pas un rôle dicté. Aſſoupiſſemens.

Je ſaiſirai ce moment pour me débarraſſer d'un reproche plus ſérieux. La juſtice que ſe fait le Public, Monſieur, ſur-tout le Public Ovaires & *Uterus.*

---

(1) Rapport de l'Académie, pag. 7.
(2) *Ibid*, pag. 7.

offenſé, eſt toujours rigoureuſe, & tout le monde ne connoît pas, comme moi, la bonté de votre cœur & la beauté de votre Ame. On eſt encore à concevoir comment, dans un Ecrit impoſant, dans un Ecrit que tout le Monde devoit lire, le ſage & décent M. Bailly tenant la plume, on a pu ſe permettre de faire jouer un rôle inutile & faux *aux Ovaires & à l'Utérus* (1). C'eſt ſans doute une diſtraction, & même une diſtraction, en quelque ſorte, excuſable dans des Médecins, qui parlent de ces ſortes de choſes avec l'indifférence & l'habitude de leur Art. Mais, quoi qu'il en ſoit, MM. les Commiſſaires n'ont jamais été témoins d'Attouchemens de cette nature aux Traitemens de M. d'Eſlon ; &, ſi jamais quelqu'un dût être exempt d'une pareille attaque, c'eſt lui ?

Viſites médicales.

Ici, comme dit M. de Buffon, la décence de l'expreſſion doit ſervir de voile à la délicateſſe du ſujet. Jamais victime ingénue de l'Hymen ne reſſentit, aux approches de l'Autel, plus d'effroi, ne verſa plus de larmes, que l'attendriſſant objet de ſouffrances cachées, à l'approche du moment où les voiles de ſa timide innocence vont tomber ſous le regard immobile des Miniſtres de l'Art de guérir. Les exhortations impoſantes d'un Père qui cache avec ſoin les émotions d'un cœur agité, les tendres ſollicitudes d'une Mère moins maîtreſſe d'elle, les encouragemens même de l'Amitié ſans expérience, ſont autant de coups de poignard qui lui percent l'âme à coups preſſés &

(1) Rapport de l'Académie, pag. 48 & 51.

redoublés. Le moindre bruit qu'elle entend couvre ſon corps d'une ſueur froide : chaque mouvement nouveau lui cauſe un treſſaillement nouveau. Elle croit, à tous momens, entendre les pas de celui dont elle craint la préſence, à l'égal de la mort. Il arrive. Repréſentons-nous, s'il ſe peut, la ſcène qui va s'ouvrir. Quel art, quelle douceur, quelle connoiſſance du cœur humain, quelle patience ne doit pas avoir l'Homme chargé d'un miniſtère auſſi délicat! Que celui qui, dans ces momens redoutés, fit agir tous les reſſorts d'un Eſprit doux & liant, obſerva toutes les nuances d'une ſenſibilité compatiſſante, ne força qu'avec reſpect les derniers retranchemens de la pudeur aux abois, que celui-là reçoive, en récompenſe, l'hommage de tous les cœurs vraiment honnêtes ; qu'il ſoit aimé de tout ce qu'il aime : qu'il ſoit heureux. Mais, Monſieur, on ne peut ſe diſſimuler que ſouvent l'habitude de ces ſortes de ſcènes n'en faſſe traiter les détails avec trop de légèreté ; & que le Peuple, trop livré parmi nous à de jeunes mains, ne ſoit quelquefois expoſé à des manquemens encore plus eſſentiels.

Si quelque choſe peut & doit faire chérir la Doctrine du Magnétiſme Animal, c'eſt ſans doute l'eſpérance qu'elle nous délivrera de ces ſujétions, ou du moins qu'elle les rendra beaucoup plus rares. Loin que le Magnétiſme Animal ne ſoit fondé que ſur l'Attouchement, il rend inutile la plupart des Attouchemens. J'en parlerai plus expreſſément ailleurs : mais j'eſpère qu'en attendant, on me permettra de citer ici une expérience qui m'appartient, & que

Plus rares par le Magnétiſme.

j'ai faite avec assez d'attention pour affirmer, avec la plus grande sécurité, la certitude de ses détails : elle suffira pour le moment.

Expérience relative.

J'arrivai, en Province, chez une Dame, le surlendemain de sa troisième couche. Dans la précédente, le lait avoit mal passé. Dix-huit mois entiers, son sein gauche avoit été couvert d'emplâtres; &, pendant ce long intervalle, on avoit toujours craint d'être réduit à des opérations extrêmes. Son inquiétude sur les suites de sa nouvelle couche étoit & devoit être grande. Elle augmenta vivement lorsque l'on s'apperçut que le même sein s'engorgeoit, & que le lait se détournant des voies ordinaires, se portoit vers la tête. Les choses en étoient là quand j'arrivai; c'étoit le soir : la Malade fit part à mon amitié de ses appréhensions, ignorant, d'ailleurs, que je me mêlasse de magnétiser. De mon côté, n'étant pas Médecin, je n'osois me livrer à une épreuve qui me paroissoit très-délicate; &, dans cette incertitude, je laissai passer la soirée sans rien tenter. Mais, le lendemain matin, ayant bien résumé mes idées, m'étant bien convaincu que je ne pouvois faire aucun mal, j'entrai chez la Malade : &, ayant reconnu que son état s'étoit aggravé pendant la nuit, je ne balançai plus : je m'assis, avec l'air de l'indifférence, au pied de son lit; &, l'entretenant d'objets divers, & de nature à détourner son attention de ce que je faisois, je plaçai nonchalamment mon bras sur son lit, de manière que, sans la toucher, mon pouce se trouva entre ses deux orteils. Pendant ce temps-là; j'examinai tous ses mouve-

mens, avec une attention que je cachois ſous d'autres dehors; & j'eus, un moment après, la ſatisfaction d'en remarquer ſur ſon viſage, d'aſſez déterminés pour lui en demander l'explication. C'étoient des mouvemens de ſurpriſe de ce que ſon lait avoit repris le cours déſiré, au point de mouiller tous ſes linges, & de l'obliger à changer. J'appellai ſa Garde, & laiſſai la Malade libre, ſans m'expliquer aucunement. Pendant la journée, les choſes reprirent un mauvais cours; & moi, retournant le ſoir à ma ſituation du matin, j'en retirai le même avantage. Dans la nuit, la Malade ſe réfroidit par imprudence. La ſuppreſſion reparut, & même il s'y joignit un point de côté. Je recommençai le matin à opérer; &, ayant réuſſi comme la veille, je crus qu'il étoit temps de m'expliquer avec la Malade. Frappée de circonſtances auſſi prochaines, elle ſe livra à mes ſoins : je lui fis, ſur le champ, paſſer ſon point de côté, & favoriſai, d'ailleurs, la Nature dans tout le reſte, avec le plus grand ſuccès. Remarquez, s'il vous plaît, Monſieur, avec grande attention, que j'opérai ſans Attouchement, que l'Imagination n'étoit pas avertie; & je ne conçois pas comment, en tout ceci, vous trouveriez de l'Imitation.

Le ſeul à-propos a pu me porter à citer un fait, qui, pour toute perſonne accoutumée aux Phénomènes du Magnétiſme Animal, n'a rien d'extraordinaire. Il eſt, dans cette Science, des Expériences infiniment plus délicates & même infiniment plus démonſtratives de ce que peut le Magnétiſme ſans Attouchement. Mais je me défendrai de vous en parler, ne

devant pas oublier que MM. les Commiſſaires & moi avons une manière d'obſerver abſolument différente.

Diverſités dans la manière d'obſerver.

Par exemple, ils ont obſervé (1), que des guériſons & des effets curatifs ſont inſuffiſans pour prouver l'efficacité d'un Remède curatif. Moi, je penſois, avec le reſte du Monde, que des guériſons & des effets curatifs pourroient ſeuls démontrer qu'un remède eſt curatif.

Lorſqu'ils ont été « très-curieux (2) de reconnoître, par leurs propres ſenſations, les » effets annoncés du Magnétiſme Animal, » leur premier ſoin a été, & a du être, aſſurent-ils, de ne pas ſe rendre trop attentifs » à ce qui ſe paſſoit en eux ». Pour moi, j'avoue franchement que, pout démêler ce qui ſe paſſe en moi, ma coutume eſt d'y faire une véritable attention.

Lorſque MM. les Commiſſaires placent au Baquet (3) « des perſonnes d'une intelligence » capable de diſcuter leurs propres ſenſations, » & d'en rendre compte, ils les prient d'obſerver ce qu'elles ſentiront, mais ſans y » apporter une attention ſuivie ». Moi, quand je magnétiſe, ce qui m'arrive indiſpenſablement quelquefois, je prie les Malades de ne me rendre compte de ce qu'ils ſentent, qu'après avoir porté une attention ſuivie à ce qu'ils ont ſenti.

Chacun a ſa méthode. MM. les Commiſ-

(1) Rapport de l'Académie, pag. 11, 12, 13 & 15.
(2) *Ibid*, pag. 15. 16.
(3) *Ibid*, pag. 21.

ſaires de l'Académie des Sciences ont la leur. J'ai la mienne. Pleine liberté, ſans doute ; mais, en conſidérant l'importance des perſonnes, & la différence des Noms, je ne dois pas me flatter que la Balance penche en ma faveur ; &, c'eſt parce que je ſens mon infériorité que, m'adreſſant aux quatre Commiſſaires Médecins, je me permets de leur demander comment il eſt poſſible qu'ayant les ſenſations de leurs Malades pour toute baſe de l'adminiſtration des Remédes qu'ils leur répartiſſent chaque jour, comment, dis-je, eſt-il poſſible qu'ils n'oſent porter un regard aſſuré ſur leurs propres ſenſations, de manière à les pouvoir juger ſans préjugé. Il me ſemble que c'eſt précifément là l'état d'un Médecin. Qui ne ſait ſe juger ſoi-même, ne jugera jamais bien les autres ; &, certes, ſi l'Humanité étoit livrée à des Médecins qui ignoraſſent ou négligeaſſent ces choſes, elle ſeroit encore plus malheureuſe que je ne le croyois.

Nullité de la Médecine ſuivant le Rapport.

Juſqu'à préſent, Monſieur, je n'ai fait, comme vous le voyez, que parcourir le Rapport de MM. les Commiſſaires. Un ſimple coup-d'œil, un ſimple apperçu, m'ont ſuffi ; mais, à une lecture plus ſérieuſe de l'Ouvrage, j'ai été ſingulièrement arrêté par vos onzième & douzième pages. Ne les ayant pas compriſes, il faut l'avouer, une première fois, je les ai recommencées ; &, n'ayant pas été plus heureux, il m'a fallu procéder à une troiſième lecture, que, pour ſurcroît de précaution, j'ai faite à haute voix. Cependant, même inintelligence, même défaut de conception. Un ſtyle coupé, me di-

ſois-je ; pas une phraſe qui, priſe à part, ne ſoit inintelligible ; & je n'entends rien au tout. Reliſons & décompoſons : voyons ſi je réuſſirai mieux.

» Des Malades, attaqués de la même Ma-» ladie, guériſſent en ſuivant des régimes » contraires «. J'entends cela fort bien ; & même, il n'y a qu'à écouter à la fois deux Médecins qui ne ſe communiquent pas, pour qu'il en puiſſe arriver autant à une ſeule & même perſonne.

« Des Malades attaqués, ce ſemble, de » la même Maladie, guériſſent en prenant » des Remédes entièrement différens ». J'entends encore cela. On eſt même d'accord que, ſur mille Médecins, on auroit bien de la peine à en trouver deux qui ſuiviſſent exactement la même Méthode.

« La Nature eſt aſſez puiſſante pour entre-» tenir la Vie malgré le mauvais régime ». Voilà qui eſt clair, avéré & fort heureux ; ſans quoi peu de Malades en réchapperoient.

« Elle eſt même aſſez puiſſante pour triom-» pher & du Mal & du Remède ». C'eſt évident. Si la Nature ne triomphoit pas auſſi ſouvent du Mal, du Remède & même du Médecin, pauvres Humains, que deviendrions-nous ?

Puiſque nous ſommes en train, Monſieur, vous ne trouverez pas déplacé que j'ajoute deux Hiſtoires à celles que MM. les Commiſſaires nous feront bientôt eux-mêmes. Deux célébres Médecins me ſont garants de l'une & de l'autre.

Un

Un jour, ayant raſſemblé quarante-huit Malades pour faire une Expérience, on fournit à vingt-quatre d'entr'eux tous les ſecours de la Médecine; il en mourut trois. On abandonna les autres à la ſimple Nature, & il n'en mourut aucun.

Douze ſoldats attaqués d'une même Maladie, abordent un Hôpital. Six ſe livrent aux Médecins, & meurent tous. Six ſe jettent ſur la paille, refuſant tout autre ſecours qu'une Jarre d'eau, & tous les ſix ſont ſauvés.

Quoiqu'il en ſoit, Monſieur, vos phraſes, telles que je viens de les citer, ſont pleines de ſens & de vérité; mais, quel rapport, s'il vous plaît, ont-elles avec la concluſion de MM. les Commiſſaires? « Comment s'aſſu-» rer, demandent-ils, par le traitement des » Maladies, de l'action d'un Agent, dont » l'exiſtence eſt conteſtée, lorſque l'on peut » douter de l'effet des Médicamens, dont » l'exiſtence n'eſt pas un Problême »?

Certainement, Monſieur, perſonne ne doute qu'il n'exiſte de l'Emétique, de l'Opium, du Jalap, du Quinquina. C'eſt de leur danger que l'on eſt juſtement effrayé. C'eſt de leur utilité dont on doute très-légitimement.

Il en eſt de même du Magnétiſme Animal. Quoique MM. les Commiſſaires ne s'embaraſſent pas d'où vient le Fluide, ils n'en reconnoiſſent pas moins *une grande puiſſance qui maîtriſe les Malades;* (1) & c'eſt du danger, ou de l'utilité de *cette grande puiſſance*, qu'il s'agit; pas d'autre choſe.

---

(1) Rapport de l'Académie, pag. 7.

Jamais deux queſtions ne furent plus parfaitement égales ; & ce n'eſt qu'à l'aide d'un jeu de mots, que le ſérieux de la choſe ne ſembloit pas comporter, que l'on a pu y trouver quelque différence ?

Il m'en a coûté une quatriéme lecture de vos 11ᵉ & 12ᵉ pages pour deviner ce que vous vouliez dire ; mais, enfin, j'y ſuis parvenu ; & je dois cette explication aux Lecteurs qui n'ont fait que vous parcourir. Car, parmi les autres, je doute qu'il s'en ſoit trouvé d'auſſi peu pénétrans que moi.

Sentie par les Commiſſaires Académiciens.

Rappellez-vous, à cet effet, Lecteur, que le Commiſſariat étoit compoſé de cinq Membres de l'Académie des Sciences, & de quatre Membres de la Faculté. MM. les Académiciens, ne croyant pas à la Médecine plus que moi, ſçavent qu'il n'y a plus aujourd'hui rien de piquant à dire au Public, qu'elle n'eſt pas un beſoin, mais une foibleſſe. Rien même de plus fade que la plaiſanterie en ce genre, depuis qu'elle ſe trouve dans la bouche de Gens qui ſe nourriſſent de Drogues, comme dans la bouche de Gens qui n'en prennent jamais. Mais, il étoit nouveau, piquant, & même très-piquant de faire ſigner cette profeſſion-de-foi à des Médecins reſpectables, & reſpectés, dans un écrit que l'Europe *alloit juger*, ſuivant l'expreſſion de MM. les Commiſſaires Académiciens. (1) Ces Meſſieurs en ont trouvé l'occaſion. Il ne l'ont pas laiſſée échapper ; & je crois qu'à leur place, j'en aurois fait autant.

Aveu des Commiſſaires Médecins.

Ce n'eſt donc pas, Lecteur, pour arriver à la concluſion, que MM. les Commiſſaires Aca-

---

(1) Expoſé à l'Académie, pag. 1.

démiciens ont posé les Axiômes que j'ai cités tout-à l'heure ; c'est pour faire passer les Axiômes qu'ils ont fait arriver la Conclusion. Grâces à eux, voilà quatre Médecins de la Faculté, bien expressément *choisis* pour la représenter, (1) qui ont reconnu authentiquement, & de manière à ne plus se rétracter, que la Médecine n'est rien. Comme les esprits se rapprochent au moment qu'on s'y attend le moins ! Je suis d'accord avec tous MM. les Commissaires.

Aveu de la Faculté en Corps.

Et pour qu'il ne manque rien à cet accord ; pour que la paix soit universelle, pour qu'elle soit à jamais scellée entre nous, voici la Faculté elle-même, voici la Faculté qui s'approche en Corps, & qui, son Décret du 24 Août 1784 dans la main, (2) « donne, d'une voix unanime & avec une vive satisfaction, les plus grands éloges au travail, à la sagacité & à la *Doctrine* de ses quatre Membres. Elle adopte leur Rapport avec d'autant plus d'empressement, qu'il développe d'une manière aussi lumineuse qu'énergique, une *Doctrine* qui fut toujours la sienne ; *Doctrine* qu'elle n'a cessé d'enseigner & de recommander ». Allons, Messieurs, la paix ! La paix ! Nous voilà tous d'accord ; nous voilà tous amis. Plus de Médecine.

Expériences relatives.

Cependant, Lecteur, voyez comme MM. les Commissaires Académiciens filent adroitement la scène vraiment admirable qu'ils ont tracée. Veulent-ils nous guérir de la facilité

(1) Rapport de l'Académie, pag. 1.
(2) Voyez ce Décret dans le Journal de Paris, du 5 Septembre 1784.

avec laquelle nous-nous faiſons enlever de tems en tems les chairs ou les membres ? Ils font arriver une Demoiſelle qui porte au ſein deux Glandes, qui l'inquiétent. Elle conſulte un Chirurgien qui lui preſcrit un excellent fondant, & qui lui prédit que, ſuivant les apparences, on lui extirpera le ſein un mois aprés, quoique dans le fait les Glandes fuſſent ſuſceptibles de réſolution. (1)

Veulent-ils nous peindre les Maîtres de l'Art revenus, par expérience, des préjugés de l'Ecole ? C'eſt encore la même Demoiſelle qu'ils introduiſent ſur la ſcène avec MM. Bouvard & Sallin. Ces Meſſieurs promettent des remédes à la Malade, mais, en attendant, ils lui conſeillent de s'amuſer de ſon mieux. (2)

Veulent-ils nous faire concevoir combien les plaiſirs innocens ſont plus avantageux à la ſanté que toutes les Drogues de la Pharmacie ? C'eſt toujours la même Demoiſelle qu'ils menent à l'Opéra ; & là, priſe d'une toux violente, elle crache ſes Glandes. (3)

Veulent-ils nous convaincre, par un retour de pitié ſur nous-mêmes & ſur nos ſemblables, que la ſimple Nature eſt au-deſſus de l'Art des plus habiles Gens ? Ils nous préſentent une Femme pauvre, attaquée au Gros-Caillou, d'une Fièvre-Maligne très-bien caractériſée, refuſant conſtamment tout ſecours, tranquille ſur la paille qui lui ſervoit de lit, buvant pour toute choſe de l'eau, & paſſant,

(1) Rapport de l'Académie, pag. 13 & 14.
(2) *Ibid*, pag. 14.
(3) *Ibid*, pag. 14.

ainſi, juſqu'à guériſon complette, par tous les périodes d'une Maladie, qu'un Médecin ſecourable n'a pu aggraver par des conſeils vraiſemblablement plus altérans que ceux dont la Malade ſe contentoit. (1)

Veulent-ils, enfin, porter le dernier coup à la Médecine ? Veulent-ils lui dénier juſqu'à l'importance qu'elle attache à ſes prétendues guériſons ? Ils lui font dire & ſigner à elle-même, que la guériſon des Maladies ne prouve rien en faveur de l'efficacité des Remédes. « Ces réſultats ſont toujours incertains, » ſouvent trompeurs, » (2) diſent à leur voix MM. les Commiſſaires Médecins; & la Faculté en Corps, reconnoît en cela ſa *Doctrine*.

Lorſque le Génie du Comique François entreprit de nous faire rire aux dépens de la Médecine & des Médecins, il plaça tout ſimplement leurs propres diſcours dans la bouche de ſes Acteurs; mais il n'eut jamais le bonheur, ou le talent, de prendre pour Acteurs les Médecins eux-mêmes. MM. les Commiſſaires Académiciens y ſont parvenus. A eux la palme.

Défenſe de la Médecine contre MM. les Commiſſaires.

Reprenons, Monſieur, notre ſérieux. Convenons que, dans la plupart des diſputes, on ne s'écarte autant du vrai, que parce que, chaque parti ſe jettant dans les extrêmes, la Vérité, ſans appui, reſte ſeule entre deux. Ainſi donc, ce ſeroit dépaſſer les bornes de toute ſageſſe, ce ſeroit ſe refuſer à toute raiſon, que de nier opiniâtrement l'exiſtence abſolue

(1) Rapport de l'Académie, pag. 13.
(2) *Ibid*, pag. 15.

de la Médecine. Elle existe, Monsieur : elle existe si bien, qu'elle existe Systématiquement. Non-seulement la Médecine est un systême ; mais il y a plus : elle est un hydre de systêmes. Aidez-moi donc, Monsieur, à convertir, sur ce point, la Société Royale de Médecine qui porte la sévérité jusqu'à nous vouloir priver de tout ce qui nous reste en Médecine, en voulant bannir tout systême de ce bel Art. (1)

Doctrine de la Médecine pendant 22 siècles.

Eh ! s'il nous falloit passer par cette décision, que ferions-nous, je vous prie, des systêmes d'*Hypocrate*, sur la Coction & sur les jours Critiques : jours, tellement expliqués par *Gallien*, que, noyé dans ses Raisonnemens, & ne sçachant plus où il en étoit, il s'écria de bonne-foi : Dieux immortels ! soyez-moi témoins que je ne sçais ce que je dis? Que ferions-nous du systême des *Dogmatiques*, qui prétendoient qu'en Médecine, le raisonnement étoit tout, & l'Expérience rien ? Que ferions-nous du systême opposé des *Empyriques*, qui se tuoient de raisonner, pour prouver démonstrativement qu'il étoit inutile de raisonner en Médecine, & que l'Expérience y suffisoit. Que ferions-nous du systême d'*Asclépiade*, qui, bannissant toutes les Drogues, trouvoit chaque jour une nouvelle promenade & un nouveau plaisir pour chacun de ses Malades ? Et de celui de *Themison* le Méthodique, qui, menant coucher les siens, tantôt au grenier, tantôt dans la cave, les faisoit éventer avec de grands soufflets ? Et de celui d'*Athênée*, qui, détruisant d'un coup de main, l'Empire de l'Eau, de

(1) Rapport de la Société, pag. 4.

l'Air, de la Terre & du Feu, n'admettoit qu'un Esprit qui nous faisoit souffrir quand il souffroit, & nous rendoit gais s'il l'étoit lui-même. Et des systêmes de *Gallien*, qui, ne pouvant souffrir le Doute, comme il le disoit lui-même, expliquoit tout, même l'explication qu'il venoit de donner? Et des systêmes de *Celse*, qui, avec une sagesse incomparable, s'efforçoit de rapprocher des systêmes irraprochables? Et des Systêmes des *Arabes* qui nous inondèrent de Manne, de Casse, de Rhubarbe, de Séné, de Mirobolans, Confections, Conserves, Muscade, Macis, Cloux-de-Gérofle, Aromates, Syrops, Juleps, d'Alchimie, de Rougeole, de Livres, & de petite Vérole? Et des Systêmes de *Paracelce*, Astrologue, Géomancien, Chiromancien, Cabaliste, Magicien, Grand Génie quoique fou, & qui guérissoit avec de l'Opium & du Mercure, quoi qu'il expliquât les Crises avec du Sel? Et des Systêmes de *Van-helmont*, qui créa le grand *Archée*, changea la Nature en Chymiste, le Corps Humain en Laboratoire, & remplit les Malades, comme des Matras, d'Acides, d'Huiles essentielles, & d'Alcalis? Et du Systême justement célébré de *Harvey*, sur la circulation du Sang, qui n'a pas néanmoins avancé la Médecine d'un pas? Et du Systême de *Descartes*, après lequel nous ne fumes plus qu'un assemblage discordant de Leviers, de Coins, de Poulies, de Ressorts? Et du Systême de *Sanctorius* sur la transpiration insensible, qu'on ne sçait rétablir quand elle est interceptée, mais dont, en revanche, on sait fort bien nous priver quand nous avons le bonheur de

la poſſéder ? Et des *Syſtêmes* de *Boërhave* le *Gallien* de ſon ſiécle, qui, embraſſant tout, expliquant tout, embrouilloit tout; qui Mécanicien, Anatomiſte, Chymiſte, Botaniſte, Bibliothèque vivante, entreprit de concilier les Inconciliables Anciens & Modernes, faiſoit précéder la Criſe par la Coction, & démontra ſi clairement la Théorie des Maladies Chroniques, que, depuis lui, on a le bonheur d'y entendre tout comme auparavant. Et du Syſtême de *Sthal*, qui donnoit la Fièvre à l'Ame, & lui adreſſoit Médecines & Lavemens ? Et des Syſtêmes de *Sydenham*, ſi reſpecté dans les Ecoles, & qui poſſédoit le ſecret, ignoré depuis, de tirer à ſon gré par la ſaignée toute l'Humeur Morbifique, qui, ſans lui, auroit dû ſortir par les Crachats ? Et des Syſtêmes de *Chirac*, qui, ſaignant, purgeant, faiſant ſuer en tout tems & à tous propos, rendit la Médecine ſi claire, qu'on pouvoit y voir comme au fond d'une ſource d'eau Cryſtaline; qui déclara que tous ſes Prédéceſſeurs n'étoient que des Ignorans, que lui ſeul étoit un Grand homme, & qui a fini par être renvoyé, comme de raiſon, à ſes Prédéceſſeurs ? Et des Syſtêmes *Phiſiologiques* qui ont été enfantés depuis *Pythagore*, *Alcmanon*, *Empédocle*, *Démocrite*, &c. juſqu'à *Aſtruc*, *Senac*, *Queſnai*, *Haller*, *Bordeu*, tant d'autres; & dont le grand réſumé a été que toute Phiſiologie n'eſt que vanité; *Phiſiologia vanitas ?* Et des Syſtêmes d'*Hygiéne*, *Pathologiques*, *Thérapeutiques*, *Anatomiques*, qui naiſſent, meurent, renaiſſent & meurent de nouveau chaque jour ? Et des Syſtêmes de...... Je m'arrê-

te, Monſieur : à peine ai-je effleuré très-légèrement la Matière, & cependant je m'apperçois que j'ai déjà l'air d'un Crieur de Lanterne Magique, qui fait voir des Syſtêmes.

Laiſſons, Monſieur, laiſſons dire à la Société Royale de Médecine (1) qu'elle « n'admet » en Phyſique & en Médecine, que des faits, des » expériences, des réſultats, deſquels on puiſſe » juger par le Rapport des ſens extérieurs ». Vous & moi ſçavons qu'il eſt auſſi facile d'écrire ces choſes là, que difficile de les prouver ; d'ailleurs aidés de vos Collégues, & de la Faculté de Médecine, *légitiment aſſemblée* à cet effet, (2) nous avons, je crois, aſſez débattu & apprécié la valeur de cette prétention, pour qu'il ne ſoit plus néceſſaire d'y revenir. Quant à moi, je l'avoue franchement, j'ai le foible des Syſtêmes. Raiſonner eſt ma manie ; & je ne crois pas qu'on puiſſe le trouver mauvais dans un ſiécle que par excellence on nomme le Raiſonneur. Enfin, Monſieur, j'ai tellement beſoin de Syſtêmes, que je vais m'attacher tout exprès à une de vos expreſſions iſolées, pour en diſcuter un. Néceſſité de cette Doctrine.

MM. les Commiſſaires avancent, (3) que « l'état de Convulſions, ou d'Aſſoupiſſement » en quelque ſorte Léthargique, produit par » les procédés du Magnétiſme Animal, eſt » improprement appellé *Criſe* ». Le dire n'eſt rien. Le prouver eût été mieux. CRISES.

Hypocrate, peu verbeux, n'a pas défini, Monſieur, le mot *criſe*. Imaginant ſans doute Suivant Hypocrate.

(1) Rapport de la Société, pag. 4.
(2) Decret de la Faculté.
(3) Rapport de l'Académie, pag. 7.

qu'il étoit impossible de se tromper à la signification d'un terme aussi commun, il s'en est servi pour désigner indifféremment l'entier développement, le commencement, le milieu, la fin de toute révolution ou période, analogue à notre existence, à notre conservation, à notre guérison. Par exemple, l'opération de la Nature, qui nous donne la vie, commence au moment de la conception, & finit à la sortie de l'enfant du ventre de la Mère : ce qui constitue une *crise* parfaite, dont la durée, les tems & les intervalles sont assignés & connus. Cependant Hypocrate dit que le simple Accouchement est une *Crise*; &, en cela, il a eu raison, parce qu'il faut la *Crise*, ou révolution du moment, pour terminer la *Crise* entière. Qui d'ailleurs n'entendroit pas cette phrase ? L'Accouchement est une *Crise* bien douloureuse.

D'Accouchement.

De la vie.

C'est dans le même sens qu'on a dit, la *Crise* de la vie. En effet, la vie peut être considérée comme un composé d'époques, de périodes, de révolutions ou de *crises* marquées, telles que la Naissance, l'Enfance, l'Adolescence, la Jeunesse, la Virilité, la Vieillesse, la Mort. Qui n'entendroit encore ces phrases? La Jeunesse est une *Crise* bien dangereuse à passer : la Mort est une *Crise* qui termine tout.

En état de santé.

En appliquant cette façon de parler à notre existence journalière, nous sommes, dans le fait, toujours en état de *Crise* : c'est-à-dire que les travaux continus de la Nature pour notre conservation, quoiqu'infiniment nuancés, offrent cependant des révolutions, ou périodes très-distinctes. Ainsi, par un premier

Travail, ou *Crise*, ſe prépare la digeſtion des Alimens; par un ſecond, leur ſuc ſe convertit en Chyle; par un troiſiéme, le Chyle ſe transforme en ſang, &c. Tous ces Travaux, toutes ces *Criſes* différentes, élaborent ſucceſſivement nos humeurs, de manière à ce qu'elles puiſſent remplir leurs deſtinations différentes. Quand leurs réſultats ſont parfaits, la *Coction*, ou Elaboration de nos humeurs, eſt parfaite. Quand ils ſont imparfaits, nos humeurs, faute de *Coction* ou d'Elaboration ſuffiſante, reſtent en état de crudité ou en état d'élaboration imparfaite; d'où leur eſt venu le nom d'humeurs *Crues* ou de *Crudités*; & d'où l'on voit que Boërhave ne s'entendoit guère, quand il a dit que la *Coction* prépare la *Criſe*. Elle en eſt le réſultat.

Paſſons à l'état de Maladie, auquel le mot *Criſe* eſt plus particuliérement affecté : toujours même ſignification. En état de maladie.

Notre Nature eſt aſſujettie à une marche conſtante, qui, ſi elle n'étoit jamais troublée, nous meneroit progreſſivement, c'eſt-à-dire en parfaite ſanté, du terme de la Naiſſance au terme de la Mort. Lorſque ſa marche eſt troublée par quelqu'accident, ou quelqu'obſtacle conſidérable, elle fait effort pour reprendre ſon premier cours; & cet effort s'appelle proprement *Criſe*. Ainſi la *Criſe*, proprement dite, n'eſt autre choſe que le Travail, l'effort de la Nature, pour ſe dégager des embarras ou des obſtacles qui la gênent, ou qui la détournent de ſon vrai cours. Ces efforts ſont quelquefois violents, quelquefois doux; & leurs ſignes ou *ſymptômes* très-variés. Mais

qu'ils se manifestent par la Fiévre ardente, par le Délire, par la Toux, par les Hocquets, par les Pleurs, par les Ris, par l'Assoupissement, par le Sommeil ou autrement; l'effort de la Nature, son Travail, la *Crise* en un mot, n'en existent pas moins, & n'en sont pas moins nécessaires au rétablissement de la santé. Ce qui a fait dire à M. Mesmer, qu'il ne pouvoit y avoir de guérison sans *Crise*; axiôme vraiment simple, & tellement simple, que, pour le dénaturer, il a fallu interpréter le mot *Crise* par celui de *Convulsions*. Ne diroit-on pas que M. Mesmer, ou M. d'Eslon, ont prétendu qu'on ne pouvoit être guéri d'aucune Maladie sans Convulsions? Ce seroit une absurdité évidemment en opposition à ce qui se passe à leurs Traitemens, où, quoi qu'on publie, il y a bien moins de Convulsions qu'on ne le croit communément.

Leur Doctrine.

De même qu'en état de santé, une Enfance bien saine présage une heureuse Adolescence, & qu'une heureuse Adolescence annonce une vigoureuse Jeunesse; de même Hypocrate remarqua qu'en état de maladie, la *Crise* d'un certain jour annonçoit la bonne ou mauvaise issue de la *Crise* d'un autre jour; celle-ci une troisiéme, &c. L'étude approfondie de ces Phénomènes lui apprit à prédire, avec quelque certitude, non-seulement les événemens qui ont lieu dans le cours de la maladie; mais le succès bon ou mauvais de la maladie même. Delà vint naturellement l'habitude de *juger*, à l'aide de l'Expérience, la Maladie, à la fin de chaque *crise*; & delà vint encore qu'Hypocrate, pour signifier que la *Crise* avoit été

favorable ou défavorable, ſe ſervit aſſez communément du mot *jugement*, pour dire que, d'après l'iſſue d'une *Criſe*, il *jugeoit* la Maladie favorablement ou défavorablement. Telle eſt la baſe de la fameuſe Doctrine d'Hypocrate ſur les jours *critiques* ; ſeule Doctrine qui ait encore exiſté en Médecine.

Mais ce ſyſtême, tout admirable qu'il ſoit, eſt néceſſairement imparfait, même en ſyſtême. Dans la pratique, il ne peut être mis à exécution qu'à l'aide d'un jugement profond, d'un diſcernement exquis, d'une patience & d'une réſignation dont bien peu d'hommes ſont capables. Auſſi la Doctrine d'Hypocrate fut-elle bientôt abandonnée, comme trop difficile à ſuivre. On trouva plus court & plus aiſé de donner des Drogues, & de ſe perdre en vains raiſonnemens, que de s'embarraſſer de la Nature.

Gallien, qui vint environ ſix-cents ans après Hypocrate, trouva la Médecine dans la plus grande confuſion. Doué d'un aſſez grand eſprit, pour ſentir qu'il falloit néceſſairement revenir à Hypocrate, il entreprit de l'expliquer & de le commenter. Malheureuſement il étoit auſſi grand définiſſeur qu'Hypocrate l'étoit peu. *Criſe*, dit-il, eſt un mot du Barreau, qui ſignifie en Grec *Jugement*. Ainſi, *Criſe* ou *Jugement*, c'eſt la même choſe.

Criſes, ſuivant Gallien.

Il ne ſe contenta pas de cette belle définition : il voulut peindre la *Criſe*. Suivant lui, elle eſt précédée d'un dérangement dans les fonctions ; la reſpiration devient difficile, les yeux étincelans : on ſouffre de l'eſtomach & du col, on pleure, on eſt altéré, on s'aſſoupit,

on dort, on ſaigne du nez, on vomit, on a des tumeurs, &c. &c. C'eſt ainſi que Gallien, à force de parler, ne diſoit rien; car tous ces ſymptômes, & nombre d'autres, peuvent, chacun à part, être l'effet d'une criſe, comme ils peuvent ſe réunir dans une ſeule. Mais rien de tout cela n'eſt la *Criſe*; elle eſt la cauſe d'un, de pluſieurs ou de tous ces effets : en un mot, elle n'eſt que le Travail de la Nature, que, ſuivant Hypocrate, on ne peut connoître que par *des changemens, qui, dans la Maladie, paroiſſent différens des Phénomènes qui accompagnent la Santé.*

Gallien fut un peu plus heureux, en comparant la *Criſe* à un *Combat* entre la Nature & la Maladie, dans lequel la Nature peut vaincre ou ſuccomber. Mais, au lieu de ſuivre ſon idée, il s'abandonna, à ſon ordinaire, à des diſtinctions futiles, & s'épuiſa pour nous apprendre qu'il y a des *Criſes* bonnes ou mauvaiſes, parfaites & imparfaites, des *Criſes* aſſurées & non aſſurées, des *Criſes* ſenſibles & inſenſibles, des *Criſes* d'expectoration, de ſueur, d'hémorragie, &c. &c.

Si, demandant à un Général, ce que c'eſt qu'une Bataille, il s'aviſoit de répondre qu'il faut diſtinguer, entre Victoire & Défaite, qu'il y a des Batailles ſur Terrein avantageux & ſur Terrein déſavantageux, qu'à la ſuite d'une Bataille on peut conquérir une Ville, ou perdre tel Pays conquis; ce Général pourroit dire des choſes très-ſçavantes, & même être un très-bon Général; mais certainement il n'auroit pas dit ce qu'eſt une Bataille plus que Gallien n'a dit ce qu'eſt la *Criſe.*

Faites passer, Lecteur, par le Jargon de l'Ecole, tout le Bavardage de Gallien, joint au Bavardage d'Aristote mal interprété; & alors vous aurez peut-être une légère idée des malheurs que le seul mot *Crise* doit avoir coûté à l'Humanité : &, si vous croyez que nous soyons débarrassés de tous ces abus de mots, ouvrez, je vous prie, le Rapport de MM. les Commissaires de la Société Royale de Médecine, *page* 26; vous y trouverez les mots *Crise*, *Jugement*, *Combat*, à-peu-près employés comme dans Gallien : vous y trouverez même que, dans le sens littéral, *Crise* est synonime de *Combat*, quoique Gallien, natif de Pergame, où l'on ne parloit que Grec, nous ait assuré qu'il étoit synonime de *Jugement*. Cependant je laisse cette importante discussion à de plus habiles que moi : je ne sçais pas le Grec. Suivant la Société Royale de Médecine.

Concluons : la *Crise*, avons-nous dit, est le Travail de la Nature, pour se dégager des embarras ou des obstacles qui la gênent, ou qui la détournent de son vrai cours. MM. les Commissaires pourroient-ils nous dire d'après quelle autorité ils ont décidé que les Effets Magnétiques n'étoient pas des Efforts de la Nature pour reprendre son vrai cours? Ils n'ont suivi aucun Traitement curatif : ils ne se sont pas placés pour sçavoir ce qui en est; ainsi donc, ils ont préjugé, & non examiné la question. Crises Magnétiques.

Cependant ils ont adopté l'expression *Crise* pour désigner l'état de Convulsions, ou d'assoupissement en quelque sorte léthargique, produits par les procédés du Magnétisme Ani- Crises de Convulsions.

mal (1). Peut-on leur demander encore d'après quelle autorité ils ont rayé du nombre des Crises, *les repos profonds*, les accès de Froid, de Chaleur, de Sueurs, les Expectorations faciles & abondantes, les Agitations intérieures & extérieures non convulsives, &c. &c. (2)? N'ont-ils pas encore préjugé la question, au lieu de l'examiner?

Je sçais que, dans le Public, on ne désigne communément, par *Crise Magnétique*, que les grands mouvemens de certains Malades. Mais des Sçavans, des Médecins, des Commissaires, n'étoient-ils pas en droit d'analyser les opinions du Vulgaire?

Cependant leur Rapport ne parle que de Convulsions, comme le Vulgaire : on diroit que nous ne sommes que des Convulsionnaires. Peut-être devions-nous nous attendre que des Personnages aussi graves, loin d'accréditer ou de confirmer cette opinion dans le Public, auroient cherché à la détruire; & certainement ils s'en seroient fait un plaisir & un devoir, s'ils avoient suivi avec attention les Traitemens de M. d'Eslon. En comparant le nombre des Malades à Convulsions à celui des Malades qui n'en ont pas, la première espèce est très-rare. Seulement la nature de leurs maux les met plus & plus long-tems en évidence. Comme ces maux tiennent à des principes anciens, invétérés, compliqués, quelquefois même héréditaires, leurs causes exigent, pour

(1) Rapport de l'Académie, pag. 7.
(2) *Ibid*; pag. 5 & 6.

être déracinées, de longs efforts; & conséquemment les Malades ne peuvent être guéris, s'ils peuvent l'être, qu'après beaucoup de tems : & c'est ainsi que, les mêmes personnes reparoissant toujours, on croit, au premier aspect, que le nombre en est très-considérable.

Mais ces Convulsions elles-mêmes, pourquoi ne sont-elles pas des Crises ? J'ai long-tems douté de leurs bons effets; mais enfin j'ai vu des Guérisons procurées par ce moyen, & ne me rappelle pas en avoir vu des Effets fâcheux. Cependant la longueur de ces Maladies auroit été, il faut en convenir, un grand inconvénient, si, dans l'Examen du Magnétisme Animal, on n'avoit voulu admettre en preuve que des Guérisons achevées. En quoi M. d'Eslon me paroît avoir raisonné sagement, lorsqu'il a insisté sur la nécessité de s'attacher *presqu'exclusivement* à l'Examen des Traitemens curatifs. En effet, si le Malade qui arrive aux Traitemens du Magnétisme Animal, avec plusieurs causes graves de maux, a le bonheur d'en voir successivement disparoître plusieurs, il devient de présomption bien forte, que les mouvemens violens, qu'on lui a procurés, lui ont été avantageux. Vous sçavez, Monsieur, que c'est en rassemblant & accumulant les présomptions, que l'on parvient à établir l'existence de certaines Vérités. Vous n'avez pas d'autre certitude que la Terre tourne sur elle-même & autour du Soleil; & cependant vous ne doutez pas, le moins du monde, que la Terre ne tourne sur elle-même & autour du Soleil. Enfin, Monsieur, si le

Malade, exposé à de fortes commotions, au lieu de s'affoiblir, en voyant disparoître ses maux, reprend des forces & de la vie; si, pour ainsi dire, il se sent régénérer, il y a démonstration complette que ces mêmes mouvemens ne lui ont pas été dangereux.

Rapprochement d'Hypocrate & de M. Mesmer.

J'ai placé quelques idées de M. Mesmer à côté de celles de Descartes & Newton : plaçons-le à présent auprès d'Hypocrate.

Rappellons-nous, à cet effet, qu'Hypocrate a trouvé & décrit la marche des *Crises* dans les Maladies aiguës, & qu'il s'est arrêté là. Dans ces Maladies, dit-il, la Nature seule guérit. Elle a de la force; elle fait elle-même la plus grande partie de l'ouvrage : il n'y a qu'à l'aider. Mais, dans les Maladies Chroniques, ce grand Homme ne vit que les bornes de son Art. En effet, les retours périodiques y sont trop variés & trop incertains pour être saisis, trop longs & trop compliqués pour être étudiés, trop foibles pour être apperçus. Tandis que la Nature ne fait que des efforts insuffisans pour retourner à la Vie, elle ajoute, chaque jour, un autre pas à ceux qu'elle a déja faits vers la Mort. Toujours trainans, toujours languissans, nous nous voyons mourir, sans sçavoir comment nous mourons. Aussi, dans ces cas malheureux & trop fréquens, Hypocrate défendoit-il expressément les Remèdes, & ne prescrivoit-il que Régime, Exercice, Bains, Frictions & Patience. Depuis sa mort, rien n'a été ajouté à la Médecine.

Arrive enfin M. Mesmer : a-t-il découvert un Agent qui, renforçant la Nature, accélère

& redouble ſes efforts? C'eſt la queſtion : car, ſi les efforts de la Nature renforcée ſont accélérés, elle ne peut, ſuivant l'impulſion première qu'elle a reçue, faire autre choſe que retourner vers la Vie; c'eſt-à-dire, car il faut ſe bien entendre, qu'elle doit néceſſairement reprendre la marche progreſſive par laquelle, dès le moment de notre Naiſſance, elle nous méne progreſſivement de la Vie à la Mort; marche qui ſeule conſtitue la Vie & la Santé. Ainſi donc, ſi M. Meſmer n'eſt pas dans l'erreur, il aura porté le Syſtême des *Criſes* dans le champ des Maladies Chroniques; ce dont Hypocrate avoit déſeſpéré : alors il ſeroit le vrai, le ſeul Succeſſeur de ce grand Homme; &, par la ſuite, on compteroit, en Médecine, HYPOCRATE, M. MESMER; &, dans l'immenſe intervalle de vingt-deux Siécles, qui ſépara leur exiſtence, RIEN.

Attendre l'Expérience ſur les Criſes & Convulſions.

Le Magnétiſme Animal eſt, à préſent, en beaucoup de mains; & l'on compte au nombre de ceux qui l'adminiſtrent, des Perſonnes très éclairées. Aucune d'elles ne doute de la néceſſité des *Criſes*; mais il y a deux voix ſur celles qui déterminent les Convulſions. On les craint; on juge poſſible & eſſentiel de les détourner. D'un autre côté, ce qui effraie le plus, n'eſt pas toujours, comme on ſçait, le plus dangereux. M. Meſmer croit ces Criſes néceſſaires; & ſa voix eſt ici du plus grand poids. Cependant, c'eſt à l'Expérience à décider : mais elle n'y parviendra, avec ſageſſe, qu'en des tems moins agités. Puiſſe-t-on porter, dans cette diſcuſſion, plutôt l'amour du Vrai, que le deſir de briller par l'Eſprit!

Ce qu'eſt le Magnétiſme, ſuivant le Rapport.

Les eſpérances flatteuſes que nous avions conçues de M. Meſmer, MM. les Commiſſaires les détruiſent en trois mots : ATTOUCHEMENT, IMITATION, IMAGINATION. Le dernier, ſurtout, leur eſt extrêmement cher : C'eſt, diſent-ils (1), l'Imagination que l'on obſerve les jours de Bataille, ainſi que les Tambours, le Canon & la Mouſqueterie. C'eſt elle qui encourage le Soldat à charger ; c'eſt elle qui le détermine à fuir ; c'eſt elle qui fait naître les Révoltes ; c'eſt elle qui enfanta les Trembleurs des Cévennes ; c'eſt elle qui commanda tous les prodiges de l'Art Militaire, ſous les noms d'Alexandre, du Roi de Pruſſe & du Prince Henri (2). MM. les Commiſſaires auroient pu épargner tout ce bruit à Gens dont ils croient la tête un peu félée.

Suivant M. Meſmer.

Permettez-moi, Monſieur, de vous détromper. Mes connoiſſances en Magnétiſme Animal, ne ſont pas des plus étendues ; mais j'en ſais aſſez pour vous aſſurer qu'il n'eſt ni Bataille, ni Tambour, ni Canon, ni Trembleur des Cevennes, ni Soldat, ni un Alexandre, ni tout autre Héros de ce Siècle. Il eſt poſſible que M. Meſmer ſe trompe ; mais, enfin, il s'éloigne moins de la vraiſemblance, quand il dit que le Magnétiſme Animal eſt la propriété que l'Homme a d'être ſoumis à l'Influence des Corps céleſtes. C'eſt par l'intermédiaire d'un Fluide univerſellement répandu, que cette action ſe tranſmet d'un Corps à un autre, ainſi que j'en ai ſuffiſamment démontré la poſſibilité & même la né-

(1) Rapport de l'Académie, pag. 53 & 54.
(2) Expoſé à l'Académie, pag. 13.

ceſſité dans ma première Partie, en m'aidant de Deſcartes, de Newton & de M. Meſmer.

Mais, comment ce Fluide peut-il agir dans ce que vous déſignez par le mot ATTOUCHEMENT? J'aime cette cauſe, Monſieur. Purement Phyſique, elle eſt plus à ma portée que les hautes ſpéculations de votre brillante Imagination. Je me plais à aller terre à terre; & vous ne trouverez pas mauvais, ſans doute, que je vous ramène un moment à cette humble allure. ATTOUCHEMENT.

Suivant MM. les Commiſſaires (1), « l'Attouchement Magnétique ſe porte aux Hypocondres, au creux de l'eſtomach, & ſur le *Colon*, inteſtin immédiatement placé ſous les Tégumens, très-ſenſible & très-irritable. Le mouvement ſeul répété ſur ces parties, ſans autre Agent, excite l'action muſculaire du *Colon*, & alors il ſe gonfle plus ou moins, & prend quelquefois un volume conſidérable. Alors il communique au Diaphragme une telle irritation, que cet Organe entre plus ou moins en convulſion. Il en eſt de même de l'Eſtomach : les Mains, les Doigts, preſſant, plus ou moins, ces différentes régions, il en réſulte les accidens nerveux dont on vient de parler. Enfin, la pratique du Magnétiſme Animal n'eſt pas autre choſe que cette manœuvre; *& cette manœuvre, la Nature ſemble l'indiquer comme par inſtinct aux Hypocondriaques* ». Sa définition, ſuivant le Rapport.

Il n'eſt pas douteux, Monſieur, que l'exceſſive irritabilité d'Organes ſenſibles ne puiſſe Première Expérience accordée.

(1) Rapport de l'Accadémie, pag. 48, 49 & 50.

produire les effets que vous dépeignez ; & même, ces accidens ne sont pas particuliers au seul Estomach, au seul *Colon*. Un Panaris au bout du doigt peut les occasionner. Ainsi donc, j'accorde, sans peine, qu'un des Commissaires ait vu (1) une femme dont le Diaphragme & le *Colon* étoient si sensibles, que le plus léger attouchement sur ces Parties, la simple commotion de l'air, un bruit imprévu, la faisoient tomber en convulsion. Je serois même étonné que, parmi MM. les Commissaires, il en fût un seul qui n'eût pas été quelquefois témoin de Phénomènes malheureusement aussi communs.

Seconde. J'accorde encore, mais uniquement pour abréger, que ce qu'éprouva la Femme Magnétisée chez M. Jumelin (2), étoit du à de pareilles causes. Je dis, pour abréger, car il me seroit aisé de prouver, d'après votre récit même, que cela n'est, ni n'a du être.

Aveu contradictoire des Commissaires. Mais, que conclure de ces cas particuliers ? Vous leur opposez vous-meme une règle générale qui détruit tous vos raisonnemens. *La Nature*, dites-vous, *semble indiquer cette manœuvre comme par instinct aux Hypocondriaques.* Si la Nature, dans sa simplicité, ordonne cette manœuvre, cette manœuvre ne peut être réputée dangereuse. Et, quoiqu'il en soit, il ne doit pas manquer, dans Paris, de gens qui l'ayent exécutée. Qu'on leur demande s'ils sont tombés, pour cela, en convulsion ?

Les Commissaires condamnés par l'Usage. Par les conseils du Médecin, par goût de propreté, uniquement par satisfaction, Paris

---

(1) Rapport de l'Académie, pag. 49.
(2) *Ibid*, pag. 3, 28, 29, 30 & 50.

eſt également rempli de perſonnes qui ſe font, chaque jour, broſſer, ou frotter avec des étoffes de laine. Tombent-elles en convulſion ?

Dans les Maladies Chroniques, où le ſage Hypocrate, ne connoiſſant aucun Remède, preſcrivoit les frictions, dira-t-on qu'il preſcrivoit des convulſions ? Par Hypocrate.

Les Médecins ſuivent encore la même Méthode. En ordonnant des frictions, ont-ils pour coutume de preſcrire le ſoin de s'épargner l'Eſtomach & le *Colon* ; ou bien, preſcrivent-ils des Convulſions ? Par toute la Médecine.

Ce ſeroit abuſer de la patience du Lecteur, même de celles de MM. les Commiſſaires, que de réfuter plus longuement une propoſition qui ne laiſſe à l'Eſprit d'autre impreſſion que l'étonnement de l'avoir lue dans un Ouvrage tel que leur Rapport.

Auſſi, Monſieur, pour donner quelque valeur à cette propoſition vraiment extraordinaire, il a fallu dénaturer les Faits. Où MM. les Commiſſaires ont-ils vu qu'on procédât au Magnétiſme Animal par des *preſſions plus ou moins fortes*, *par des compreſſions fortes & continuées*, *en comprimant l'Eſtomach*? Rien de plus léger & de plus doux que les Attouchemens Magnétiques ; à moins, cependant, de quelques exceptions, qui rentrent dans l'ordre des frictions uſitées dans la Médecine ordinaire. L'Exemple d'un de vos Collègues prouvera, Monſieur, combien cette Thèſe étoit difficile à ſoutenir. Vices de leur définition.

« Aucun des Commiſſaires, eſt-il dit (1), n'a Expérience relative.

(1) Rapport de l'Académie, pag. 17 & 18.

» rien senti, mais l'un d'eux a éprouvé une » légère douleur au creux de l'Estomac, à la » suite de la *forte pression* qu'on y avoit exer- » cée. Cette douleur a subsisté tout le jour & » le lendemain, & elle a été accompagnée d'un » sentiment de *fatigue & de malaise* ». Certainement, une douleur qui procure pendant deux jours un sentiment *de fatigue & de malaise*, ou n'est pas légère, ou, si elle est *légère*, n'a pas été occasionnée par une *pression forte*. Dans la vérité du fait, ce Commissaire, quoique légèrement touché, comme le reste du Monde, a éprouvé un dérangement marqué. Il a demandé grâce au même moment, a répété cette prière, même quand on n'a plus fait que lui présenter le Doigt de loin; & M. d'Eslon, toujours honnête, s'est arrêté.

Incrédulité en Magnétisme.

J'ai connu, Monsieur, beaucoup d'Incrédules en Magnétisme Animal.

Première Classe.

Les uns y arrivant sans y croire, & n'y sentant rien, s'en retournoient sans y croire; c'est dans l'Ordre. Dans cette Classe, on peut ranger la Dame que vous citez, *page* 22; & qui, suivant votre observation, s'est mise aux Traitemens avec une grande incrédulité, & n'y a rien senti.

Deuxième.

J'en ai vu qui éprouvoient des effets sensibles, les avouoient, & néanmoins se retiroient en disant : Il faut voir. C'est dans cette irrésolution que j'ai passé dix-huit mois de ma vie; mais il faut observer que je n'étois chargé d'aucun examen, & que l'on ne m'avoit confié aucun Principe Magnétique.

Troisième.

J'en ai vu d'autres, faire tous leurs efforts pour cacher ce qu'ils sentoient, & qui, forcés

par la douleur à des aveux poſitifs, ne s'en retiroient pas moins, dans la réſolution de maintenir à tout jamais qu'ils n'avoient rien éprouvé. Sur cet article, Monſieur, point d'application.

J'en ai vu enfin, qui, ne pouvant ſe refuſer à l'évidence des faits, en cherchoient des cauſes hors du prétendu Magnétiſme Animal, & qui, doués du jugement le plus ſain, ſe contentoient néanmoins des raiſons les plus frivoles, pourvû qu'elles ne fuſſent pas priſes dans un ordre de choſes qui leur fût inconnu juſqu'alors. Vous me permettrez, Monſieur, de vous placer dans cette Claſſe avec MM. les Commiſſaires ; ce que je ne ferai cependant pas, ſans ajouter l'Exemple à la Propoſition : Exemple que je prendrai ſoigneuſement & uniquement dans le Rapport même. Quatrième.

PREMIER EXEMPLE. (1) M. M***. à une tumeur froide ſur toute l'articulation du Genou qui lui occaſionne des douleurs à la Rotule. On proméne devant le Genou malade un Doigt Magnétique, & alors le Malade *croit* ſentir une légère chaleur à l'endroit de ſes douleurs habituelles.—Voilà le fait : voici l'explication qu'en donnent MM. les Commiſſaires. « La chaleur que M. M***. a ſenti » à la Rotule, eſt un effet léger & *fugitif*. On » peut *ſoupçonner* qu'il vient de trop d'atten- » tion à s'obſerver ». — A préſent, ôtons l'explication & le *ſoupçon* ; il reſtera en fait, que M. M***. a ſenti ſans qu'on le touchât. Car Première expérience.

(1) Rapport de l'Académie, pag. 21 & 24.

croire ſentit un mouvement *fugitif*, c'eſt ſentir.

Deuxième. SECOND EXEMPLE. (1) Madame de V***. a été pluſieurs fois ſur le point de *s'endormir* pendant qu'on la Magnétiſoit. Magnétiſée pendant une heure dix-neuf minutes, ſans interruption, & le plus ſouvent, par l'application des mains, elle a éprouvé *ſeulement de l'agitation & du malaiſe.* — Voilà le fait : voici l'explication qu'en donnent MM. les Commiſſaires. « » L'aſſoupiſſement éprouvé par Madame de » V***. vient, *ſans doute*, de la conſtance & » de l'ennui de la même ſituation. Si elle a eu » quelques mouvemens *vaporeux*, on ſait que le » propre des affections de Nerfs eſt de tenir » beaucoup à l'attention qu'on y fait ; il ſuffit » d'y penſer, ou d'en entendre parler pour les » faire renaître. On peut juger de ce qui doit » arriver à une Femme dont les Nerfs ſont très- » mobiles, & qui, Magnétiſée pendant une » heure dix-neuf minutes, n'a pendant ce tems » d'autre penſée que celle des maux qui lui » ſont habituels ». — A préſent, ôtons l'explication & le *ſans doute*, il reſtera en fait que Madame de V***. s'eſt aſſoupie, a eu des agitations, des malaiſes, des mouvemens vaporeux : ce qui s'appelle ſentir, & même d'une manière aſſez variée.

Troiſième. TROISIÉME EXEMPLE. (2) François Grenet, a les yeux malades, particulièrement l'œil droit. Quand on a Magnétiſé l'œil gauche, en agi-

---

(1) Rapport de l'Académie, pag. 8, 22, 24 & 25.
(2) *Ibid*, pag. 19, 20 & 25.

tant le pouce de près, & aſſez long-tems, il a éprouvé de la douleur dans le Globe de l'œil, & l'œil a larmoyé. Quand on a Magnétiſé l'œil droit, il a ſenti la même douleur à l'œil gauche. — Voilà le fait : voici l'explication qu'en donnent MM. les Commiſſaires. « *Sans » doute*, François Grenet a éprouvé de la dou» leur à l'œil, & un larmoiement, parce que » l'on a approché le pouce trop près de l'œil ».— A préſent, ôtons l'explication & le *ſans doute*, il reſtera en fait, que Grenet a éprouvé à la ſimple approche du doigt, & ſans qu'on le touchât, de la douleur dans le Globe de l'œil, & que ſon œil a larmoyé ; ce qui s'appelle ſentir.

QUATRIÉME EXEMPLE. (1) La Femme Charpentier, a deux Deſcentes & le ventre d'une ſuſceptibilité ſi grande, qu'elle ne peut ſupporter les cordons de la ceinture de ſes jupes. La preſſion des Doigts lui a été douloureuſe. *En dirigeant* le Doigt ſur la Deſcente, elle s'eſt plainte de douleur de Tête. Le Doigt étant *placé* devant le Viſage, elle a dit qu'elle perdoit la reſpiration. Au mouvement réitéré du Doigt du *haut en bas*, elle avoit des mouvemens précipités de la Tête & des Epaules, comme on en a d'une ſurpriſe mêlée de frayeur, & ſemblables à ceux d'une perſonne à qui l'on jetteroit quelques gouttes d'eau froide ſur le Viſage. *Il a ſemblé* qu'elle éprouvoit les mêmes mouvemens, ayant les yeux fermés. On lui a porté les Doigts ſous le nez, en lui faiſant fermer les yeux ; elle a dit qu'elle ſe

Quatrième.

(1) Rapport de l'Académie, pag. 20, 21, 25 & 26.

trouveroit mal, ſi on continuoit.—Voilà le fait: voici l'explication qu'en donnent MM. les Commiſſaires ». La Femme Charpentier s'eſt » plainte qu'en touchant à *l'Eſtomach*, la preſ- » ſion répondoit à ſa Deſcente, & cette preſ- » ſion *peut* avoir produit une partie des effets » que la Femme à éprouvé; mais les Commiſ- » ſaires ont *ſoupçonné* que ces effets avoient été » augmentés par des circonſtances morales. Qu'on » ſe repréſente la poſition d'une Perſonne du Peu- » ple, *par conſéquent ignorante*, attaquée d'une » Maladie, & déſirant de guérir, amenée avec » appareil devant une grande Aſſemblée, com- » poſée en partie de Médecins, où on lui ad- » miniſtre un Traitement tout-à-fait nouveau » pour elle, & dont elle ſe perſuade d'avance » qu'elle va éprouver des prodiges. Ajoutons que » *ſa complaiſance eſt payée*, & qu'elle croit nous » ſatisfaire davantage, en diſant qu'elle éprouve » des effets, & nous aurons des Cauſes Naturel- » les pour expliquer ces effets. Nous aurons *du* » *moins* des raiſons légitimes *de douter* que leur » vraie cauſe ſoit le Magnétiſme ». — A préſent, ôtons l'explication, les *il a ſemblé*, les *on a ſoupçonné*, *la complaiſance payée*, il reſtera que la Femme Charpentier a ſenti l'impoſſible à la ſimple direction du Doigt, quand le Doigt a paſſé de haut en bas ſans la toucher, quand on le lui a placé ſous le nez, les yeux fermés.

Cinquième.

CINQUIÉME EXEMPLE. (1) Joſeph Ennuié, a ſenti des effets du même genre que la Femme Charpentier, mais beaucoup moins mar-

---

(1) Rapport de l'Académie, pag. 21 & 25.

qués. A la ſuite de cette Expérience, MM. les Commiſſaires ne donnent aucune explication; mais, Joſeph Ennuié a ſenti des effets marqués du même genre que la Femme Charpentier, & l'on peut éprouver beaucoup, ſans éprouver autant qu'elle.

MM. les Commiſſaires paroiſſent fort étonnés (1) que les perſonnes choiſies dans la claſſe *ignorante* du Peuple, conſéquemment hors d'état d'inventer ce qui tient à la Science, ſoient les ſeuls qui ayent ſenti quelque choſe, tandis que *ceux d'une claſſe plus élevée & doués de plus de lumières, n'ont rien éprouvé.* Pour lever cette difficulté, ces Meſſieurs jugent à propos de recourir à l'Imagination. (2) Nous les ſuivrons bientôt. Il ſuffit pour le moment d'obſerver qu'il n'eſt pas exact de dire que la claſſe élevée n'a rien ſenti, puiſque le mouvement *fugitif* de M. M***. les Aſſoupiſſemens, les Agitations, les mal-aiſes de Madame de V***, prouvent le contraire.

Suite de l'Attouchement.

En rapportant, Monſieur, les effets de la ſimple approche ou de la ſimple direction du Doigt, vous venez de prouver vous-même que l'Attouchement n'eſt pas néceſſaire dans le Magnétiſme Animal. En effet, c'eſt un ſecours, même un ſecours utile, mais ce n'eſt pas le fonds de la Science.

Comment opère le Magnétiſme.

On ſait que l'Aiguille aimantée tourne vers le Pôle ſans aucune eſpèce de contact. On ſait que lorſqu'un Aimant n'eſt pas doué d'une action aſſez forte pour affecter ſenſiblement une

(1) Rapport de l'Académie, pag. 25.
(2) *Ibid*, pag. 27.

aiguille placée, par exemple, à un pouce de diſtance, il peut cependant l'enlever ſi on place entre deux une ſeconde aiguille, qui, lui ſervant de conducteur, facilite la communication. On ſait que, lorſque l'on touche une barre de fer avec un Aimant vigoureux, la communication entre ces deux Corps eſt telle qu'il y a adhérence, & qu'il s'enlévent réciproquement. On ſait que le jeu de ces Phénomènes eſt encore plus actif entre deux pièces aimantées. On ſait, enfin, que l'Electricité offre des effets analogues, & ſe communique, au moyen de conducteurs, à des diſtances très-conſidérables; &, ſans conducteur, à des diſtances remarquables.

Il en eſt de même, Monſieur, dans le Magnétiſme Animal. Il opère par le contact immédiat, à l'aide de conducteurs, ſans intermédiaire; &, il y a de plus, l'action incommenſurable de la volonté de l'Etre penſant.

Simplicité de cette Cauſe.

Il ſembleroit au premier aſpect, que, pour des Perſonnes accoutumées aux Phénomènes Electriques, Magnétiques, Chymiques, &c. il n'y a qu'un pas à faire pour en conclure que, d'homme à homme, il doit exiſter des affinités ſemblables ou analogues. Point : ce ſont ces mêmes Perſonnes qui ont l'éloignement le plus décidé pour une conſéquence auſſi raiſonnable. Qu'une Pierre brute, qu'un morceau de Verre frotté, de la Réſine, des Métaux, des Liqueurs jouiſſent de ces propriétés, c'eſt dans l'ordre; mais que l'Homme, Corps organique & organiſé, Corps vivant, Corps agiſſant, & conſéquemment Corps le plus ſuſceptible qui exiſte; que l'Homme, dis-je, jouiſſe

de facultés pareilles, cela paroît hors de vraisemblance aux Sçavans. C'est un étrange paradoxe que celui de M. Thouret dans ses *Doutes & Recherches sur le Magnétisme Animal.* Il prétend que ce que nous sentons nous-mêmes, & en nous-mêmes, est, de toutes les démonstrations, la moins concluante. (1) Suivant lui, il vaut mieux s'en raporter à un morceau de Métal qu'à notre propre sentiment, qu'à notre perception immédiate. Que répondre à de pareilles assertions, quand on voit MM. les Commissaires prétendre que, pour juger de la bonté d'un Remède curatif, il faut avant tout rejetter l'examen de ses effets curatifs ? Le besoin de raisonner peut encore se faire sentir, mais la force manque.

Ses difficultés.

Ce n'est pas que le Magnétisme Animal n'offre des difficultés très-raisonnables à l'Esprit. Une des premières est son inaction apparente sur les Personnes en santé. Voici, à-peu-près, la raison que M. Mesmer donne de ce Phénomène. (2)

Lorsque notre Corps est en parfaite harmonie dans toutes ses Parties, il est nécessairement en dés-harmonie avec la cause uniforme & générale qui entretient sa Vie ; ainsi, il doit être insensible au Magnétisme animal, s'il est vrai que le Magnétisme Animal ne soit lui-même que la direction de cette cause. Une action uniforme & générale, dit M. Mesmer, ajoutée à un Corps en harmonie avec elle, ne

(1) Recherche des doutes sur le Magnétisme Animal, pag. 235, 36, 237, 238, 239 & 240.
(2) Cahiers de M. Mesmer.

doit y causer aucune variation ; du moins, ce me semble, aucune variation sensible. Quelques Lecteurs pouvant trouver cette explication abstraite, je les prie de se rappeller que, lorsque, à la campagne, par un tems pur & serein, on sort, vers le soir, d'un Appartement bien aëré & bien ouvert, pour se promener au dehors, on sent néanmoins à l'air libre, une certaine expansion dans les organes, presque insensible, mais qui a un attrait plus ou moins marqué. C'est un apperçu de ce que peut sentir quelquefois une Personne qui, se portant bien, se fait Magnétiser. Les Nuances qu'observe la Nature sont si délicates, que lorsque l'on veut en raisonner, on ne sauroit y apporter une attention trop délicate.

Quant aux Malades qui ne sentent rien, il faut considérer que le Magnétisme Animal ne peut agir sensiblement que sur leurs Parties, en dés-harmonie. Ces Parties sont souvent tellement inactives, qu'on ne parvient quelquefois à les émouvoir qu'après des travaux opiniâtres. D'autres fois, elles peuvent être cachées sous d'autres Parties, qui, par leur activité, détournent, dans les premiers momens, le Fluide ajouté, en l'entraînant dans des courans déjà établis. Elles peuvent exister aussi dans des lieux insensibles, tels, par exemple, que les Organes du Mézentère, qui sont insensibles en comparaison de l'Estomach & du *Colon*, dont il a été tant parlé. Enfin, il peut y avoir de l'inadvertence, de la négligence, ou de la mal-adresse dans le Magnétiseur.

Si MM. les Commissaires se fussent prêtés à ces observations, ou à d'autres semblables, il

il eſt poſſible qu'ils euſſent cité moins de Perſonnes qui n'ont rien ſenti, ou ſur leſquelles il y a deux voix.

C'eſt encore, faute d'obſervations aſſez ſuivies, que MM. les Commiſſaires ont rejetté le Magnétiſme Animal, comme indicateur de l'eſpèce & du ſiége du mal. (1) Il n'eſt pas exact de dire que l'action du Fluide doit y porter *immanquablement* de la douleur. Cela arrive quelquefois; mais, généralement, le Magnétiſeur juge mieux, à cet égard, d'après ſes propres ſenſations : ce qui demande des connoiſſances, des diſpoſitions & une habitude de Pratique que MM. les Commiſſaires ne me paroiſſent pas s'être aſſez conſtamment occupés d'acquérir. Et, encore, ſi ce Moyen, abſolument ignoré juſqu'à ce jour, n'étoit pas immanquable; s'il étoit ſujet, comme toutes nos autres connoiſſances à quelques incertitudes, il ſeroit néanmoins infiniment précieux. Au ſurplus, il faut attendre que les Expériences, qui ſe multiplient, ayent prononcé définitivement ſur l'étendue & les bornes d'indications auſſi intéreſſantes pour l'humanité. Indication du ſiége du mal.

Ne pourroit-on pas auſſi, ſans amertume, reprocher à MM. les Commiſſaires, de s'être occupés, moins d'étudier la Nature, que de la trouver en contradiction; moins de ſuivre ſa marche & ſes vues, que de lui donner des loix? Lorſqu'ils ont magnétiſé une Ouvrière, à travers un double chaſſis de papier (2), s'étoient-ils aſſez appliqués d'avance à ces ſortes d'Expé- Comment le Fluide pénètre les Corps. Expérience fautive.

(1) Rapport de l'Académie, pag. 23.
(2) *Ibid*, pag. 45, 46, 47 & 48.

riences ? S'y étoient-ils aſſez diſpoſés ? Sans doute le Fluide traverſe & pénètre tous les Corps. Un double papier ne peut arrêter ſa marche ; mais encore, faut-il le diriger avec ſagacité, avec précaution, & que le Magnétiſeur poſſéde les diſpoſitions néceſſaires à cet effet, ſoit qu'il les doive plus particulièrement à la Nature, ſoit qu'il les ait perfectionnées par une Etude ſuivie ; &, ce qui eſt encore plus eſſentiel, il faut qu'il y ait en lui une volonté déterminée de tirer de ſon Art le fruit qu'on peut en recueillir. Toutes ces conditions ſe trouvoient-elles réunies chez MM. les Commiſſaires ? On le demande. Quant à moi, je leur accorderai plus qu'ils ne déſirent. Non-ſeulement, leur dirai-je, le Fluide agit à travers les Corps intermédiaires, mais même l'interpoſition d'un Corps intermédiaire favoriſe & augmente ſon action. Cependant qu'on y prenne bien garde ; c'eſt ici une règle dont il faut connoître les applications. La ſagacité de l'Art n'eſt pas ſa mal-adreſſe ou ſon ignorance. Un fait bien connu peut être cité en exemple. Lorſque le Soleil darde ſes Rayons brulans, il nous échauffe & nous brûle vivement, ſans altérer d'ailleurs notre Santé : mais, s'il s'interpoſe entre lui & nous un nuage, quelquefois léger, quelquefois aſſez épais, ſes Rayons, raſſemblés en un ſeul foyer, nous occaſionnent ce que l'on appelle un Coup-de-Soleil, & quelquefois la Mort. Ne ſeroit-ce pas évidemment mal conclure, ſi l'on en prétendoit que l'action du Soleil n'eſt jamais tempérée par les nuages qui le font pâlir, l'obſcurciſſent, le dérobent à nos yeux, &

même à tous nos ſens? Quoi qu'il en ſoit, je conclus de l'Expérience citée, tout au contraire de MM. les Commiſſaires. Ils n'y ont vu que de l'Imagination : moi, j'y vois une Criſe, préparée de loin, à travers un double chaſſis de papier, pendant une demi-heure, & déterminée, en trois minutes, par la ſeule approche du Magnétiſeur à un pied & demi de diſtance.

Pôles.

La queſtion des Pôles me méneroit trop loin. Les Phyſiciens agiſſent en Phyſique, comme Gallien en Médecine : il peignoit la Criſe, & ne la définiſſoit pas : de même les Phyſiciens montrent les Pôles de l'Aimant, & ne diſent pas ce qu'eſt un Pôle d'Aimant. Peut-être, lorſque l'on ſera d'accord ſur les mots, le principe de l'Action ſera-t-il moins obſcur, & la manière de le diriger uniforme. Il faut attendre.

Vertu oppoſée.

M. Meſmer avance, dans une de ſes Propoſitions (1), que certains Corps ont une propriété ſi oppoſée au Magnétiſme Animal, que leur préſence détruit tous ſes effets dans les autres Corps. Je conviens naturellement que je ne conçois rien à cette Propoſition; &, ſi je n'étois pas accoutumé à reſpecter les idées que M. Meſmer préſente auſſi affirmativement que celle-ci, je la rejetterois, ſans difficulté, comme contradictoire à ſes autres Principes. Mais, en fait de Science, M. Meſmer n'eſt pas un homme qu'il faille condamner avant de bien l'entendre. Quoi qu'il en ſoit, on a

(1) Mémoire ſur la Découverte du Magnétiſme Animal, pag. 78 & 79.

voulu, dans quelques Ecrits, préſenter cette Propoſition comme une reſſource qu'il ſe conſervoit pour cacher ſon ignorance en certains cas, ou comme une ruſe groſſière pour faire valoir un Syſtême qui n'exiſtoit pas. Rien de tout cela. M. Meſmer convient, & a déclaré pluſieurs fois, n'avoir trouvé dans ſa vie que trois occaſions d'étudier cette partie de ſes connoiſſances. Autant que je puis me le rappeller, c'eſt ſeulement dans une Femme, un Cheval & un Chien, qu'il a rencontré cette Vertu extraordinaire : jamais en France.

IMITATION. Lorſqu'on lit le Réſumé énergique de MM. les Commiſſaires, ATTOUCHEMENT, IMITATION, IMAGINATION, on s'attend à trouver ſur la ſeconde, quelques détails Phyſiques, tout au moins ſa définition. Cependant, ce qu'on en dit, ſe réduit à la peindre (1) comme « une action machinale, qui nous » porte, malgré nous, à répéter ce qui frappe » nos ſens, & dont la Nature ſemble nous » faire une loi. » Dans tout le reſte, ſes opérations ſont tellement entre-mêlées avec celles de l'Imagination, qu'il eſt difficile, ſinon impoſſible, de les diſtinguer. Trouvez bon, Monſieur, que, venant après vous, je ſépare ce qui doit être ſéparé.

En Métaphyſique. L'Imitation, lorſqu'elle n'eſt qu'un jeu, ou un effort de l'eſprit, eſt un Être Métaphyſique, dont il ne peut être queſtion ici. J'éloignerai ſans ceſſe, avec ſoin, toute idée que vous ayez pu vouloir bleſſer aucun de nous. L'Imitation machinale, au contraire, celle

(1) Rapport de l'Académie, pag. 64.

dont la Nature nous a vraiment fait une Loi, eſt purement Phyſique; ce qui la diſtingue eſſentiellement de l'Imagination, ſubſtance intellectuelle.

L'Imitation eſt à l'homme ce que le Ton eſt aux inſtrumens; & nos nerfs ſont, on en convient généralement, les cordes de l'eſpèce d'inſtrument que nous appellons notre Corps. En Phyſique.

Lorſqu'un Violon, poſé ſur une table, eſt monté à l'uniſſon de celui qu'on tient dans la main, ſi l'on fait vibrer une des cordes de celui-ci, la corde correſpondante du Violon poſé ſur la table, répétera le même ſon; & elle ſe taira, ſi le *Ton* n'eſt pas le même. Cela vient de ce que la corde vibrée modifie, au même *Ton* qu'elle, le Fluide qui l'environne, & de ce que cette modification *Tonique* du Fluide ne peut ſe communiquer qu'à un Corps également *Tonique*, ou au même *Ton*.

Il en eſt de même dans l'Homme. Si les nerfs de deux individus ſe trouvent au même *Ton*, dès que l'un agit, l'autre doit néceſſairement répéter le même geſte; & il le feroit avec la reſſemblance la plus exacte, ſi la conformation des organes plus groſſiers, qui couvrent les nerfs, le permettoit.

Delà vient que chez les Peuples qui vivent en ſociété, l'Influence du Climat, les mêmes inſtitutions, les mêmes habitudes, les mêmes goûts propagés par l'exemple, montant inſenſiblement tout le monde à un *Ton* uniforme, chaque Nation a ſon viſage particulier, aux yeux de l'Obſervateur, comme la Nature en donne un particulier à chaque individu. C'eſt par l'Imitation que l'on ſe familiariſe avec les

uſages, que les langues ſe tranſmettent aux enfans, que la prononciation, modification ſi déliée & ſi compliquée, devient uniforme : en un mot, c'eſt par l'Imitation, par la communication du *Ton*, que ſe propagent, ſe conſervent, ſe policent, parmi les Hommes, toutes les modifications habituelles & purement phyſiques. Dès que l'Eſprit s'en mêle, c'eſt une opération différente.

Si, dans un Orcheſtre nombreux & parfaitement d'accord, il ſe trouve deux inſtrumens montés à un même *Ton*, & en même tems, plus haut que celui du reſte de l'Orcheſtre, ces deux inſtrumens s'accorderont & correſpondront excluſivement entr'eux, de manière qu'une oreille délicate & exercée pourra ſuivre leurs modulations, indépendamment des ſons nombreux & plus forts, ſous leſquels ils ſembleroient devoir être étouffés, & avec leſquels il eſt néanmoins impoſſible qu'ils ſe confondent.

Dans les Traitemens Magnétiques.

De même, Monſieur, vous avez remarqué, dans les Traitemens publics du Magnétiſme Animal (1), qu'il s'établit quelquefois des ſympathies entre des Malades, qui ſe cherchent excluſivement, & qui, en ſe précipitant l'un vers l'autre, ſe ſourient, ſe parlent avec affection, & adouciſſent mutuellement leurs Criſes. Si vous aviez porté à leurs actions une attention plus ſuivie, vous-vous ſeriez bientôt apperçu que, n'exiſtant alors excluſivement que pour eux, ils s'entendent merveilleuſement entr'eux, pendant qu'indifférens à tout le reſte, ils ne voient & n'entendent

---

(1) Rapport de l'Académie, pag. 7.

rien de ce qui ſe paſſe à l'entour, à moins qu'on ne les contrarie directement, ou que, ſoit par la parole, ſoit par le geſte, on ne fixe, avec l'intelligence du moment, leur attention ſur des objets qui les concernent uniquement. En un mot, ils font un Monde à part. Ils ſont ſeuls dans leur Univers; & il ne faut pas croire qu'ils en aient moins d'intelligence : ils portent au plus haut degré celles dont ils ont beſoin.

Tout cela, Monſieur, eſt ainſi, parce qu'ils ſont ſeuls au même *Ton*, & que ce *Ton* ne peut ſe mêler avec aucun autre.

Mais ce n'eſt pas tout : deux Malades peuvent bien différer de *Ton* avec tout ce qui les environne, & conſéquemment ſe convenir réciproquement & excluſivement. Mais il arrive ſouvent qu'ils ne jouiſſent pas d'une même ſomme de Mouvement : alors ils doivent s'approcher pour ſe mettre en équilibre, & le Malade, le moins chargé, reçoit de l'autre le ſurplus de ſon Mouvement. Cet effet s'opère quelquefois à des diſtances conſidérables, comme on en a des exemples ſenſibles dans l'Electricité, quelquefois aſſez doucement, quelquefois par exploſion, telle que l'un des Malades, ou tous les deux, tombent à la renverſe dans le fauteuil qu'on leur préſente, ou les bras qu'on leur tend pour les recevoir.

Si, dans ces momens, un inſtrument ſe fait entendre, qu'il joue des airs variés ou trop prompts, qu'il paſſe rapidement d'un *Ton* à un autre, qu'il ſoit diſcord, le Malade, qui ſe trouve en diſſonance, eſt inquiété, tourmenté, fatigué : ſouvent il ſe met en fureur, juſqu'à ce que, par des modulations plus douces, il

ſe ſente agréablement affecté ; & alors il s'appaiſe. Cependant, comme vous l'avez fort bien obſervé, ces accidens ſont variés. Tel Malade tombe en criſe, parce que l'inſtrument change bruſquement de *Ton* : tel autre en ſort par la même cauſe. Ce n'eſt point là l'étude d'un moment. Quand les Grands Maîtres ne jugeront pas indigne d'eux de s'y appliquer, il eſt à préſumer que nous gagnerons infiniment à les entendre. En attendant, nous bégayons.

Mais à quoi bon tous ces effets? « Les Ma-
» ladies de Nerfs, lorſqu'elles ſont naturelles,
» ſont le déſeſpoir des Médecins. *Ce n'eſt pas*
» *à l'Art à les produire* », diſent MM. les Commiſſaires (1).

Dangers des maux de nerfs.

Cela s'appelle, Monſieur, poſer en Principe ce qui eſt en Queſtion. Je ne veux pas retomber dans une diſcuſſion ſur les *Criſes ;* mais, s'il eſt vrai que, lorſque la Nature eſt troublée dans la marche progreſſive qui conſtitue la Vie de l'homme ; s'il eſt vrai qu'alors elle faſſe effort pour y revenir, pourquoi les ſymptômes, que nous appellons Maux de Nerfs, ſeroient-ils autre choſe que les ſymptômes ou ſignes de ces efforts ? Juſqu'à préſent, diſent MM. les Commiſſaires, la Médecine ne s'eſt occupée qu'à les calmer, qu'à les arrêter. Qu'en eſt-il arrivé, de leur propre aveu? Que toujours ces maux *ſont le déſeſpoir des Médecins.*

Quel triſte réſultat, Monſieur ? Et ſi les maux de Nerfs n'étoient que des Criſes inſuffiſantes de Maladies Chroniques : ſi, au lieu

(1) Rapport de l'Académie, pag. 63.

de les calmer, de les arrêter, il falloit les favoriser, les accélérer, même les susciter: quelle question intéressante à traiter devant une Génération énervée!

Comme je ne m'en sens pas la force, j'aime mieux, si MM. les Commissaires le trouvent bon, me mettre, comme eux, à mon aise, en posant en Principe ce qui est en Question. Leur utilité.

Oui, Monsieur; lorsqu'une jeune personne est attaquée de Maux de Nerfs, ou qu'elle en laisse appercevoir les dispositions, il faut se hâter de favoriser ces Crises, avant que le développement de la Puberté ne fasse les ravages dont il n'est que trop souvent accompagné. Lorsque les Maux de Nerfs succedent à ce développement, il faut encore favoriser ces Crises, & profiter des forces de la Jeunesse pour préserver l'âge mûr de la Foiblesse, la Maladie & la Mort. Si le mal se déclare à cette importante époque de la vie, il faut aussi user des derniers momens de l'ascension de notre Nature, pour qu'elle ne nous accable pas d'infirmités dans sa décroissance. Dans ce dernier tems, les Crises de Nerfs sont rares: la raison en est simple. La Nature ne monte plus vers le Mouvement: elle descend vers le dernier Repos. Alors, ses moyens de nous maintenir en santé, sont analogues aux précédens; & ces moyens, réduits en art, c'est toujours le Magnétisme Animal.

MM. les Commissaires citent un exemple qui vient ici fort à propos (1). Un jour de première Communion à S. Roch, à la rentrée Expérience relative.

---

(1) Rapport de l'Académie, pag. 63.

de la Proceſſion dans l'Egliſe, une jeune Fille tombe en convulſion, & auſſitôt cinquante ou ſoixante jeunes Perſonnes, du même âge, éprouvent des accès pareils. MM. les Commiſſaires penſent que cette Maladie convulſive étoit Epidémique. Mais le mot Epidémie, non défini, eſt un mot ſans ſignification. Dans la vérité, toutes ces jeunes Filles étoient plus ou moins incommodées : elles avoient toutes, plus ou moins, beſoin d'être vivement agitées : occupées d'un Acte très-ſérieux, leurs tendres organes étoient montés au même *Ton* : elles ſubirent la Loi que *la Nature nous a fait de l'Imitation*; tandis que les nombreux Aſſiſtans, n'étant pas au même *Ton*, ne furent aucunement atteints de la prétendue Epidémie. J'ai oui dire, ſans pouvoir citer mes Auteurs, que, quelques mois après, il étoit mort miſérablement pluſieurs de ces jeunes Perſonnes. Si le fait eſt vrai, ce fut uniquement parce que l'on ne trouva d'autre remède que de les ſéparer. Il falloit au contraire profiter de l'indication de la Nature, les réunir, favoriſer les *Criſes*, en attendant que l'on pût décider s'il eſt réellement des moyens de les adoucir dans un Traitement ſuivi, ſans contrarier le vœu de la Nature; ce que je me ſuis contenté de mettre en queſtion en parlant de ces Criſes.

IMAGINATION.

MM. les Commiſſaires ont peint les effets de l'Imagination, & ne l'ont pas définie. Elle eſt la faculté qu'a notre Ame de percevoir, avec promptitude & vivacité, les objets les plus près & les plus éloignés. C'eſt une portion de notre Ame; c'eſt notre Ame elle-même : car notre Ame, Etre ſimple, eſt indiviſible.

L'Ame commande impérieusement le Corps; mais, à son tour, elle est dans sa dépendance. Prisonnière & exilée, c'est à cette condition seule qu'elle peut s'unir un jour à Celui qui la créa. Ame.

Son action spontanée sur le Corps, a lieu par une de ses facultés que nous avons nommée Volonté; & nous ne pouvons pas douter que ce ne soit par l'intermédiaire d'organes intérieurs, que cette action se transmet au dehors. Nous sçavons que les Nerfs sont les agents de toutes nos sensations : nous sçavons enfin que les Nerfs sont eux-mêmes mis en action par le Fluide Nerveux. Je dis Nerveux; car, dans ce moment, le nom ne me fait rien. Volonté.

Donc, l'action de notre Volonté frappe immédiatement le Fluide Nerveux; &, lorsqu'elle est frappée elle-même par les objets extérieurs, elle l'est immédiatement par ce Fluide. Comment d'ailleurs cette action & réaction s'opèrent-elles ? Vous & moi, Monsieur, l'ignorerons toujours : là sont les bornes de la Physique. Son action sur le Fluide.

Nous connoissons l'extrême facilité avec laquelle l'Ame se transporte, par la Pensée, d'une des extrémités de l'Univers à l'autre; mais nous ignorons comment cela se fait.

Nous venons de reconnoître que, par l'acte seul de sa Volonté, l'Ame frappe & chasse devant elle le Fluide qui vivifie nos organes. A présent, Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander s'il est raisonnable de penser que ce Fluide pénétrant s'arrête précisément au bout de nos doigts, sans pouvoir absolument aller plus loin; & s'il n'est pas plus naturel Fluide soumis à la volonté.

de croire que dans un Milieu, aussi perméable que l'Air, l'action de notre Volonté peut le porter, le diriger, le commander, à une distance, par exemple, de vingt pieds ? Mais, avant de me répondre, daignez, je vous prie, réfléchir à la force incommensurable de la Volonté, & à l'excessive activité dont le Fluide Nerveux doit être susceptible, à l'instar de tous les autres Fluides; de la Lumière, par exemple.

Comment. Aussi, Monsieur, est-ce par la Volonté que l'on dirige principalement le Fluide Magnétique, que l'on parvient à se faire une habitude presque machinale de cette direction, que l'on peut Magnétiser à des distances plus ou moins éloignées, & dont les bornes ne sont pas encore exactement assignées par l'Expérience, enfin, que l'on peut atteindre l'objet même que l'on ne voit pas, en le visant intellectuellement, & en conduisant sa Volonté par les filières intérieures de son propre Corps, comme l'on vise plus grossiérement, mais non plus méchaniquement, la Perdrix qui s'échappe dans les airs, en faisant passer l'action de sa Volonté par les organes déliés de l'œil & la visière d'un fusil.

Méchanisme du Fluide. Cependant la portion de Fluide que chasse notre Volonté, rencontre la portion de Fluide que chasse également la Volonté de la Personne que nous cherchons à affecter. Alors ces deux portions, communiquant ensemble, elles le font de toute nécessité, conformément aux Loix méchaniques des Fluides; &, je ne suppose pas que MM. les Commissaires, tous Physiciens, me veuillent nier cette der-

nière propofition. Ils reconnoiffent un *Fluide.* Qu'il foit Univerfel, qu'il foit Nerveux, qu'il foit, fuivant leur expreffion, un Fluide *qui nous appartient;* dès qu'il eft *Fluide*, il doit indifpenfablement être affujetti aux Loix quelconques des *Fluides.*

Depuis quelque temps, les Expériences d'Aimant & d'Electricité nous ont familiarifés avec partie de ces Loix. Par l'Effai de leur application au Corps humain, la Médecine nous a éclairés fur quelques-unes de nos Propriétés relatives. Nous avons vu, étudié, fuivi, comparé la marche de ces Phénomènes. Ce premier pas fait, il s'agiffoit de favoir fi nous n'étions pas nous-mêmes mis en action par quelqu'Agent analogue. Tout le dit : on en convient. On convient d'un Fluide Nerveux, d'un Fluide *qui nous appartient;* mais, on n'ofe aller jufqu'à dire que ce Fluide quelconque doit avoir une marche quelconque à étudier, comme s'il étoit poffible que cela fût autrement. M. Mefmer, au contraire, moins pufillanime, a généralifé fes idées. De ce qu'il exifte néceffairement un Fluide dans l'Animal, il a conclu que l'on pouvoit s'emparer de lui, puifque l'on s'empare des autres. Or, comme l'Eau entraîne l'Eau, que le Feu conduit le Feu, que l'Aimant s'empare de l'Aimant, &c. M. Mefmer a encore conclu que le Fluide d'un Homme pouvoit entraîner, conduire, s'emparer du Fluide de fon femblable, fe lier avec lui, agir & réagir fur lui, produire enfin les mêmes Phénomènes, ou des Phénomènes analogues à ceux de tous les Agents analogues. Envifageant de plus,

Preuves par analogie;

Et marche de M. Mefmer.

que l'Homme eſt un Etre organiſé, vivant, actif, penſant; il n'a pu ſe diſſimuler que, de tous les Etres, il devoit être le plus fécond en modifications, que des Etres purement paſſifs ne peuvent partager au même degré. Parvenu à ce point, il a ſenti que l'Agent qu'il cherchoit à reconnoître ne devoit être, dans l'Homme, qu'une diſpoſition naturelle, & conſtituant ſon exiſtence; &, alors, rapprochant ſes connoiſſances Phyſiques, Médicales, Anatomiques & autres, il eſt parvenu à créer une Science entiérement nouvelle, auſſi ſimple dans ſes Principes, que compliquée dans ſes réſultats: Science qui abſorbera, dans la ſuite, toutes les facultés de l'Homme ſçavant & appliqué; & qu'en attendant, MM. les Commiſſaires traitent d'imaginaire.

Pouvoir & bornes de l'Imagination.

J'ai éloigné le mot IMAGINATION de ce que je viens de dire. Il eſt temps d'y revenir. L'IMAGINATION, conſidérée comme une faculté iſolée de notre Ame, agit au-dehors avec une incompréhenſible rapidité; &, alors, s'étendant au loin, & en tous ſens, elle raſſemble tout ce qu'elle rencontre, & y joint même ce qui n'exiſte pas; mais, ſi les objets extérieurs, en réagiſſant ſur elle, ſont les plus puiſſans, ils la contiennent, l'amortiſſent, l'anéantiſſent, pour ainſi dire, comme on le voit, dans les momens de ſtupéfaction. Ainſi donc, de quelqu'étendue que ſoit la Sphère qu'elle embraſſe, cette Sphère a ſes bornes. Si l'on veut s'entendre, il faut la bannir de toutes les opérations de l'Eſprit, qui tiennent à une Volonté calme & continue; &, certainement,

elle n'a aucun Rapport direct avec les mouvemens purement machinaux de nos Organes; mouvemens qui s'exécutent par circulation d'humeurs, en raison de l'impulsion que celles-ci ont antérieurement reçues.

D'où il suit que, si le Magnétisme Animal, dans sa marche méchanique, secondée de la Volonté du Magnétiseur, est maîtrisé par l'Imagination du Magnétisé, celle-ci peut nuire infiniment à l'action du Magnétisme Animal. Si, au contraire, l'action Méchanique du Magnétisme, secondée de la volonté du Magnétiseur, est la plus forte; si elle parvient à maîtriser l'Imaginaton du Magnétisé, celle-ci devient nulle, peut même être utile. D'où il suit encore que, dans les momens de Volonté calme, ou dans ceux de pur Méchanisme de part & d'autre, l'Imagination n'est & ne doit être considérée pour rien. Nuit & peut être utile dans le Magnétisme.

Ces principes posés, j'accorde à MM. les Commissaires que la Volonté ou l'IMAGINATION, puisqu'on veut la nommer ainsi, étant essentielle pour bien Magnétiser, toutes les fois que ces Messieurs ont fait des Expériences, sans la Volonté déterminée d'y réussir, leur Imagination peut avoir fait manquer les Expériences; &, conséquemment, que toutes ces Expériences peuvent avoir été mal-faites. Application de ces Principes au Rapport.

Je leur accorde qu'en s'armant d'un doute *Philosophique*, en détournant expressément leur *attention*, ils ont pu opposer l'Imagination à la Volonté, & nuire ainsi à quelques effets particuliers du Magnétisme; mais je prendrai la liberté de nier que ce Moyen soit infaillible, & puisse réussir long-temps; sur-tout, si l'on est sérieusement incommodé. *Idem.*

Idem. Je leur accorde que, dans les Expériences ſur des Sujets très-mobiles, ou dans un état habituel de Criſe, l'appareil de leur bander les yeux, de les tenir dans des Niches, de leur faire accroire qu'on les Magnétiſoit (1), a pu influer, en frappant l'Imagination, ſur la promptitude avec laquelle certaines criſes ſe ſont déclarées, & même en faire commencer de toutes prêtes à éclore. En conſéquence, je leur accorde encore que toutes ces Expériences ont été faites dans un eſprit diamétralement opposé à celui de reconnoître s'il exiſte, ou non, dans la Nature, un Méchaniſme inconnu, par lequel elle travaille Phyſiquement à notre conſervation.

Idem. Je leur accorde qu'un jour de Bataille, l'Imagination de quelques Braves doit être très-vivement en action; mais je nie que cette cauſe agiſſe auſſi généralement qu'on le prétend ſur la multitude. Le bruit des Armes, &, ſur-tout, celui du Canon, amortiſſent l'Imagination, loin de la vivifier. Mais le mouvement général & uniforme montant les organes au même *Ton*, celui d'Imitation ſe communique par-tout à la fois; &, dans cet état, qui tient certainement bien plus à celui de ſtupéfaction, ou de la Brute, qu'à celui d'Imagination, le Soldat va au feu, marche, ſerre les rangs, remplace ſon camarade mort, conſerve la diſcipline au milieu de la confuſion & du carnage, & Tue ſon ſemblable ſi machinalement, que preſque jamais il ne le viſe.

(1) Rapport de l'Académie, pag. 36, 38, 45 & autres.

Je leur accorde que, dans les déroutes, c'eſt ſouvent la Peur, ou l'Imagination de quelques-uns, qui donne le ſignal de la fuite à tous les autres; mais je nie que ce ſentiment ſoit toujours celui de la multitude. Elle fuit par Imitation. Cela eſt ſi vrai que, quelquefois, ſans ſonger à mort ou à ennemi, la gaieté s'en mêle. Il n'eſt pas rare qu'un plaiſant, qui fuit comme les autres, faſſe rire ſes Camarades, & que la converſation, de rang en rang, ſoit aſſez enjouée. *Idem.*

Je leur accorde que ces diſtinctions Métaphyſiques ſont peut-être trop ſubtiles, & qu'il eſt très-difficile d'établir en ce genre, une ligne de démarcation bien exacte; mais je nie que ce ſoit le cas de les omettre, dans un moment, où, pour juger une queſtion Phyſique, on n'a parlé que Métaphyſique. *Idem.*

Je leur accorde que, lorſqu'une perſonne tombe en criſe, d'autres perſonnes montées à un *Ton* relatif, y tombent ſucceſſivement, en vertu de l'*Imitation dont la Nature nous a fait une Loi ;* mais je nie que le ſecours de l'Imagination, ni même le conſentement de la Volonté, y ſoient néceſſaires, puiſque cette communication, purement Phyſique, peut avoir & a ſouvent lieu, par la Propagation du Mouvement *tonique* d'un appartement à un autre, ſans que l'on ſache, dans le ſecond, ce qui ſe paſſe dans le premier. *Idem.*

Je leur accorde que l'on ne ſent ſes maux que lorſque l'on y penſe; mais je nie qu'il faille toujours ſentir ſes maux pour qu'ils exiſtent. Ecoutons M. Meſmer : « Une Loi » des Senſations, dit-il, eſt que de toutes *Idem.*

» les impreſſions qui ſe font ſur nos organes, » celle-là devient plus ſenſible, qui eſt la plus » forte, & que la plus forte ſenſation efface » la plus foible (1) «. Ainſi, lorſque nous ſommes affectés dans quelques parties de notre Corps, de maux plus ou moins légers, ou plus ou moins forts, ſi notre Ame reçoit d'un autre côté, des impreſſions plus vives de peine ou de plaiſir, nous ne ſentons pas nos maux; mais ils n'exiſtent pas moins. Ils ſont là qui attendent, pour nous faire ſouffrir, l'inſtant où ceſſera notre diſtraction précaire.

C'eſt ainſi que, dans une violente fièvre maligne, où nous n'avons pas une ſeule partie de notre Corps qui ne ſoit en état de vive ſouffrance, nous ne ſentons néanmoins que le Point de côté qui nous affecte plus ſpécialement. Nous ne ſoupirons qu'après ce ſoulagement. Arrive-t-il? les autres ſouffrances paroiſſent à leur tour: effet vraiment Phyſique, quoique notre Ame ſoit néceſſairement de la partie.

J'accorde donc que M. B*** ait reſſenti dans les Lombes (2) une chaleur telle que celle d'un Poële, pendant qu'il croyoit être Magnétiſé. Mais je nie que ce fût un effet de pure Imagination. La chaleur exiſtoit dans les Lombes, & il eſt poſſible que la poſition dans laquelle on le tenoit avec appareil, ait hâté le développement de cette douleur; comme il eſt poſſible que des Magnétiſeurs, peu inſtruits

(1) Cahiers de M. Meſmer.
(2) Rapport de l'Académie, pag. 32.

en Magnétiſme, le Magnétiſaſſent ſans s'en douter.

J'accorde que M. Sigault (1) a opéré de grands effets ſur une Dame, en faiſant ſemblant de la Magnétiſer; mais je nie qu'il ſoit décidé qu'il ne la Magnétiſât pas. *Idem.*

J'accorde que le même M. Sigault a fait peur du Magnétiſme à une Dame, en faiſant ſemblant de la Magnétiſer à travers la grille d'un Couvent: car, cette Dame, alors prévenue contre le Magnétiſme Animal, raconte que, cette plaiſanterie lui répugnant, elle pria réellement de la ceſſer, comme le dit M. Sigault lui-même (2). *Idem.*

J'accorde que le même Médecin ait guéri une grande Migraine ſur le Pont-neuf; mais je nie que l'Imagination du Magnétiſé y eût aucune part, puiſque l'Artiſte célèbre à qui l'on rendit ce ſervice en fut dans le *plus grand étonnement* (3); ce qui eſt l'oppoſé d'une Imagination frappée. *Idem.*

J'accorde enfin à M. Sigault (4), qu'incrédule en Magnétiſme Animal, on lui a fait éprouver un reſſerrement de Poitrine & des palpitations, & que ces effets n'ont été que paſſagers; mais je nie que ſon Imagination ait été aſſez vivement affectée pour ne reſſentir que les effets de la Peur. *Idem.*

J'accorde à MM. les Commiſſaires qu'ils ont bandé les yeux à un jeune homme (5), *Idem.*

(1) Rapport de l'Académie, pag. 33.
(2) *Ibid*, pag. 34.
(3) *Ibid*, pag. 34.
(4) *Ibid*, pag. 34.
(5) *Ibid*, pag. 35. 36.

pour le mener, dans cet état, à un Arbre Magnétisé, & que le jeune Homme est tombé en crise au quatrième Arbre précédent; mais je nie que ce soit-là un effet de l'Imagination. Ecoutons encore M. Mesmer. « Les » courans *toniques*, dit-il (1), peuvent être » renforcés & propagés par toutes les causes de » mouvement commun, & par les corps doués » de mouvemens particuliers ». C'est ainsi que chaque mouvement particulier des arbres environnants, renforçant & propageant le mouvement *tonique* communiqué par M. d'Eslon, le jeune homme a pu en être atteint d'assez loin. Ainsi, cette expérience, au lieu d'être un fait d'Imagination, peut être considérée comme un développement, & comme une preuve d'un grand principe.

Idem. J'accorde à MM. les Commissaires que ce même jeune homme, étant en voiture (2) avec M. d'Eslon, n'a rien senti quand on ne le Magnétisoit pas. Je leur accorde, de plus, que, lorsqu'il est tombé en crise sous les arbres, les secours de M. d'Eslon l'ont fait revenir de cet état.

Idem. J'accorde à MM. les Commissaires qu'ils ont fait inutilement tout ce qu'ils pouvoient (3) pour ébranler l'Imagination d'une Demoiselle de vingt ans, afin de la rendre muette; mais je nie que ce soit l'Imagination qui l'ait rendu telle, précisément, lorsqu'on s'est décidé à faire le seul mouvement Magnétique qui l'eût rendu muette jusqu'alors.

(1) Cahiers de M. Mesmer.
(2) Rapport de l'Académie, pag. 57.
(3) *Ibid*, pag. 42.

J'accorde à MM. les Commiſſaires (1) que, dans les yeux ſont dépoſés les traits les plus expreſſifs des Paſſions; mais je nie qu'une perſonne, qui, ſortant de criſe, fixa ſes regards pendant trois quarts-d'heure ſur celui qui la Magnétiſoit, en agit ainſi par Imagination. Elle étoit, au contraire, en état de ſtupéfaction; & ſa criſe, loin d'être achevée, étoit peut-être à ſon plus haut période. *Idem.*

J'accorde, enfin, à MM. les Commiſſaires qu'une eſpèce de Prophéteſſe, âgée de vingt-ſept à vingt huit ans, a pu devenir, dans les Cévennes, *groſſe* (2) du fait du ſieur de Mandragors, Maire d'Alais, Seigneur de Terres conſidérables, ancien Subdélégué de l'Intendant, Auteur, &, juſques là, réputé pour ſage; mais je nie que l'Imagination ait été le Père Phyſique de l'Enfant. *Idem.*

Après avoir autant accordé & autant nié à MM. les Commiſſaires, il eſt juſte que je les mette à portée d'en uſer de même envers moi. Je ne leur ai pas diſputé les faits. C'eſt à eux à voir s'ils me jugeront digne des mêmes égards. Voici quatre Expériences dont je réponds. Je les ai choiſies de préférence entre mille autres, parce qu'elles me touchent de très-près; qu'elles ſont inſtantanées, & du Genre que MM. les Commiſſaires ont préféré à tout autre. Expériences contraires à celles du Rapport.

Je trouvai un jour M. Meſmer dans une Chambre ſéparée de ſes Traitemens. La converſation s'anima entre nous ſur un ſujet aſſez Première.

(1) Rapport de l'Académie, pag. 43.
(2) *Ibid*, pag. 54 & 55.

bizarre, pour détourner mon attention de tout autre objet. Cependant, M. Mesmer avoit placé ses mains sur mes Hypocondres. Lorsqu'il les en retira, en finissant la conversation, deux filets distincts, & des plus distincts, se séparèrent de ses mains pour descendre le long intérieur de mes cuisses, de mes jambes, & sortir par mes orteils, sans qu'il me restât d'autres traces de cet effet que le profond étonnement dans lequel il me jetta. Je ne connoissois pas alors ce Phénomène, & ne l'ai pas éprouvé depuis; mais j'ai connu des personnes qui l'ont senti comme moi; & je l'ai, moi-même, fait éprouver à d'autres.

Deuxième. Une autre fois, je me suis donné, près de Ruel, une foulure considérable au poignet droit. Je regagnai Paris avec la plus grande peine; & de Nanterre à la Capitale, je fus obligé de voyager à pied, ne pouvant soutenir la voiture, ni même m'arrêter un moment sans m'évanouir, malgré les soins de M. d'Eslon, qui avoit la bonté de m'accompagner. J'arrivai chez moi, tard, & dans la nuit. M. d'Eslon balançoit à me faire saigner, parce qu'il savoit que je m'étois fort agité dans la journée, tandis qu'un Chirurgien, qu'on avoit appellé à tout événement, vouloit me saigner deux fois, jugeant, par l'excès de mes souffrances, que la chose étoit indispensable. D'un autre côté, j'étois depuis peu entre les mains de M. Mesmer; la Nature de ses procédés nous étoit inconnue : il étoit imprudent d'aller en avant sans son avis. Je me déterminai à souffrir, & à attendre le moment où M. Mesmer pourroit venir. Il le fit le plus-tôt qu'il lui fut

poſſible ; mais il ne fut libre qu'à une heure après midi. Mon état n'étoit changé en rien quand il arriva. Il me traita près d'un quart-d'heure, & je fus peu de temps ſans m'appercevoir que la douleur qui couroit auparavant, d'une extrémité de mon bras à l'autre, comme le Mercure dans un tube de verre agité, ſe changeoit en une douleur plombante extrêmement forte, mais, à mon avis, plus ſupportable que la précédente. Cependant je m'aſſoupiſſois : je demandai mon lit. Je m'y endormis d'un profond ſommeil ; &, trois heures après, je me réveillai guéri.

M. de ***, mon Neveu, étoit fort prévenu contre le Magnétiſme Animal. Mais, un ſoir, on ne ſçait comment, entr'ouvrant la porte d'un appartement, il ſe donna auſſi une foulure ſi forte que, malgré ſa jeuneſſe & ſon agilité, il lui fut impoſſible de ſe relever. J'arrivai dans le moment, ainſi que quatre ou cinq Perſonnes. Je recommandai de ne pas le faire ſouffrir par d'inutiles ſecours, & j'allai chercher M. d'Eſlon, qui, dans un Sallon voiſin, s'entretenoit avec nombreuſe Compagnie. J'arrivai avec lui auprès de mon Neveu trois ou quatre minutes après l'avoir quitté. Il n'avoit pu ſe relever. M. d'Eſlon approcha ſon pied du ſien ; & en très-peu de tems, ce mouvement fut ſuivi d'une envie de vomir déclarée, mais qui n'eut pas d'effet : au lieu de vomir, mon Neveu ſe leva, diſant qu'il étoit guéri : & il l'étoit. Troiſième.

Mademoiſelle de ***, ma Couſine, demeuroit en Province. Elle y fut attaquée d'une Quatrième.

de ces Maladies terribles qui la firent abandonner à la Nature, les Médecins décidant que, ſi elle étoit encore en vie dans vingt-quatre heures, il y auroit quelque eſpoir. La Criſe fut favorable. La Malade en revint, mais demeura languiſſante. Six mois après, elle vint à Paris. Extrêmement foible, elle avoit, entre autres Symptômes, des eſpèces d'Hydropiſies locales, & groſſes comme le poing, autour des Epaules, du Sein, des Hanches, & ſur les côtés. Ce que nous lui dimes de M. Meſmer attira ſon foible ſouiire : néanmoins, ſe trouvant un ſoir avec lui, on le pria de la toucher. Elle s'y prêta par complaiſance, & ne ſentit rien. Mais M. Meſmer ne ſe fut pas éloigné de deux pas, qu'elle ſe plaignit de défaillance. Tout-à-coup toute la vigueur de la jeuneſſe lui reprit. Elle monta l'eſcalier avec rapidité; une abondante évacuation par les urines ſe déclara; après quoi, elle ne retrouva plus ſes Hydropiſies. Elles n'ont point reparu depuis, elle s'eſt mariée, a un Enfant, & ſe porte fort bien.

Concluſions des Commiſſaires.

En rapprochant les Rapports de MM. les Commiſſaires de la Faculté, de l'Académie des Sciences & de la Société Royale de Médecine, on voit que l'Eſprit de leurs Concluſions eſt que le Magnétiſme Animal, n'étant que l'art funeſte d'exciter des Convulſions, ces Convulſions pouvant devenir Epidémiques, & s'étendre aux générations futures, il feroit à propos de défendre, non-ſeulement les Traitemens Publics, mais encore tout ce qu'on préſente dans ce moment ſous la dénomination
de

de Magnétiſme Animal, puiſque l'appareil en eſt par tout le même. (1)

Je me permettrai de combattre cet avis. Sans doute, il auroit été mieux, ainſi que je l'ai avancé dans le mois de Février dernier, que, par des meſures ſagement priſes, le Magnétiſme Animal fût parvenu au Public par l'entremiſe des Sçavans, plutôt que d'être tranſmis aux Sçavans par l'entremiſe du Public; mais cet inconvénient étant ſans remède, aujourd'hui, que le Magnétiſme Animal eſt entre les mains de tant de monde, il n'y faut plus penſer. Si le MAGNÉTISME ANIMAL n'eſt qu'une vaine erreur, il tombera de lui-même, après l'effervescence des premiers tems. S'il eſt une Science vraiment utile, ce ſeroit un grand mal de mettre des obſtacles à ſes progrès. Dans ce moment d'agitation, de diviſion, de tumulte dans les Eſprits, il paroîtroit impoſſible de prendre avec prudence une détermination déciſive. Il vaut mieux attendre, voir ce que cela deviendra; &, lorſque les choſes auront pris un cours réglé, il eſt à préſumer, ou, pour mieux dire, indubitable, que la ſageſſe des Loix, éclairée par la diſcuſſion des faits, ſe déterminera pour les Réglemens les plus utiles au bonheur & à la tranquillité des Peuples qui vivent ſous ſa protection. En attendant, je croirois dangereux de défendre les Traitemens Publics, que, ſeuls, on peut contenir en des mains prudentes & connues, & qui ſeuls, peuvent être éclairés de manière à donner au Gouvernement & aux Tribu- La mienne.

(1) Voyez la Concluſion des deux Rapports.

naux, des renſeignemens aſſez exacts, pour fixer un jour les irréſolutions du moment actuel.

Je ne finirai pas, Monſieur, ſans vous réitérer l'aſſurance que mon attachement pour votre Perſonne eſt égal à ma ſincère eſtime pour vos talens. C'eſt dans ces ſentimens que j'ai l'honneur d'être,

Monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

GALART DE MONTJOYE.

Paris, le 28 *Septembre* 1784.

M. DCC. LXXXIV.

